

Au fil de Grâce

Histoire

La Grande Guerre

Grâce-Uzel



Reconnaissance de la Commune de Grâce-Uzel à ses anciens combattants de la Grande Guerre 1914-1918

Voilà un siècle prenait fin le premier conflit mondial à l'issue de combats, où dix millions de soldats perdront leur vie dont un million quatre cents mille concernant les Français.

Parmi ceux-ci, quarante sept Grâcieux parmi plus de deux cent cinquante engagés durant ce conflit sur une population communale d'environ huit cents habitants, seront déclarés "Mort pour la France".

Nous avons cherché tout au long de ces quatre années à nous rappeler les conditions dans lesquelles ces soldats ont vécu en fonction des événements du front. Si cette guerre de tranchées a livré toutes ces horreurs, elle n'aura malheureusement pas réussi à convaincre les hommes qu'une telle issue est sans solution puisque près de vingt ans plus tard la seconde guerre mondiale débutait.

Aucune explication, y compris celle liée aux aspirations politiques de l'époque, ne peut satisfaire le dramatique bilan de cette guerre. Elle ne fait au contraire que souligner la nécessité du seul combat à mener : celui de la Paix. Tous les anciens combattants, ceux de la Grande Guerre, ceux de la seconde guerre mondiale et ceux des conflits d'Indochine ou d'Algérie ou encore ceux qui sont engagés à l'heure actuelle dans des conflits en Afrique ou au Moyen-Orient, sont à même de témoigner de cette nécessité.

Mais ce sont avant tout la reconnaissance et la mémoire qui doivent aujourd'hui nous guider pour que ces millions de morts ne meurent pas une deuxième fois. C'est pourquoi nous avons voulu leur rendre hommage au travers de ce livret qui vous permettra de mieux apprécier l'engagement et le courage de ces hommes. Les quarante sept "Morts pour la France" recensés figurent dans le tableau annexé, avec les différentes informations les concernant.

Classe	Matricule	Nom	Prénoms	Commune Naissance	Commune Résidence	Profession	monument aux morts	Né le	Mort pour la France	Lieu du décès	département	Régiment
17	1913	BEUREL	Yves Joseph Marie	Grèce-Uzel [22]	Paris [75]	Tailleur	5	16/09/1893	06/09/1914	Vaubecourt	Meuse (55)	76 ^{ème} RI
21	1902	BÉZELY	Alphonse Joseph Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		20	05/03/1882	04/10/1914	Hénin sur Cojeul	Pas de Calais (62)	71 ^{ème} RI
37	1906	BOURHY	Albert Donatien	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		26	01/08/1886	04/12/1918	Angoulême	Charente (16)	8 ^{ème} Génie
39	1907	BOURHY	Jean Baptiste Marie	Grèce-Uzel [22]	Paris [75]	Garçon d'hôtel	19	23/09/1887	07/09/1914	Maubeuge	Nord (59)	31 ^{ème} RIC
40	1912	BJRAJUL	Mathurin Marie	Grèce-Uzel [22]	Merléac [22]	Laboureur	35	08/09/1892	20/02/1915	Eparges	Meuse (55)	67 ^{ème} RI
45	1891	CADAIN	Joseph Marie Pierre	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Laboureur	12	05/04/1871	05/01/1917	Abbeville	Somme (80)	8 ^{ème} RG
49	1915	CARRÉE	François Marie	Grèce-Uzel [22]	Saint-Hervé [22]	Cultivateur	HM	26/08/1895	26/08/1916	Verdun	Meuse	41 ^{ème} RI
62	1911	DROGOFF LE	Alexandre Mathurin	Grèce-Uzel [22]	Lantillac (56)		27	21/08/1891	18/06/1915	Hebuterne	Pas de Calais (62)	65 ^{ème} RI
65	1899	EUZENAT	Paul Joseph Marie	Grèce-Uzel [22]	(27)		HM	21/10/1879	04/11/1918	Hôpital de Bar le Duc	Meuse (55)	4 ^{ème} ET
68	1903	FOURCHON	Eugène Victor Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		22	13/06/1883	04/10/1914	Hénin sur Cojeul	Pas de Calais (62)	71 ^{ème} RI
73	1909	FRABOULET	Joseph Marie	Trévé [22]	Grèce-Uzel [22]		HM	13/07/1889	04/04/1918	Sourdon	Somme (80)	294 ^{ème} RI
74	1906	FRABOULET	Victor Alexandre Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		HM	17/07/1886	08/03/1916	Marre	Meuse (55)	70 ^{ème} RI
80	1909	GALLAIS	Mathurin Frédéric	Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	7	09/08/1889	14/03/1916	Vadelincourt	Meuse (55)	70 ^{ème} RI
82	1905	GAUTIER	Félix Jean Marie	Grèce-Uzel [22]	Paris [75]		HM	26/07/1885	13/03/1915	Le Mesnil les Hurlius	Mame (1)	91 ^{ème} RI
83	1898	GOFF LE	Jean Marie	St thélo [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	25	15/06/1878	01/04/1918	Hôpital de Bar le Duc	Meuse (55)	80 ^{ème} BCP
84	1905	GROSSET	Joseph	Trévé [22]	Grèce-Uzel [22]		36	02/12/1885	16/06/1915	Le Labyrinthe	Pas de Calais (62)	47 ^{ème} RI
96	1900	GUILMOTO	Ange Marie	Trévé [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	31	20/09/1880	18/03/1918	Grèce-Uzel [22]	Côtes du Nord (22)	71 ^{ème} RI
108	1897	GUYADEC LE	Mathurin Jean Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Maçon	16	27/04/1887	05/07/1917	Florina	Grèce	3 ^{ème} ETEM
109	1914	GUYADEC LE	Jean Marie	Grèce-Uzel [22]	Ivry-sur-Seine [91]	Garçon livreur	15	16/08/1894	30/04/1917	Moulins	Aisne (02)	65 ^{ème} RI
113	1907	HELLAY LE	Pierre Désiré	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	18	04/12/1887	01/07/1918	Dortmund	Allemagne	31 ^{ème} RIC
117	1908	HUGUES	Alexandre	Grèce-Uzel [22]	Mézières		HM	16/04/1888	24/09/1914	Cressy	Somme (80)	124 ^{ème} RI
119	1909	JAN	Louis	Grèce-Uzel [22]	Mouettes [27]		HM	26/07/1889	18/06/1919	Hôpital d'Ilbarriz à Bidj	Pyrénées-Atlantique	80 ^{ème} RI
125	1912	JAN	Louis Léon Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Laboureur	8	16/08/1892	07/06/1914	Lenharée	Mame (51)	19 ^{ème} RI
134	1902	JÉGARD	Joseph Désiré Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		21	10/03/1882	15/09/1914	Ville sur Tourbe	Mame (51)	1er RIC
138	1896	JOUAN	Julien Marie	Grèce-Uzel [22]	Le Quillio [22]	Laboureur	HM	06/09/1876	01/01/1915	Dunkerque	Nord (59)	74 ^{ème} RIT
142	1913	JOUNAY	Ludovic Pierre Marie	Allineuc [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	6	15/05/1893	17/07/1915	Bois Haut	Meuse (55)	272 ^{ème} RI
143	1900	LATIMIER	Louis Marie	Gausson [22]			30	29/01/1880	27/09/1915	Ferne de Navarin	Mame	355 ^{ème} RI
151	1900	LHOSTIE	Alphonse	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	HM	06/01/1880	20/08/1918	Dreslincourt	Oise (60)	283 ^{ème} RI
154	1902	LOHÉAC	François Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		14	27/06/1882	18/05/1917	Plateau de Laffaux	Aisne (02)	338 ^{ème} RI
182	1894	MOISAN	Yves Marie	Grèce-Uzel [22]	Corbeil Essonne (91)		HM	23/12/1874	30/12/1914	Souain	Mame	271 ^{ème} RI
196	1905	NÉVOT	Mathurin François Marie	Uzel [22]	Uzel [22]		34	31/08/1885	16/03/1915	Roclincourt	Pas de Calais (62)	71 ^{ème} RI
207	1905	OGER	Pierre	Allineuc [22]			33	04/02/1885	05/09/1915	St Hilaire le Grand	Mame	155 ^{ème} RI
209	1902	PASCO	Mathurin Marie	Trévé [22]	Grèce-Uzel [22]		29	04/11/1882	18/05/1915	Tranchée de Calonne	Meuse (55)	132 ^{ème} RI
215	1895	PÉHO	Gabriel Marie	Le Quillio [22]	Merléac [22]	Laboureur	2	15/02/1875	30/04/1915	Meschede	Allemagne	74 ^{ème} RIT
219	1904	RADENAC	Alexandre Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	9	31/08/1884	16/06/1915	Roclincourt	Pas de Calais (62)	2 ^{ème} RI
226	1914	RAULT	Jean Baptiste Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	23	20/11/1894	26/09/1917	Jouy	Aisne (02)	62 ^{ème} RI
230	1917	ROLLAND	Jean Baptiste	Grèce-Uzel [22]	Loudéac [22]	Domestique	32	07/09/1897	27/02/1918	Coursel	Mame (51)	2 ^{ème} BMA
232	1912	ROUX LE	Mathurin Joseph Marie	La Motte [22]	Vincennes [94]	Garçon de café	11	07/09/1892	20/10/1918	Méhanicourt	Somme (80)	10 ^{ème} RAC
233	1910	ROUX LE	Ange François Marie	La Motte [22]	Vincennes [94]	Garçon de café	10	24/08/1890	30/08/1918	Vadelaincourt	Meuse (55)	50 ^{ème} RA
235	1916	SAGE LE	Louis Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Laboureur	17	25/05/1896	03/09/1918	Rouen	Seine Inférieure	59 ^{ème} RI
240	1912	SAVENAY	Ange Marie Gabriel	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Laboureur	3	20/11/1892	10/07/1915	Le Labyrinthe	Pas de Calais (62)	47 ^{ème} RI
241	1898	SÉRANDOUR	Mathurin Marie	Caurel [22]	Saint-Brieuc [22]	Elève maître	1	31/12/1878	04/08/1914	Briquebec	Manche (50)	3 ^{ème} RAP
243	1900	SOMMIER	Joseph Marie	Grèce-Uzel [22]	Saint-Brieuc [22]	Horloger	28	12/04/1880	03/02/1915	La Harazée	Mame (51)	94 ^{ème} RI
252	1908	TEXTIER LE	Prosper Marie François	Grèce-Uzel [22]	Choisel [78]		4	15/04/1888	28/06/1915	Verdun	Meuse (55)	71 ^{ème} RI
258	1910	THOMAS	Joseph Isidore Marie	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]	Cultivateur	13	06/12/1890	11/04/1917	Vaux -Varenes	Mame (51)	49 ^{ème} RA
266	1902	VERGER LE	Louis Marie Théodore	Grèce-Uzel [22]	Grèce-Uzel [22]		HM	17/03/1882	08/11/1917		Grèce	2 ^{ème} RAC
269	1908	VIDELOT	Mathurin Hyacinthe Marie	Saint-Caradec [22]	Grèce-Uzel [22]		24	09/05/1888	05/06/1918	Nouvion Vingré	Aisne (02)	71 ^{ème} RI

LA GRANDE GUERRE : La Déclaration (suite)

A Grâce-Uzel, la population est bien évidemment concernée par la mobilisation et, sous un temps assez similaire à celui que nous avons connu ce mois d'août, les premiers mobilisés rejoignent leurs Unités.

C'est à la mémoire de ces combattants que sont consacrées ces pages (et celles des prochaines éditions), au travers desquelles nous essaierons d'exprimer notre reconnaissance à ces poilus qui, s'ils ne savaient pas ce qui les attendaient, même s'ils allaient très vite le découvrir, nous permettent de vivre dans les conditions que nous connaissons aujourd'hui.

La lecture des registres d'Etat Civil de la mairie est, à ce titre, très précieuse. En effet, le 1^{er} Mort pour la France de Grâce-Uzel est Mathurin Sérandour (né en 1878 à Caurel) qui était à cette époque l'instituteur de la commune. Il est d'ailleurs émouvant d'observer son écriture dans ces registres avant le signalement de son décès dès le 4 août. Les hostilités n'ayant pas vraiment démarré sur le territoire français et son décès étant survenu à Briquebec en Normandie, il semblait assez probable qu'il était en rapport avec les conditions de mobilisation, ce qui est effectivement vérifié dans le document ci-dessous.

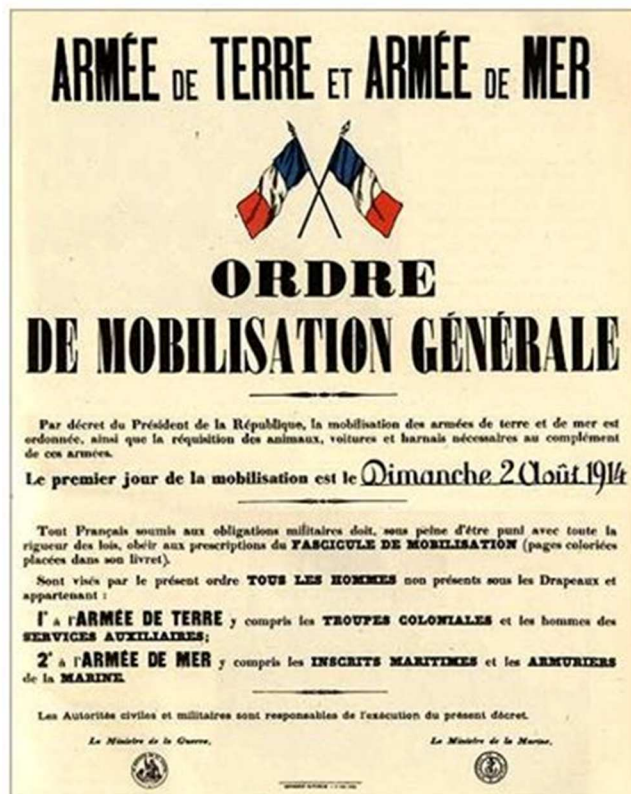
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.	
Nom	SÉRANDOUR 153 ^e
Prénoms	Mathurin marie
Grade	Canonier
Corps	3 ^e Rgt d'Artillerie à Pied
N°	5519 ^e Corps. — Cl. 1898
Matricule.	76 ^e au Recrutement S. Brienc
Mort pour la France le	4 août 1914
à	Briquebec (Manche)
Genre de mort	suite d'un accident de chemin de fer en rejoignant à la mob ^{on} général
Né le	31 Decemb 1878
à	Caurel
Département	Cotz du nord
Arr ^e municipal (p ^r Paris et Lyon), à défaut rue et N°.	
Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.	Jugement rendu le D.C.
	par le Tribunal de Demeur domicile
	acte ou jugement transcrit le Grâce Uzel
	à Cotz du Nord
N° du registre d'état civil	

101-708-1022. [26434]

LA GRANDE GUERRE : La Déclaration

Alors que le 6 juin dernier, nous célébrions le 70^{ième} anniversaire du débarquement qui allait mettre fin à la 2^{nde} Guerre Mondiale et permettre à l'Europe de connaître enfin une période de paix durable (dont nous pouvons particulièrement vérifier encore aujourd'hui qu'elle est fragile et mérite d'être défendue ardemment), nous sommes maintenant entrés dans la période de commémoration de la 1^{ère} Guerre Mondiale, la Grande Guerre. En effet, cent ans nous séparent du début de ces événements dont l'embrasement progressif débute dès l'été 1914 avec l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand (Prince héritier de l'Empire Austro-Hongrois), victime d'un attentat à Sarajevo le 28 juin, qui entraînera la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie.

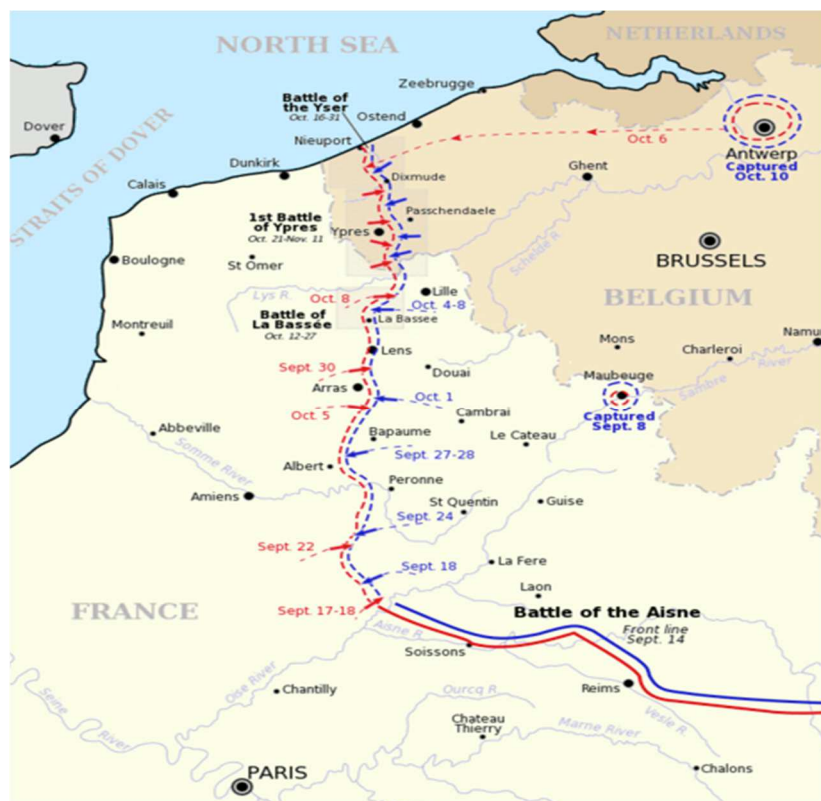
En France, si Jean Jaurès tente par tous les moyens d'empêcher cet embrasement, sa mort le 31 juillet 1914 (il est tué par balles par Raoul Villain) précipite le pays vers cette issue fatale. Les différentes alliances (Triple-Entente réunissant la France, le Royaume Uni et la Russie et la Triple-Alliance représentée par l'Empire Austro-hongrois, l'Empire Allemand et l'Italie) conduisent en France à la mobilisation générale dès le 2 août suivie de la déclaration de guerre de l'Allemagne (après l'avoir déjà déclarée deux jours plus tôt face à la Russie) et de l'entrée en guerre de l'Angleterre aux côtés de la France et de la Russie le 4 août suite à l'invasion de la Belgique par l'armée allemande.



Le mois d'août est particulièrement meurtrier (notamment le 22 août où 27 000 français sont tués) et les revers militaires sont tels que le gouvernement quitte Paris pour Bordeaux le 2 septembre, les Allemands sont alors près de Senlis à moins de 50 km de la capitale. Du 6 au 11 septembre, la première bataille de la Marne (et ses célèbres taxis) met fin à cette progression et l'on s'achemine désormais vers la guerre de position.

LA GRANDE GUERRE : La course vers la mer

La bataille de la Marne achevée, les armées se battent alors pour l'accès à la mer. La carte ci-dessous donne une idée des nombreuses batailles qui se sont déroulées en septembre et octobre 1914, qui expliquent le nombre élevé de victimes durant les premiers mois de cette guerre.



Les Grâcieux ne sont pas épargnés puisque sept d'entre les "Morts pour la France" inscrits sur le monument aux morts périssent durant ces deux mois (les âges varient de 20 ans pour le plus jeune à 32 ans pour les plus âgés). Leurs fiches signalétiques sont indiquées ci-dessous et toute information complémentaire les concernant peut nous être communiquée en contactant la mairie.

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **BEUREL**
 Prénoms *Yves Joseph Marie*
 Grade *2^e classe*
 Corps *46^e rég^t Infanterie*
 N° *5458* au Corps. — Cl. *1918*
 Matricule. *40* au Recrutement *Saint-Krisin*
 Mort pour la France le *25 Octobre 1914*
 à *Vanbecourt (Aisne)*
 Genre de mort *Cue à l'ennemi*

Né le *16 Septembre 1899*
 à *Grâce Hzel* Département *Cotes du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon).
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *19 Novembre 1910*
 par le Tribunal de *Bordeaux*
 acte ou jugement transcrit le *20 Novembre 1910*
 à *Grâce Hzel (Cotes du Nord)*
 N° du registre d'état civil

534-708-1921. [20434.]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **BOURHY**
 Prénoms *Jean Louis*
 Grade *Solats de 1^{re} classe*
 Corps *359^e Régiment d'Artillerie*
 N° *41886* au Corps. — Cl. *1909*
 Matricule. *1305* au Recrutement *Clennet*
 Mort pour la France le *25 Octobre 1914*
 à *L'Esplan de Beuth et Hilan*
 Genre de mort *Cue à l'ennemi*

Né le *8 Juin 1899*
 à *La Chapelle (Aisne)* Département *Aisne*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon).
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le
 par le Tribunal de
 acte ou jugement transcrit le *7 mars 1918*
 à *Clennet (Aisne)*
 N° du registre d'état civil

534-708-1921. [20434.]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **JAN**
 Prénoms *Louis Leon Marie*
 Grade *2^e classe*
 Corps *19^e R. Infanterie*
 N° *4538* au Corps. — Cl. *1912*
 Matricule. *92* au Recrutement *S^t Brieuc*
 Mort pour la France le *7 Septembre 1914*
 à *Anteuil Venhérie (Norme)*
 Genre de mort *Cue à l'ennemi*

Né le *16 Août 1898*
 à *Grâce Hzel* Département *Cotes du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon).
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *31 Décembre 1910*
 par le Tribunal de *Bordeaux*
 acte ou jugement transcrit le *31 Janvier 1911*
 à *la mairie de Grâce Hzel*
 N° du registre d'état civil *Cotes du Nord*

101-708-1922. [20434.]

LA GRANDE GUERRE : La Déclaration (suite)

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **JE GARD**
 Prénoms *Joseph Désiré marie*
 Grade *Soldat*
 Corps *1^{er} Régiment d'Infanterie Coloniale*
 N° *111630* au Corps. — Cl. *1902*
 Matricule. *1692* au Recrutement *de St Brune*
 Mort pour la France le *15 septembre 1914*
 à *ville des Epaves, Marne*
 Genre de mort *Tue à l'ennemi*

Né le *10 mars 1882*
 à *Grâce-Elzel* Département *Côtes du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *27 août 1920*
 par le Tribunal de *Loudéac*
 acte ou jugement transcrit le *30 août 1920*
 à *Grâce-Elzel (Côte du Nord)*
 N° du registre d'état civil

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

101-708-1922. [26433]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **HUGUES**
 Prénoms *Jean Baptiste marie Alexandre*
 Grade *soldat*
 Corps *124^e Régiment d'Infanterie*
 N° *5532* au Corps. — Cl. *1905*
 Matricule. *5953* au Recrutement *Reims*
 Mort pour la France le *24 septembre 1914*
 à *butte de Somme, Marais*
 Genre de mort *Tue à l'ennemi*

Né le *16 avril 1888*
 à *Grâce-Elzel* Département *Côte du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *28 avril 1921*
 par le Tribunal de *Montfort*
 acte ou jugement transcrit le *19 mai 1921*
 à *Ardevac (Ille et Vilaine)*
 N° du registre d'état civil

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

101-708-1922. [26434]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **B É Z É L Y**
 Prénoms *Alphonse Joseph Marie*
 Grade *2^e classe*
 Corps *7^e Rég^t d'Infanterie*
 N° *010055* au Corps. — Cl. *1902*
 Matricule. *1688* au Recrutement *St Brune*
 Mort pour la France le *4 octobre 1914*
 à *Hevin sous Coquel, Pas de Calais*
 Genre de mort *Tue à l'ennemi*

Né le *5 Mars 1882*
 à *Grâce-Elzel* Département *Côte du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *21 Mai 1920*
 par le Tribunal de *Loudéac*
 acte ou jugement transcrit le *2 Juin 1920*
 à *Grâce-Elzel (Côte du Nord)*
 N° du registre d'état civil

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

534-708-1921. [26434]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **FOURCHON**
 Prénoms *Eugène Victor Marie*
 Grade *2^e Classe*
 Corps *71^e Régiment d'Infanterie*
 N° *011593* au Corps. — Cl. *1903*
 Matricule. *1661* au Recrutement *St Brune*
 Mort pour la France le *4 octobre 1914*
 à *Hevin sous Coquel, Pas de Calais*
 Genre de mort *Tue à l'ennemi*

Né le *13 Juin 1883*
 à *Grâce-Elzel* Département *Côte du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *13 Août 1920*
 par le Tribunal de *Loudéac*
 acte ou jugement transcrit le *30 Août 1920*
 à *Grâce-Elzel (Côte du Nord)*
 N° du registre d'état civil

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

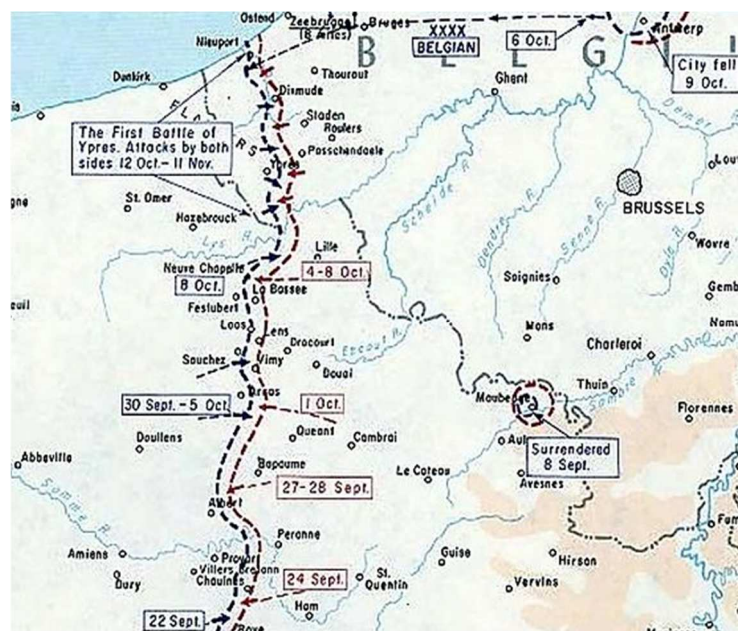
101-708-1923. [26434]

Nous sommes également intéressés par les informations que vous mêmes (je m'adresse aux plus anciens car leur mémoire est la plus riche) pouvez avoir sur les Gracieux qui sont partis à la guerre et en sont revenus, saufs mais aussi parfois avec de graves séquelles. En effet, ce sont ceux là qui dans les premières années ont entre-tenu le devoir de mémoire auquel nous sommes tous attachés. N'hésitez pas à faire connaître ces informations en vous adressant à la mairie.

LA GRANDE GUERRE : La bataille des Flandres

Alors que nous allons célébrer le 11 novembre, le 100^{ème} anniversaire du début de la 1^{ère} Guerre Mondiale, quelle était la situation vécue par nos aïeux à cette même date, qui n'avait bien évidemment à cette époque, pas la signification qu'on lui connaît désormais ?

Les mois de septembre et octobre ont conduit à des combats particulièrement meurtriers sur des champs d'action très mobiles (la course à la mer) mais dès la mi-octobre, le conflit se transforme en guerre de position comme l'illustre la 1^{ère} bataille d'Ypres en Belgique. On la décrit encore sous le nom de bataille des Flandres durant laquelle l'armée française associée aux anglais et belges, luttait contre les offensives germaniques.



LA GRANDE GUERRE : (suite)



Campagne de 1914. — Ruines d'YPRES.
11 — Incendie Holles et Rue de Lille (22 novembre 1914).

C'est la dernière grande bataille de cette première année de guerre mais aussi celle qui indique que cette guerre, que beaucoup avant son déclenchement voyait rapide et efficace (s'il est possible d'employer ce terme dans ces conditions), va s'enliser pour de nombreux mois. En effet, les conditions météorologiques mais également la situation géographique (la région d'Ypres est une région de polders situés au dessous du niveau de la mer dont les Belges, par ouverture des canaux, ont réalisé l'inondation), vont conduire les troupes à la constitution de tranchées, sans savoir alors qu'ils en avaient pour plusieurs années.

Pour Grâce-Uzel, si les deux premiers mois ont vu le nombre de morts pour la France rapidement augmenter (huit morts dès octobre 1914), un répit est observé jusque la fin d'année.

Il est malgré tout possible d'imaginer ce que pouvaient supporter les combattants à quelques semaines de l'hiver. L'illustration ci-dessous donne une toute petite idée de l'accompagnement qui les attendait lorsqu'ils avaient échappé à la mort.



En leur mémoire, et comme tous les ans, un hommage leur sera rendu au monument aux morts le 11 novembre 2014, nous vous attendons nombreux.

LA GRANDE GUERRE :

11 Novembre 2014 : Commémoration du centenaire de la 1^{ère} Guerre Mondiale

Pour toutes celles et ceux qui n'ont pu se rendre au monument aux morts pour cette commémoration, nous leur communiquons les mots prononcés ce jour là en l'honneur des "Morts pour la France" de Grâce-Uzel.

« Un siècle, cent ans, une période aussi longue ne permet malheureusement pas d'avoir parmi nous d'anciens combattants de cette 1^{ère} Guerre mondiale et c'est donc la mémoire collective qui doit prendre le relai afin que ces événements ne se reproduisent plus. C'est pourquoi, c'est avec plaisir que je constate que cette idée est partagée par un grand nombre de personnes et notamment les plus jeunes qui, par leur présence à cette commémoration, démontre leur intérêt et leur reconnaissance envers leurs aïeux.

Cent ans, c'est aussi l'âge qu'atteignent désormais un nombre toujours croissant de personnes dont les souvenirs nous permettent d'apprécier ce qu'a pu être le vécu des familles privées d'un père, d'un frère, d'un oncle, parfois définitivement lorsque celui-ci tombait au champ d'honneur : "Mort pour la France".

Comme toutes les communes françaises, même si Grâce-Uzel était très éloignée des champs de bataille, elle a payé son tribut à cette cause, difficilement justifiée, qui entraînera l'ensemble des peuples européens dans cette horreur. En effet, pour tous, la guerre n'allait pas durer et tout le monde serait de retour pour Noël. La "der des der" et on n'en parle plus. Si la mobilisation puis la déclaration de guerre au tout début d'août entraîne l'engagement rapide des armées, l'armée française repousse l'assaut sur Paris lors de la bataille de la Marne, et poursuit ses efforts pour l'accès à la mer qui conduira à la Bataille des Flandres. A cette époque de l'année, il y a tout juste cent ans, le conflit semble parti pour durer et les tranchées font leur apparition.

Ces trois premiers mois de conflit sont particulièrement meurtriers et de nombreux Grâciens perdent la vie au combat. Comme un symbole à ce désastre humain qu'allait être cette guerre, le premier d'entre eux n'est autre que l'instituteur de la commune Mathurin Sérandour âgé de 26 ans, mort le 4 août 1914 à Bricquebec (Manche). Bien d'autres connaîtront le même destin : Yves Beurel (20 ans) le 6 septembre 1914 à Vaubecourt (Meuse), Louis Jan (22 ans) le 7 septembre 1914 à Nanteuil (Marne), Jean Bourhy (27 ans) le 7 septembre 1914 à Eperon Ste Berthe (Aisne), Joseph Jégard (32 ans) le 15 septembre 1914 à Ville sur tourbe (Marne), Jean-Baptiste Hugues (26 ans) le 24 septembre 1914 à Cressy (Marne), Eugène Fourchon (31 ans) le 4 octobre 1914 à Hénin sur cogeul (Pas de Calais), et Alphonse Bezely (32 ans) le 4 octobre 1914 à Hénin sur cogeul (Pas de Calais).

En leur mémoire et à celle des autres combattants morts pour la France, je vous invite à nous recueillir durant une minute de silence. »

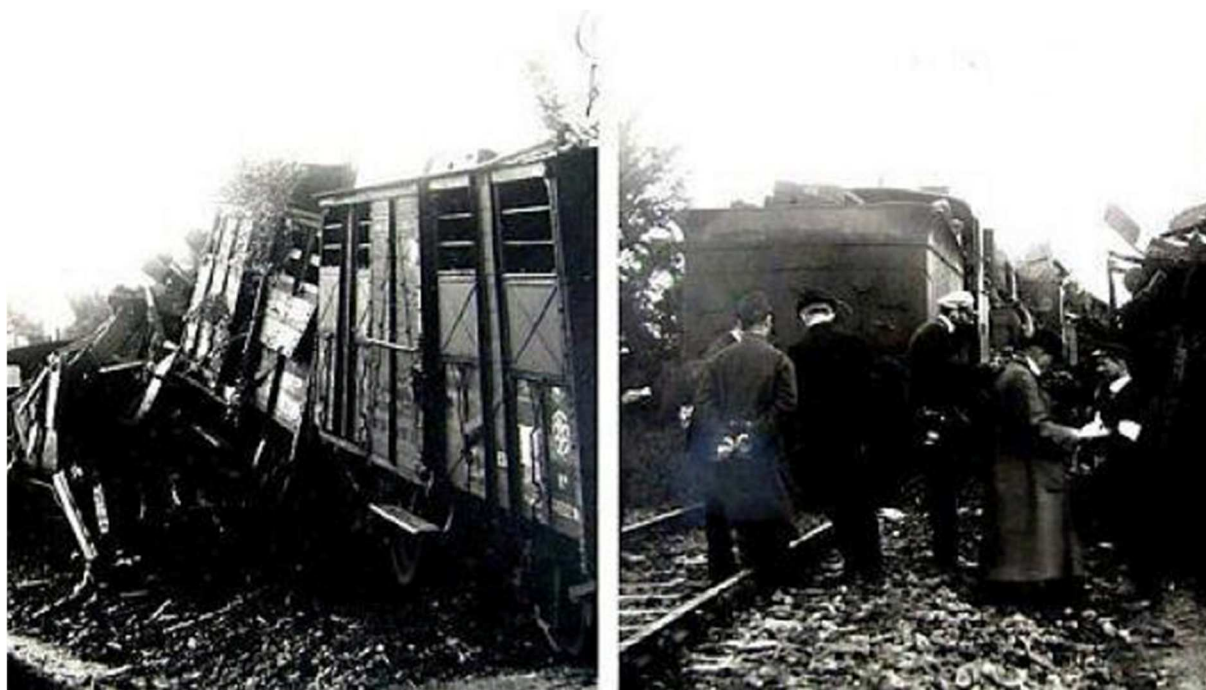


LA GRANDE GUERRE : UN DES PREMIERS DRAMES DE LA GRANDE GUERRE

Comme nous l'a signalé un Gracieux (il se reconnaîtra, j'en suis certain) et comme un grand nombre d'entre vous a pu le lire, nous revenons sur l'événement à l'origine de la mort de Mathurin Sérandour, l'instituteur de la commune avant la mobilisation. Déjà indiqué dans un bulletin précédent, celui-ci a péri dans un accident ferroviaire à Bricquebec dans la Manche lors de la phase de mobilisation.

Présidée par Rémi Pézeril, l'association d'historiens "les amis du donjon", a tenté de reconstituer cet événement dramatique.

Après la déclaration de guerre date du 3 août 1914, un regroupement des soldats de l'Ouest à Cherbourg, pour qu'ils rejoignent le front au plus vite, est organisé. Ainsi, dès cette date, 11 trains supplémentaires venant de Bretagne étaient prévus le 3 août pour rejoindre Cherbourg via Coutances et Bricquebec. Le 4 août, à 0 h 39, le train 3 433, conduit par Eugène Chavard, qui comptait 24 wagons bondés de réservistes bretons, est entré en collision avec le train 3 434 qui venait de Cherbourg. Le choc a eu lieu à 600 m de la gare de Bricquebec, près du passage à niveau du pont d'Aisy. Après l'alerte lancée par le garde-barrière d'Aizy, tous les secours se sont mis en place et l'enquête a démarré. Le juge de paix de Valognes est arrivé aussitôt sur place. Un conseil de guerre a sanctionné les responsables. Cet accident a fait 17 morts, 9 sur le coup, 3 à l'hospice de Bricquebec et 5 à l'hôpital militaire de Cherbourg et 63 blessés.



En 2014, un monument aux soldats morts, probablement les tous premiers de la Grande Guerre, vient d'être érigé à Bricquebec.

La commune de Bricquebec a réalisé, depuis longtemps, une stèle au cimetière à la mémoire des neuf premiers morts. Les Amis du donjon ont décidé de réaliser un monument sur le lieu de l'accident, qui est maintenant la voie verte, avec des photos, les noms des 17 soldats, en souvenir des morts bretons du 4 août. Parmi ceux-ci, douze soldats originaires de Saint-Gilles-du-Mené, et Mathurin Sérandour, originaire de Caurel, instituteur à Grâce-Uzel.

En mémoire des soldats victimes de la catastrophe ferroviaire du 4 août 1914

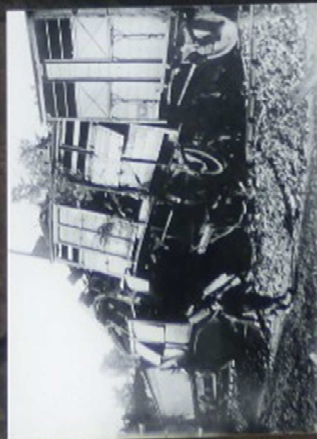
Dans la nuit du 3 au 4 août 1914, à 0 h 39, près du passage à niveau du Pont d'Aisy, un train de transport de troupes venu de Bretagne est entré en collision frontale avec un train de marchandises parti de la gare de Bricquebec.

De l'amas de bois et de ferrailles, on a retiré 9 morts et 71 blessés graves. Parmi eux, 3 vont mourir les jours suivants à l'hospice de la commune. Ces 12 victimes ont été inhumées dans le cimetière de Bricquebec.

Cinq autres soldats mourront à l'hôpital des armées de Cherbourg. Huit autres blessés seront tués dans les combats de ce qui allait devenir la Première Guerre mondiale 1914 - 1918...



A gauche, le train 3433 venant de Coutances. Il arrivait en gare de Bricquebec avec 24 wagons chargés d'hommes.



Les wagons du train de Cherbourg se chevauchèrent. Il roula à 32 km/h et fit reculer de 15 m la locomotive du train de soldats, broyant deux wagons, en expulsant deux autres...



Le Docteur Briens et la population accoururent au passage à niveau du Pont d'Aisy. « Plusieurs des blessés avaient des fractures du crâne ou le thorax écrasé » note le juge d'instruction arrivé de Valognes.

Le soir même, le chef de gare adjoint qui était de service est emmené en prison. Les sept photographies jointes au dossier furent prises le matin du 4 août (par Lucien Goubert ?).



Le train venait de Lamballe et beaucoup de soldats habitaient les Côtes-du-Nord :

Léon Conan / St-Brandan,
Jean Daniel / St-Gilles-du-Méné,
Alexis Gaboret / Saint-Vran,
François Joly / Hillon,
Léon Langlais / Evran,
Emmanuel Lucas / St-Gilles-du-Méné,
François Mautray / Ménilac,
Joseph Méleuc / Gomené,
Toussaint Pasco / St-Gouano,
Eugène Presse / Couvrec,
Mathurin Scrandour / Caurat,
Joseph Talbot / Hillon
décédés à Bricquebec.

Joseph Carré / Corlay,
François Fontaine / Ménilac,
Joseph Heuré / Calvados,
Julien Rondouin / St-Just,
Jean-Baptiste Sagoy /
St-Gilles-du-Méné
décédés à l'hôpital maritime de
Cherbourg

Le procès du chef de gare et de son chef adjoint eut lieu en novembre à Rennes. Le Conseil de guerre les déclara coupables de négligences.
Les témoignages et les documents sont disponibles aux Archives Départementales de l'Ille-et-Vilaine.
Trois numéros de la revue « La Voix du Donjon » en rendent compte.

La Mobilisation générale décidée le samedi 1er août avait été prévue plusieurs mois à l'avance, onze trains supplémentaires devaient passer par Bricquebec le lundi 3 août. L'Etat-major des armées françaises voulait amener par le train tous les réservistes de 20 à 40 ans sur le front de la Lorraine avant que les armées allemandes ne puissent attaquer...

Monument-mémoire imaginé par l'association "Les Amis du Donjon".
Posé par la Commune de Bricquebec et inauguré le samedi 2 août 2014.

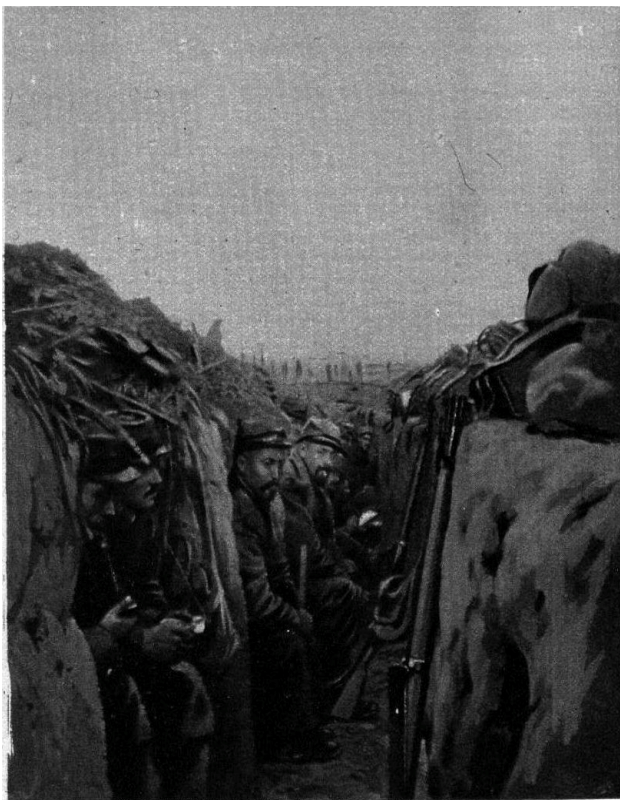


LA GRANDE GUERRE : UN DES PREMIERS DRAMES DE LA GRANDE GUERRE (suite)



Nous avons pris contact avec la commune de Bricquebec pour remercier l'ensemble des personnes qui ont tenu à rendre hommage et à entretenir la mémoire de ces premiers "Morts pour la France" et nous vous ferons part dans les prochains bulletins de ces échanges.

LA GRANDE GUERRE : L'APPARITION DES TRANCHEES



EN ATTENDANT L'ATTAQUE, DANS LA TRANCÉE

Les combattants se guettent si consciencieusement que les attaques deviennent très difficiles. Des périodes de calme se succèdent alors, durant lesquelles les hommes attendent pendant des heures l'alerte toujours possible. Ils causent entre eux pour se distraire.

Alors que le 11 septembre, le général Joffre envoie un télégramme au gouvernement : *"La bataille de la Marne s'achève en une victoire incontestable."*, le front s'est ensuite déplacé pour atteindre les côtes de la Manche (épisode de "la course à la mer"), en novembre.

En décembre, les armées allemandes, qui ont échoué sur tout le front des Flandres, se retrouvent enlisées dans les inondations et bloquées par les alliés à Ypres. Cette ville, qui n'est plus qu'un champ de ruines, voit alors l'apparition de fortifications avec des tranchées hâtivement installées, puis de plus en plus consolidées.

La fin de la guerre de mouvement et des combats à découvert sur le front occidental, suit cette « mêlée des Flandres ». À la fin de 1914, les deux camps ont amélioré les premières tranchées du début de la bataille des Flandres. Elles constituent une ligne de défense qui s'étend sur près de 800 km, de la mer du nord à la frontière suisse.

À partir de là, le conflit s'enlise dans une guerre de position alors que le gouvernement français revient à Paris le 10 décembre.

LA GRANDE GUERRE (suite)

Après les événements dramatiques de ce début d'année, qui démontrent à nouveau que la paix est une conquête de chaque jour, à cette même période il y a un siècle, des combattants se battaient pour elle. La fin d'année 1914, durant laquelle les tranchées faisaient leur apparition, a vu d'étonnantes mais très limitées réactions. Ainsi, le jour de Noël, en plusieurs localisations, des hommes de chacun des pays belligérants se sont retrouvés dans la fraternité et malheureusement cela n'a duré qu'un instant. En effet, les combats reprirent très vite et la guerre de position s'affirmait. C'est durant cette période que deux Grâcieux sont Morts pour la France : Yves Moisan né en 1874 et décédé (tué à l'ennemi) le 30 décembre 1914 et Julien Jouan né en 1876 et décédé de maladie le 1^{er} janvier 1915.

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **MOISAN**
 Prénoms *Yves Marie*
 Grade *2^e classe*
 Corps *37^e Régiment d'Infanterie*
 N° *18480* au Corps. — Cl. *1874*
 Matricule. *1/31* au Recrutement *S. Priere*
 Mort pour la France le *30 Décembre 1914*
 à *Jouan (Mayenne)*
 Genre de mort *tué à l'ennemi*

Né le *23 Décembre 1874*
 à *Grâce Mgel* Département *Cotes du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon),
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *1 Mai 1916*
 par le Tribunal de *Grâce Mgel*
 acte ou jugement transcrit le *14 Mars 1916*
 à *Grâce Mgel (Cotes du Nord)*
 N° du registre d'état civil *677/92*

269-708-1922. [26434]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **JOUAN**
 Prénoms *Julien Marie*
 Grade *2^e classe*
 Corps *37^e Régiment d'Infanterie Territoriale*
 N° *2237* au Corps. — Cl. *2 45 1896*
 Matricule. *2 115* au Recrutement *Saint Branc*
 Mort pour la France le *1^{er} Janvier 1915*
 à *Dunkerque, hôpital temporaire Caserne Jean Baré*
 Genre de mort *Maladie fièvre typhoïde*

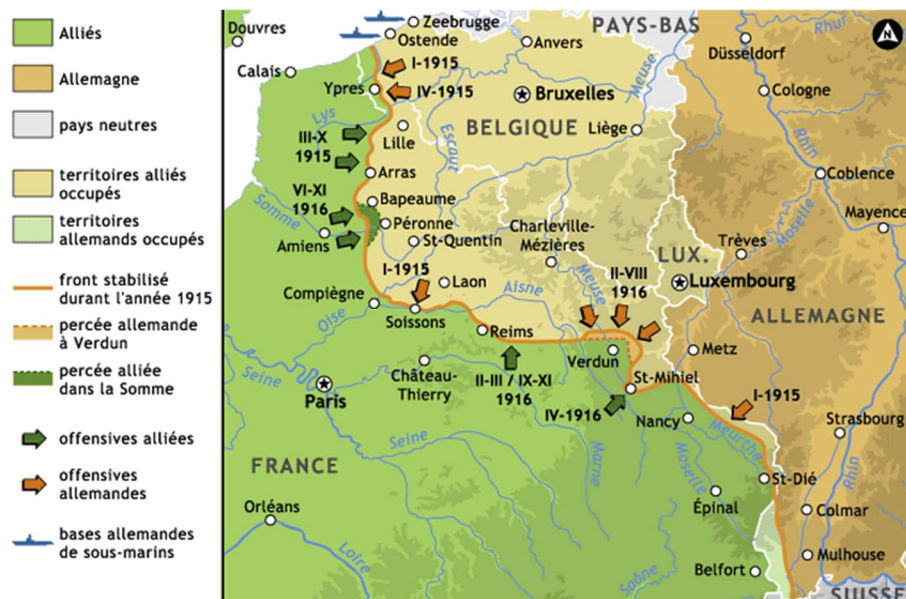
Né le *6 Septembre 1876*
 à *Grâce Mgel* Département *Cotes du Nord*
 Arr^m municipal (p^r Paris et Lyon),
 à défaut rue et N°.

Jugement rendu le *1^{er} Janvier 1915*
 par le Tribunal de *Grâce Mgel*
 acte ou jugement transcrit le *1^{er} Janvier 1915*
 à *Grâce Mgel (Cotes du Nord)*
 N° du registre d'état civil
 101-708-1922. [26434]

Le premier hiver de cette guerre, qui ne devait durer que quelques semaines, voit, au-delà des morts au combat, les premiers morts de maladie dues aux conditions de la vie de tranchée. Ainsi, Julien Jouan, dont le décès résulte de la fièvre typhoïde, est un des Grâcieux touché par ce fléau.

Les offensives vont se poursuivre en différents points du front, comme indiqué sur la carte ci-dessous, tout au long de l'année 1915 avec un nombre de tués qui, s'il reste inférieur à ce qui a pu être observé durant les premiers mois, n'en demeure pas moins important.

La diplomatie est au point mort et la situation ne semble pouvoir aboutir que par la victoire d'un des camps. Cela conduira à un renforcement de cette guerre de position avec un conflit qui s'inscrit alors pleinement dans la durée.



LA GRANDE GUERRE (suite) :

L'arrivée du printemps 1915 voit la bataille de Champagne, commencée par une première offensive le 14 décembre 1914 des armées françaises contre les armées allemandes dans cette région, prendre fin le 17 mars 1915. Depuis la course à la mer de la fin d'été et début d'Automne 1914, c'est la première offensive conjointe des armées françaises et britanniques qui se retrouvent en supériorité numérique depuis l'envoi de troupes allemandes sur le front de l'est. Mais les soldats allemands dans un système de tranchées très bien organisé résistent avec bravoure. En effet, leurs tranchées sont bétonnées quand celles des français, en terre, résistent beaucoup plus difficilement aux obus entraînant de gros problèmes de ravitaillement. Cela conduira à l'abandon du projet pour se concentrer sur une intervention plus ciblée dans la boucle de l'Aisne en direction de Reims, afin d'empêcher le transport de troupes sur le front oriental pour soulager les Russes.

Le front est beaucoup plus restreint avec une densité de troupes importante à l'opposé des mouvements d'armée observés lors des premiers mois.

Durant cette période, deux Grâcieux sont "Morts pour la France" selon l'expression alors consacrée : "Tué à l'ennemi".

Il s'agit de :

Mathurin Brajeul (20/02/1915, mort à 22 ans, Meuse)

- Félix Gautier (13/03/1915, mort à 29 ans, Marne)

© Ministère de la Défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom Brajeul

Prénoms Mathurin Marie

Grade 2^e classe

Corps 67^e Rég^t d'Infanterie

N° 4645 au Corps. — Cl. 1913

Matricule. 76 au Recrutement S^t Brieux

Mort pour la France le 20 février 1915

à Epargel (Meuse)

Genre de mort Tué à l'ennemi

Né le 8 Septembre 1892

à Grâces Ugzel Département Cotes du Nord

Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le 23 septembre 1921

par le Tribunal de Le Mans

acte ou jugement transcrit le 30 septembre 1921

à Merleac (Cotes du Nord)

N° du registre d'état civil

534-708-1921. [26434.]

© Ministère de la Défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom GAUTHIER

Prénoms Félix Jean Marie

Grade Soldat de 1^{re} classe

Corps 91^e Régiment d'Infanterie

N° 4-906 au Corps. — Cl. 1905

Matricule. 1603 au Recrutement Saint Brieux

Mort pour la France le 13 mars 1915

à Mesnil les Buis (Marne)

Genre de mort Tué à l'ennemi

Né le 26 juillet 1885

à Grâce Ugzel Département Cotes du Nord

Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le 5 Novembre 1920

par le Tribunal de la Seine

acte ou jugement transcrit le 8 décembre 1920

à Paris 3^e arrondissement

N° du registre d'état civil

101-708-1922. [26434.]

LA GRANDE GUERRE

Alors que depuis le début de l'année 1915, les Français et les Britanniques se sont engagés à forcer le détroit des Dardanelles, dans le Bosphore, les militaires turques conseillés par des officiers allemands, résistent et coulent de nombreux navires alliés. Le 20 mars est adopté un futur démantèlement de l'empire ottoman en cas de victoire des Russes, Français et Anglais.

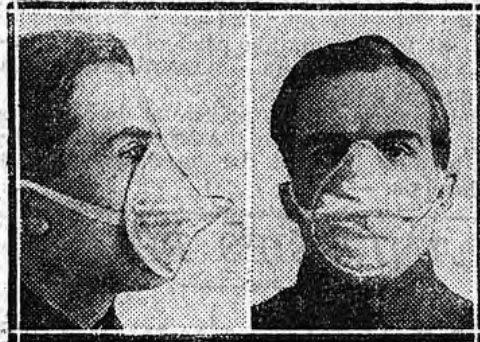


Les eaux territoriales britanniques déclarées « zone de guerre » par les Allemands dès février se verront être le théâtre du naufrage du paquebot anglais Lusitania le 7 mai 1915. En avril, c'est l'apparition, pour la première fois, des gaz asphyxiants à Ypres en Flandre. A la fin mai, l'Italie, après s'être engagée dans la guerre auprès de la Triple Alliance, puis avoir opté pour la neutralité en avril 1915, affirme son retournement d'alliance en déclarant la guerre à l'Autriche-Hongrie le 24 mai 1915.



LA DEFENSE contre les mauvaises odeurs allemandes

Après le monstrueux effort des Boches pour asphyxier nos troupes sur l'Yser, on a vite cherché un moyen de protection qui permit à nos braves de mépriser les vapeurs asphyxiantes qui viendraient des li-



L'appareil préservateur présenté de face et de profil

gnes allemandes : il fallait créer un cache-bouche qui soit aussi un cache-nez ; il fallait inventer un appareil léger, pas encombrant — donc pas un casque, — mais qui suffît à protéger d'une manière vraiment efficace. La difficulté paraît résolue.

Voici comment c'est fait :

Sur la monture rigide, qui fait cercle autour de la bouche et emboîte le nez, s'étend une flanelle rendue imperméable par une préparation spéciale. Un petit demi-cercle tend l'étoffe assez loin de la bouche et permet d'introduire dans ladite « muselière » un produit capable de neutraliser les vapeurs malfaisantes.

Des cordons rattachés de chaque côté de la bouche fixent aisément l'appareil : il convient pour cela de les nouer derrière la tête.

Et il y a des chances pour que nos « poilus », qui n'aiment guère ce qui les embarrasse, fassent payer cher aux Boches l'obligation de se déguiser ainsi.

Un rapport anglais

Londres, 29 Avril.

Officiel. — Le docteur Haldane, envoyé sur le front pour observer les effets des gaz asphyxiants, a examiné plusieurs Canadiens hospitalisés ; il a constaté que les victimes luttèrent pour retrouver leur respiration et avaient le visage bleu.

Cette cyanose n'était pas due à la présence d'un pigment dans le sang ; les malades semblaient atteints de bronchite aiguë causée par l'inhalation d'un gaz irritant. Un malade expira peu après son arrivée à l'hôpital ; le docteur Haldane en fit l'autopsie qui révéla les symptômes de bronchite aiguë avec les effets secondaires de cette affection. L'autopsie d'une autre victime révéla encore une bronchite très aiguë avec œdème des poumons, ce qui avait causé la mort par asphyxie.

Le capitaine canadien, Bertram, a déclaré qu'il vit d'abord une fumée blanche s'élever des tranchées allemandes jusqu'à la hauteur de trois pieds environ ; puis, au-devant de cette fumée parut un nuage verdâtre qui ne s'élevait pas à plus de sept pieds de haut. Ce nuage roula le long du sol jusqu'aux tranchées anglaises, obligeant à fuir les hommes dont un certain nombre périrent.

Un quart d'heure après, à la suite d'une contre-attaque, le capitaine trouva 24 Canadiens asphyxiés sur un petit espace conduisant à la tranchée. Le capitaine souffrit lui-même beaucoup des effets des gaz qui n'étaient pas encore complètement dissipés ; la respiration lui manquait.

Le docteur Haldane conclut qu'on est en présence de chlore ou de brome utilisé dans le but de provoquer l'asphyxie.

Les Allemands ont également employé des obus qui contenaient des substances irritantes quoique dans quelques cas ces agents nocifs soient moins brutalement barbares que les gaz dont ils se sont servis contre les Canadiens ; en tout cas, leurs effets ne sont pas identiques à ceux qui résultent de la combustion ordinaire des explosifs. — (Havas).

C'est également au cours du mois d'avril que la Croix de Guerre est instituée et présentée comme le relate l'article ci-dessous.

La Croix de Guerre est choisie

Le ministre de la Guerre a choisi le modèle définitif de la Croix de guerre, qui ornera bientôt la poitrine de nos vaillants soldats.

Une croix en bronze portant deux épées entrelacées et les mots de République Française, voilà sommairement décrite cette décoration, qui personifiera le courage et l'héroïsme. Elle sera suspendue par un ruban vert et rouge sur lesquels figureront une branche de laurier ou des étoiles suivant les citations obtenues : Ordre de l'Armée, une branche de laurier en bronze ; du corps d'armée, une étoile en vermeil ; de la division, une étoile en argent ; de la brigade ou du régiment, une étoile en bronze. Autant de citations : autant de branches de laurier ou d'étoiles. Ce modèle sur lequel le ministre a arrêté son choix émane de la Chambre syndicale des fabricants d'ordres français et étrangers, dont le président est le sympathique M. Gaston Lemaître.

La commission consultative nommée par le ministre de la Guerre, présidée par M. le général Grazziani et dont j'avais l'honneur de faire partie avec mon ami le sénateur Murat, avait présenté au ministre trois modèles. Tous les trois étaient dignes d'ailleurs de retenir l'attention du ministre.

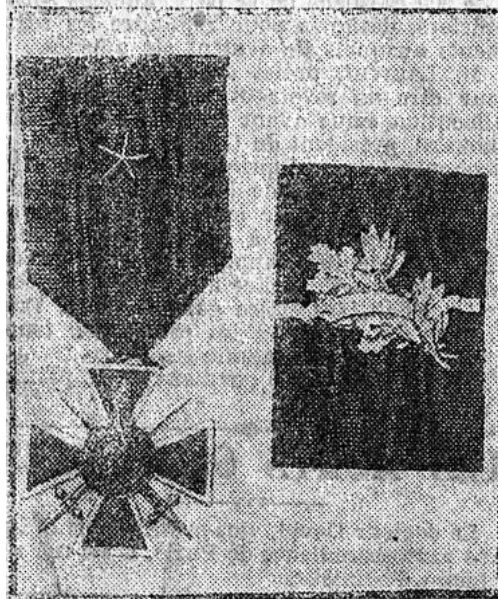
Il n'y a plus maintenant qu'à fabriquer. J'insiste énergiquement auprès de la chambre syndicale des fabricants d'ordres français et étrangers pour qu'elle livre les croix le plus vite possible.

Les « poilus » attendent avec impatience, là-bas, sur le front, cette décoration qui leur est promise depuis si longtemps.

Les veuves, les orphelins, les parents désirent également recevoir bientôt ce souvenir, gage de l'héroïsme de leur mari, de leur père ou de leurs enfants. S'il doit raviver leur douleur, il leur rappellera aussi qu'un sacrifice n'est jamais trop grand quand il s'agit de défendre la Patrie et la civilisation.

« Poilus » de la 3^e République, vous êtes les dignes descendants des volontaires de 1792. Si vos ancêtres luttaient, pour sauver la Patrie et fonder la République, vous combattez, vous aussi, depuis de longs mois, pour repousser l'envahisseur, et maintenir, en écrasant le militarisme prussien, le régime que vous vous êtes librement donné. Après des souffrances que vous aurez endurées vous garderez, certes, au plus profond du cœur, le souvenir ému de votre union fidèle. Serrés les uns contre les autres, sous l'ouragan de fer et de feu, vous resterez ainsi dans l'avenir pour travailler à l'agrandissement de la Patrie et au bonheur de l'humanité.

Chasser l'envahisseur, redonner à l'héroïque Belgique son territoire souillé par les barbares, faire peser sur l'Allemagne déséquilibrée le poids de vos armes, mais aussi lui faire connaître la



A GAUCHE : le modèle de la Croix de guerre, qui vient d'être adopté par le ministre.

A DROITE : le ruban de la Croix de guerre portant la branche de laurier en bronze qui indique la citation à l'ordre du jour de l'armée.

beauté de vos cœurs et de votre intelligence : c'est l'œuvre d'aujourd'hui. Mais demain, quand vous nous aurez donné la victoire finale, quand vous aurez écrasé ce peuple immonde, responsable de tant de morts que nous pleurons, vous aurez encore à travailler pour faire refleurir notre commerce, notre industrie, notre agriculture, et pour établir enfin le bonheur commun de ceux qui auront tant souffert. Pour cela encore nous aurons besoin de votre union sacrée, et nous vous saluons bien bas, soldats de la Liberté, et quand vous reviendrez, la tête haute, après avoir sauvé le monde, vous porterez avec fierté, cette Croix de guerre, que nous vous avons donnée, si simple, si sobre, mais si grande par le souvenir qui s'attachera à elle.

HENRY PATÉ.
député de Paris.

LA GRANDE GUERRE : La bataille de l'Artois

La bataille de l'Artois se déroule sur le Front Ouest du 9 mai au 25 juin 1915 et oppose les troupes françaises et britanniques à l'armée allemande afin de venir en aide aux Alliés russes en retenant le plus possible les forces allemandes. Trois corps d'armée, commandés par le général Foch, participent aux attaques ayant pour objectif les hauteurs de Vimy qui représente un lieu stratégique important avec les meilleures perspectives pour l'artillerie.

Le 9 mai au matin, le 33^e corps d'armée, commandé par le général Pétain, attaque sur un front large de 6 kilomètres et parvient à submerger le système de tranchées allemand, progressant de plus de 3 kilomètres vers la crête de Vimy. Manquant de réserves, car incapables de rejoindre les lignes suffisamment vite pour exploiter cette spectaculaire percée et sans couverture de l'artillerie, la situation s'enlise et après une semaine de combat, le résultat de l'offensive française est limité: si les villages de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire ont été pris, la crête de Vimy assurant le contrôle de la plaine minière, reste sous l'emprise allemande.

Le coût humain de cette offensive est énorme: 102 000 pertes (le double de celles subies par les Allemands) lors de l'ensemble des attaques françaises et britanniques entre Arras et Festubert.

C'est la dernière offensive du printemps 1915, suivie par une interruption des combats jusqu'en septembre 1915.



Extrait du carnet d'Edouard OURSEL, soldat au 236^e RI

« ...Le 18 au petit jour nous les occupons (les premières lignes), je rencontre Christophe qui me dit qu'Oscar a été blessé. Les Allemands bombardent les tranchées et les boyaux y conduisant, je suis enfoui trois fois sous de la terre, j'en suis quitte pour changer de place.

Le lieutenant FRILLIOUX commandant la compagnie est blessé d'une balle à la tête, nous allons le chercher, jamais je n'ai encore vu pareille boucherie, les corps en bouillie les membres projetés un peu partout on marche sur les cadavres, nous conduisons le lieutenant au poste de secours avec bien du mal et sous les marmites. On s'attendait à tout moment à en recevoir une.

Nous arrivons enfin au poste de secours les marmites y tombent aussi, les Allemands cherchent les pièces lourdes qui sont à coté, nous ne sommes pas sitôt partis qu'un obus tue M. le Major SEVAUX et blesse gravement M.MALLET, nous avons encore dans cette journée un brancardier de tué et 5 de blessés.

Le soir les Allemands attaquent nos premières tranchées à coups de grenade et nous repoussent à notre point de départ du 16. Ma compagnie perd 140 hommes tués, blessés et disparus, les combats durent toute la nuit.... »

Durant cette période, trois Grâcieux sont "Morts pour la France" :

Alexandre Le Drogoff (08/06/2015, mort à 23 ans, Pas de Calais)

Alexandre Radenac (16/06/2015, mort à 30 ans, Pas de Calais)

Prosper LeTexier (26/06/1915, mort à 27 ans, Meuse)

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **LE DROGOFF**

Prénoms **Alexandre Mathurin**

Grade **Soldat de 2^e classe**

Corps **3^e Rég^t d'Infanterie**

N° **3888** au Corps. — Cl. **1911**

Matricule. **2099** au Recrutement. **Dannes**

Mort pour la France le **8 juin 1915**

à **Schutterne (Pas de Calais)**

Genre de mort **"Tué à l'ennemi"**

Né le **31 Août 1891**

à **Grâce-Uzel** Département **Morbihan**

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon). } **Côtes du Nord**
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le **44 Mars 1916**
par le Tribunal de **Lautillat (Morbihan)**

acte ou jugement transcrit le **44 Mars 1916**
à **Lautillat (Morbihan)**

N° du registre d'état civil

101-708-1922. [26434]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **RADENAC**

Prénoms **Alexandre Marie**

Grade **Soldat**

Corps **2^e Rég^t d'Infanterie**

N° **3138** au Corps. — Cl. **1904**

Matricule. **3138** au Recrutement. **Saint Brice**

Mort pour la France le **16 juin 1915**

à **Rochevireux (Pas de Calais)**

Genre de mort **Tué à l'ennemi**

Né le **31 août 1884**

à **Grâce** Département **Côtes du Nord**

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon). }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le **20 juin 1916**
par le Tribunal de **Caudrie**

acte ou jugement transcrit le **3 Août 1916**
à **Grâce-Uzel (Côte du Nord)**

N° du registre d'état civil

269-708-1922. [26434]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **LE TEXIER**

Prénoms **Prosper Marie Prosper**

Grade **2^e classe**

Corps **7^e Régiment d'Infanterie 16^e C^e**

N° **02600** au Corps. — Cl. **1908**

Matricule. **621** au Recrutement. **St Brice**

Mort pour la France le **26 juin 1915**

à **Hôtel temporaire N° 11 Verdun (Meuse)**

Genre de mort **Blessures de guerre**

Né le **1^{er} Août 1888**

à **Grâce-Uzel** Département **Côtes du Nord**

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon). }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le **26 juin 1915**
par le Tribunal de **Grâce-Uzel (Côte du Nord)**

acte ou jugement transcrit le **26 juin 1915**
à **Grâce-Uzel (Côte du Nord)**

N° du registre d'état civil

101-708-1922. [26434]

Service Intérieur; Bureau des Archives administratives. — N° 20.

*Circulaire relative à l'application de la loi du 2 juillet 1915 complétant, en ce qui concerne les actes de décès des militaires ou civils tués à l'ennemi ou **morts** dans des circonstances se rapportant à la guerre, les articles du Code civil sur les actes de l'état civil.*

Paris, le 14 juillet 1915.

La loi du 2 juillet 1915, dont le texte est reproduit ci-après, prescrit que les actes de décès établis depuis le 2 août 1914, concernant les militaires tués à l'ennemi ou **morts** dans des circonstances se rapportant à la guerre, devront, *sur avis de l'autorité militaire*, porter les mots « **Mort pour la France** » en inscription marginale.

Il résulte des instructions adressées par M. le Ministre de l'intérieur à MM. les Préfets que les officiers municipaux devront :

1° Inscrire la mention susdite en marge des actes qu'ils auront établis ou transcrits et qui contiennent l'une des indications suivantes : *tué à l'ennemi*, **mort** sur le champ de bataille, **mort** de blessures de guerre;

1° Inscrire la mention susdite en marge des actes qu'ils auront établis ou transcrits et qui contiennent l'une des indications suivantes : *tué à l'ennemi*, **mort** sur le champ de bataille, **mort** de blessures de guerre;

2° S'adresser, **pour** tous les autres actes sur lesquels ne figure aucune des indications précédentes, au commandant du dépôt du régiment auquel appartenait le défunt, afin de savoir s'il y a lieu ou non de porter la mention marginale.

Les chefs de bureaux de comptabilité vont donc recevoir, de la part des maires, des demandes de renseignements sur les causes du décès des militaires inscrits sur leurs contrôles.

A la réception de ces demandes, ils devront rechercher si les indications qu'ils ont reçues soit du Bureau des Archives, soit directement de leur corps en campagne, leur permettent d'établir que la **mort** est ou non survenue dans l'une des circonstances prévues par l'article 1^{er} de la loi du 2 juillet 1915.

Ils auront ainsi à répondre à l'officier municipal par la for-

mule uniforme suivante, qui ne devra en aucun cas contenir des renseignements sur le genre de mort :

Monsieur le Maire,

En réponse à votre demande, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il y a lieu (ou qu'il n'y a pas lieu) de porter la mention « Mort pour la France », en marge de l'acte de décès du (grade, nom, prénoms, régiment), mort le....., à.....

Lorsque les chefs de bureaux de comptabilité n'auront pas de renseignements sur les causes du décès, ils devront me transmettre (Bureau des Archives) la demande du maire, afin qu'une enquête spéciale soit faite à ce sujet.

Le résultat de l'enquête leur sera ultérieurement communiqué, ainsi que les éléments de la réponse qu'ils auront à faire à l'officier municipal.

Art. 1^{er}. L'acte de décès d'un militaire des armées de terre ou de mer tué à l'ennemi ou mort des suites de ses blessures ou d'une maladie contractée sur le champ de bataille; de tout médecin, ministre du culte, infirmier, infirmière des hôpitaux militaires et formations sanitaires, ainsi que de toute personne ayant succombé à des maladies contractées au cours des soins donnés aux malades ou blessés de l'armée; de tout civil tué par l'ennemi, soit comme otage, soit dans l'exercice de fonctions publiques électives, administratives ou judiciaires, ou à leur occasion, devra, sur avis de l'autorité militaire, contenir la mention : « Mort pour la France ».

Art. 2. En ce qui concerne les militaires ou civils tués ou morts dans les circonstances prévues par l'article 1^{er}, depuis le 2 août 1914, l'officier de l'état-civil devra, sur avis de l'autorité militaire, inscrire en marge des actes de décès les mots : « Mort pour la France ».

Art. 3. La présente loi est applicable aux actes de décès des indigènes de l'Algérie, des colonies ou pays de protectorat et des engagés au titre étranger tués ou morts dans les mêmes circonstances.

Tué à l'ennemi durant le mois de juillet 1915, cette mention a été accordée à Ange Savenay (10/07/1915, mort à 22 ans, Pas de Calais).

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **SAVENAY**

Prénoms **Ange Marie Gabriel**

Grade **Soldat**

Corps **19^e Régiment d'Infanterie**

N° **6214** au Corps. — Cl. **1912**

Matricule. **134** au Recrutement **Saint Brune**

Mort pour la France le **10 juillet 1915**
à **au Labyrinthe, Pas de Calais**

Genre de mort **Tué à l'ennemi**

Né le **20 Novembre 1892**
à **Grâce-Ézel** Département **Côtes du Nord**

Arr.^t municipal (p^r Paris et Lyon),
à défaut rue et N°.

Cette partie
n'est pas à remplir
par le Corps.

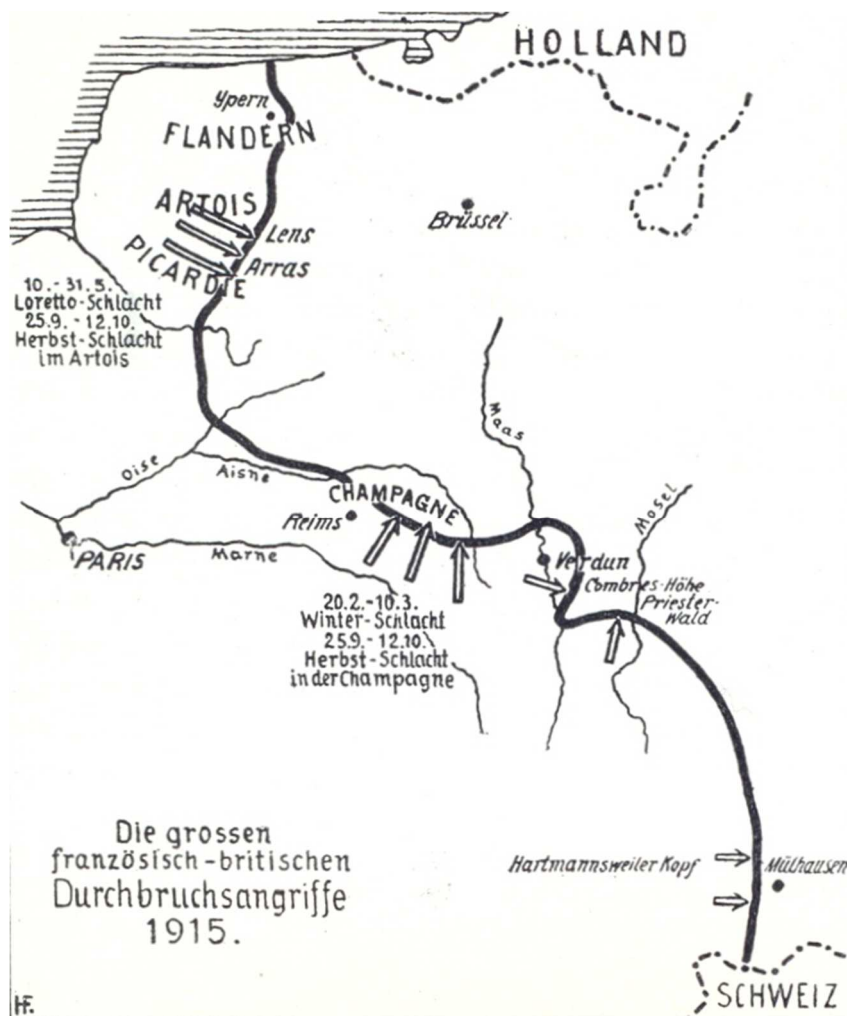
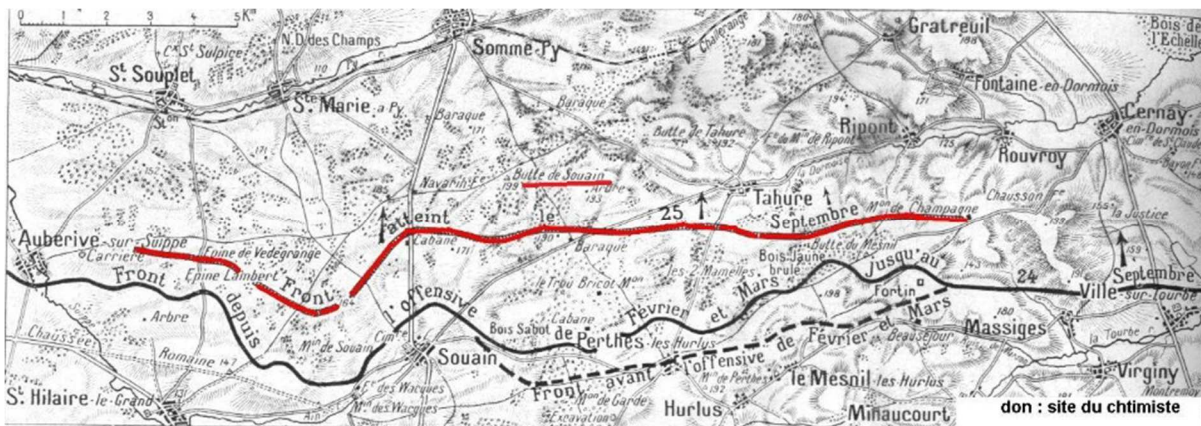
Jugement rendu le **8 avril 1921**
par le Tribunal de **Loudéac**
acte ou jugement transcrit le **29 avril 1921**
à **Grâce-Ézel, Côtes du Nord**
N° du registre d'état civil

269-708-1022. [26434]

LA GRANDE GUERRE : La seconde bataille de Champagne

Elle oppose du 25 septembre 1915 au 9 octobre 1915, les troupes françaises et les troupes allemandes en Champagne. Elle est combinée avec l'offensive franco-britannique en Artois, dirigée par le général Foch et la préparation d'artillerie débute dès le 22 septembre 1915.

Si la première journée permet aux troupes françaises de passer les premières lignes allemandes, les jours suivants ces dernières se heurtent à une résistance accrue lorsqu'elles atteignent les secondes lignes. Le renfort, notamment avec le déploiement du 10^{ème} Corps de l'armée allemande, met fin à cette progression.



Cette seconde bataille de Champagne a fait de nombreux tués et blessés (27 851 tués; 98 305 blessés) et plus de 53 000 prisonniers et disparus du côté français alors que les pertes étaient beaucoup plus faibles du côté allemand. C'est durant cette bataille que le casque Adrian a fait son apparition.



Au final, le front a peu et une évidence s'impose : il est impossible de franchir d'un seul mouvement deux lignes de défense. Du point de vue logistique, l'utilisation de l'artillerie de tranchée a toutefois été limitée par le manque de préparation en nombre d'obus de réserve (1 200 000 obus durant l'offensive).

LA GRANDE GUERRE : La conférence de Chantilly

La conférence de Chantilly s'inscrit dans une série de rencontres qui ont pour but de tenter de donner une cohérence aux attitudes des différents alliés, surtout depuis l'entrée en guerre de l'Italie, le 24 avril 1915. La réunion se déroule sur trois jours et la décision qui en émerge est la nécessité de la coordination des offensives pour l'année 1916. Ainsi, pour le général Joffre, habile maître d'œuvre de cette conférence, il est possible de détruire les forces germano-autro-hongroises par une offensive générale, coordonnée entre l'Est et l'Ouest et simultanée. Mais Chantilly reflète aussi une prise de conscience générale de l'importance des facteurs économiques et la guerre est désormais pensée comme un tout.

Avant d'analyser les apports de la conférence de Chantilly, il convient de dresser un bref bilan du rapport de forces, à la fin de l'automne de 1915. Où en sont les deux systèmes d'alliances ? Il est possible de s'appuyer sur une relecture *a posteriori* du contexte de la conférence, tel qu'il nous apparaît à travers les *Mémoires* posthumes de Joseph Joffre. « *En France tout d'abord, après les dures campagnes d'été et d'automne, les armées franco-britanniques avaient un impérieux besoin de repos pour se refaire et reconstituer leurs stocks de munitions. Nos alliés russes, après une longue et coûteuse retraite, étaient hors d'état de reprendre des opérations offensives avant une complète réorganisation. Les Italiens se disposaient à hiverner, l'armée serbe entreprenait une pénible retraite vers l'Adriatique après avoir abandonné son artillerie et ses équipages, pendant que l'armée d'Orient, ne pouvant plus la secourir rétrogradait en bon ordre sur Salonique ; la situation du corps expéditionnaire des Dardanelles était arrivée, comme je l'ai dit, à un tel point, que notre seule ressource était de retirer nos forces de ce guépier ; le corps britannique de Mésopotamie avait été battu à Ctésiphon et rejeté sur Kut-El-Amara...* » **3**. Bref, tout va très mal en cette fin d'année 1915 pour l'Entente !



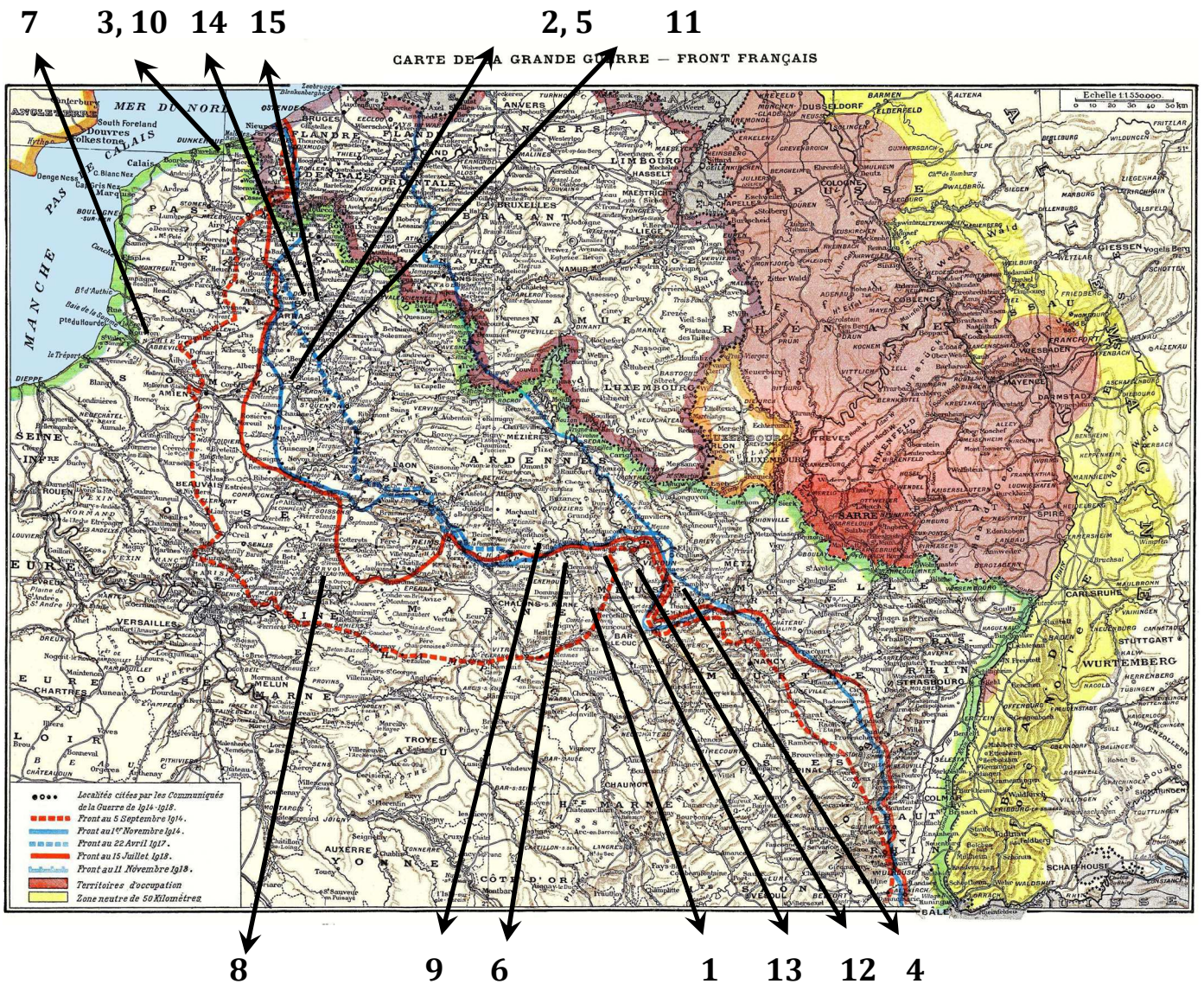
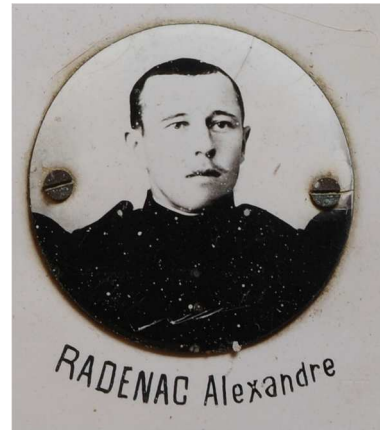
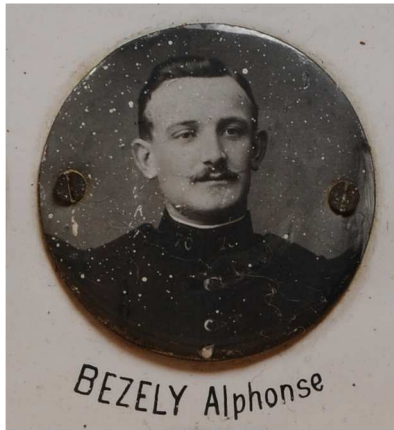
Les historiens avancent à peu près le même jugement. « *Du côté allié, le bilan est maigre. Leurs offensives sur le front occidental ont échoué, leur occasionnant en outre des pertes bien supérieures à celles de l'ennemi. La position de l'Autriche-Hongrie semble de plus en plus précaire, mais nulle part il n'a été possible d'exploiter cette faiblesse.* »

La réunion se déroule sur trois jours : les 6, 7 et 8 décembre 1915. Les protagonistes sont le général Joffre, en situation d'invitant, le maréchal French, le lieutenant-général Murray, chef de l'état-major général britannique, le général Gilinsky, chef de mission militaire russe au Grand Quartier général français, le général Porro, sous-chef de l'état-major général italien, le général Wielmans, chef de l'État-major général belge, le colonel Stephanovic, attaché militaire de Serbie auprès de Joffre. Il s'agit donc bien d'une rencontre purement militaire, en dehors du regard des dirigeants civils, ce qui est déjà assez symptomatique des libertés que Joffre s'accorde à l'égard de ces derniers. « *Tous les problèmes soulevés furent complètement étudiés* », affirme Joffre dans ses *Mémoires*. « *En définitive, nos travaux aboutirent à l'établissement d'un document qui a constitué la charte de la coalition pendant l'hiver 1915-1916 et la campagne d'été 1916.* »

Les décisions prises à Chantilly sont effectivement bien connues et extrêmement importantes en termes de coordination des efforts militaires : « *Il fut entendu que la décision devait être recherchée par des offensives concordantes sur les fronts russes, franco-anglais et italien. Ces offensives seraient prononcées simultanément ou tout au moins à des dates suffisamment rapprochées pour que l'ennemi ne puisse transporter ses réserves d'un front à l'autre. L'action générale aurait lieu le plus tôt possible.* »

Sur les 18 premiers mois de la guerre,
le nombre de Gracieux tombés au champ d'honneur sont nombreux :

Mathurin Sérandour (36 ans)	3 RA	04/08/14 (Manche)	
Yves Beurel (20 ans)	76 RI	06/09/14 (Meuse)	1
Alphonse Bezely (32 ans)	71 RI	04/10/14 (Pas de Calais)	2
Jean Bourhy (27 ans)	31 RIC	07/09/14 (Nord)	3
Mathurin Brajeul (22 ans)	67 RI	20/02/15 (Meuse)	4
Eugène Fourchon (31 ans)	71 RI	04/10/14 (Pas de Calais)	5
Félix Gautier (29 ans)	91 RI	13/03/15 (Marne)	6
Jean Hugues (26 ans)	91 RI	23/09/14 (Somme)	7
Louis Jan (22 ans)	19 RI	07/09/14 (Marne)	8
Joseph Jégard (32 ans)	1 ^{er} RIC	15/09/14 (Marne)	9
Julien Jouan (38 ans)	74 RIT	01/01/15 (Nord)	10
Alexandre Le Drogoff (23 ans)	65 RI	08/06/15 (Pas de Calais)	11
Prosper Le Texier (27 ans)	71 RI	26/06/15 (Meuse)	12
Yves Moisan (40 ans)	271 RI	30/12/14 (Marne)	13
Alexandre Radenac (30 ans)	2 RI	16/06/15 (Pas de Calais)	14
Ange Savenay (22 ans)	47 RI	10/07/15 (Pas de Calais)	15



LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun

Elle débute par une offensive allemande minutieusement préparée, l'opération Gerichte, décidée dès la mi-décembre 1915 par le Général Falkenhayn, chef d'état-major général des armées impériales allemandes. L'idée de Falkenhayn est d'obliger les Français à dégarnir leur front ouest pour sauver Verdun, ce qui permettra ensuite de vaincre plus facilement les britanniques et d'obtenir ainsi la victoire. Ainsi il ne prévoit pas une opération de grande ampleur, choisissant d'attaquer rive droite uniquement ce qui doit permettre de dominer Verdun et donc de prendre le contrôle de la ville.

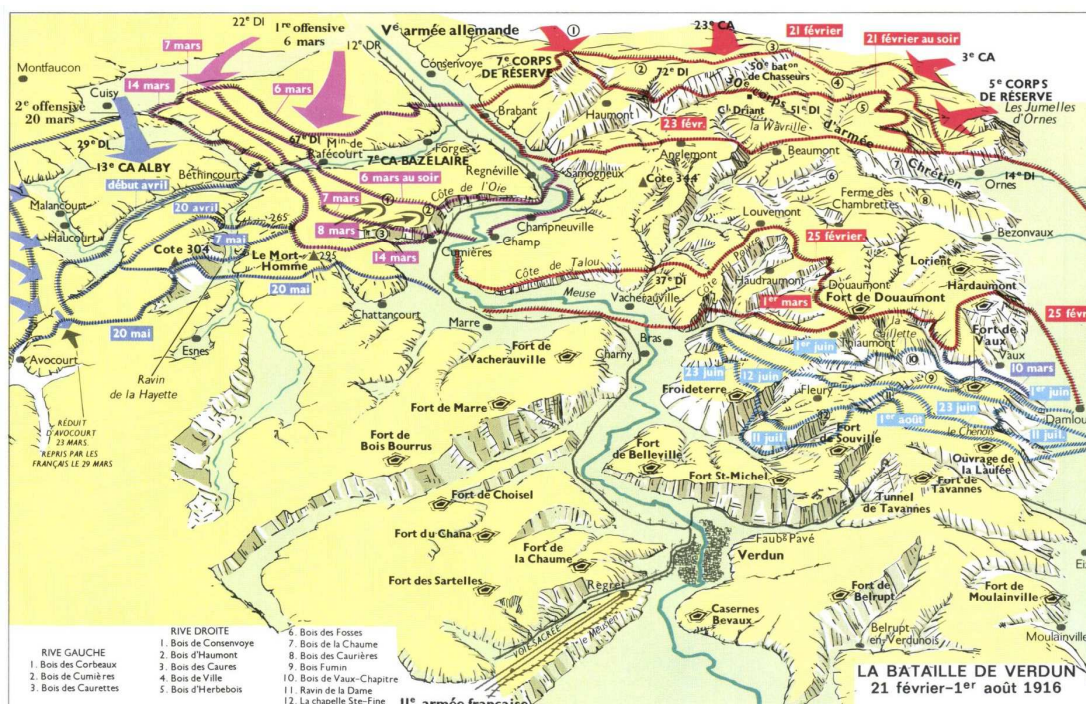
Le début de l'attaque est prévu pour le 11 février mais le mauvais temps a retardé l'opération. Les Allemands pré-positionnent armes et munitions en grand nombre... Plus de mille pièces d'artillerie ont été acheminées entre la mi-décembre 1915 et février 1916.

L'immense préparation allemande malgré sa discrétion finit par être connue des Français : or Joffre ne perçoit pas l'intérêt stratégique de Verdun, préoccupé par la négociation avec les britanniques pour une vaste offensive à mener en juin sur la Somme.

Début février des déserteurs annoncent l'imminence d'une attaque sur Verdun et c'est dans l'urgence que des mesures de précaution sont mises en place par le commandement français à partir du 10 février.

Le lundi 21 février, vers 7h du matin, entre 1200 et 1500 canons de tous calibres, se mirent à pilonner les positions françaises. On estime à un million le nombre d'obus tirés le 1er jour !

Une attaque brutale dont l'objectif est de percer les lignes françaises, telle est l'ambition affichée par le général Erich Von Falkenhayn.



Aucun autre champ de bataille n'a été autant ravagé par les bombardements qu'à Verdun. La tactique allemande est la suivante : anéantir l'ennemi sous un déluge d'obus pour épargner leurs propres troupes. Une préparation à l'artillerie lourde, avec des pièces de longue portée à tir courbe, précèdent une approche prudente et une attaque d'infanterie menée en petits groupes par des unités d'assaut spécialement formées. Mais souvent la préparation allemande épargne les premières lignes, trop floues et dégarnies pour être visibles, et laisse intactes les pièces d'artillerie ; du coup, quand l'infanterie allemande finit par lancer l'assaut, elle se retrouve sous le feu des mitrailleuses et des canons de 75 français qui, équipés de boîtes à mitraille, font des ravages dans les rangs des assaillants.



L'exemple du bois des Caures est à cet égard significatif : les premières troupes d'infanterie allemandes qui entrent dans un secteur totalement ravagé par l'intensité du bombardement sont stupéfaites de voir que des soldats ont survécu au bombardement. Les troupes des 56^e et 57^e bataillons de chasseurs du lieutenant-colonel Driant se sacrifient deux jours durant et retardent l'avancée allemande.

Les six divisions allemandes engagées forment un arc de cercle d'environ 7 à 8 km depuis les rives de la Meuse au nord-ouest et le village de Hautmont jusqu'au nord-est et le bois de Ville en Woëvre. La tactique est toujours la même : tir d'artillerie pour dégager le terrain profondément dévasté, retranchements vidés au lance-flamme, garnison décimée ou capturée. L'armée allemande avance peu à peu : 2 km le 22, 2 autres le soir du 24. Le 25, le fort de Douaumont tombe. Les soldats français sont obligés d'évacuer Ornes et Brabant et de se replier sur leur 2^e ligne de forts en attendant l'arrivée des renforts promis par Joffre qui a donné l'ordre de défendre Verdun par tous les moyens.

À partir du 28 février, les Allemands qui ont dépassé la ligne de crête sont désormais soumis aux tirs d'artillerie français depuis la rive gauche, la côte de la Marre et du Mort-Homme. De plus, l'intensité de leurs bombardements rend difficile leur propre ravitaillement ainsi que l'acheminement des renforts et des batteries d'artillerie : le terrain gagné est totalement impraticable ! Ils sont pris à leur propre piège et se retrouvent sous le feu des lignes françaises. Le front est figé.

L'armée allemande incapable de franchir les tranchées françaises sur la rive droite déclenche une offensive sur le flanc gauche le 4 mars : assauts sur les flancs du Mort-Homme ou de la cote 304, sur le bois des Corbeaux et celui d'Avocourt. En effet les batteries françaises installées à la hâte dans le bois Bourru et le canon de 155 mm du fort de Vacherauville pilonnent les lignes allemandes rive droite.

Sur la rive gauche, Pétain, qui a pris son commandement le 26 février 1916, a concentré ses forces sur une ligne de crête qui passe de la cote de l'Oie au bois d'Avocourt en passant par le bois des Corbeaux et l'observatoire Mort-Homme ainsi que la cote 304.

Le 6 mars l'artillerie allemande pilonne les positions françaises avant de monter à l'assaut du village de Forges et de la cote de l'Oie. Le 7 mars les Allemands progressent encore vers le bois des Corbeaux et Cumières mais n'atteignent pas Mort-Homme.

Les combats sont d'une très grande intensité sur les deux rives de la Meuse : sur la rive gauche la colline du Mort-Homme est farouchement défendue tandis que sur la rive droite c'est le secteur de Douaumont-Vaux qui fait l'objet des combats les plus acharnés.



Chronologie :

21 FÉVRIER 1916 : L'offensive allemande est lancée sur Verdun

Le bombardement allemand commence à 7h30 et touche rapidement la ville de Verdun et les ponts de la Meuse. Les avions allemands bombardent les arrières français et des offensives de diversion sont lancées dans les régions de Souchez, Béthune et le Santerre.

22 FÉVRIER 1916 : Début de l'attaque d'infanterie

Le bombardement allemand sur les lignes françaises reprend de 5h à 12h, quand commence l'attaque d'infanterie. Les Allemands submergent la première ligne française et progressent en prenant les bois de Brabant-sur-Meuse et des Caures et le village d'Haumont.

23 FÉVRIER 1916 : Les Allemands poursuivent leur progression. Les Allemands poursuivent leur offensive et prennent Brabant-sur-Meuse, l'Herbebois, la Warville.

24 FÉVRIER 1916 : Pétain prend le commandement de Verdun

Pétain, alors commandant de la II^e armée, se voit confier le commandement à Verdun. Les Allemands progressent et prennent Samogneux, la cote 344, Beaumont, le bois des Fosses et celui de Chaume.

25 FÉVRIER 1916 : La prise du fort de Douaumont

Les Allemands prennent le fort de Douaumont, Louvemont et Bezonvaux. Le front français, en grande difficulté, a perdu plus de 25 000 hommes depuis le début de l'offensive. Pétain installe son quartier général dans l'hôtel de ville de Souilly.

26 FÉVRIER 1916 : La prise de la côte du Poivre

Les Allemands s'emparent de l'ouvrage d'Hardaumont et de la côte du Poivre et se maintiennent au fort de Douaumont, sans parvenir à prendre le village.

2 MARS 1916 : Le capitaine de Gaulle, à la tête de la 10e compagnie du 33e RI, est blessé et fait prisonnier près de Douaumont.

4 MARS 1916 : Les Allemands prennent le village de Douaumont

5 MARS 1916 : Les Allemands bombardent la rive gauche de la Meuse

6 MARS 1916 : Les Allemands attaquent la rive gauche de la Meuse

L'attaque s'étend sur un front de 5km en direction de la cote 304, du Mort-Homme et de la cote de l'Oie. Les combats ont lieu également sur la rive droite, autour de l'ouvrage d'Hardaumont.

7 MARS 1916 : L'avancée allemande se poursuit

Sur la rive gauche, les Allemands prennent Cumières et le bois des Corbeaux. Sur la rive droite, ils s'emparent de Fresnes et du Four-à-chaux.

14 MARS 1916 : Joffre se rend sur le front de Verdun. L'armée allemande s'empare de la cote 265.

16 MARS 1916 : Les attaques allemandes se concentrent autour du fort de Vaux

20 MARS 1916 : Sur la rive gauche, les Allemands prennent le bois d'Avocourt-Malancourt.

22 MARS 1916 : Les Allemands prennent le mamelon d'Haucourt

28 MARS 1916 : Prise de commandement du général von Gallwitz

À l'ouest de Verdun, le général von Gallwitz prend le commandement des troupes allemandes. Les Allemands ne parviennent pas à prendre le village de Malancourt.

31 MARS 1916 : Sur la rive droite, les Allemands prennent une partie du village de Vaux. Sur la rive gauche, ils ne parviennent pas à s'emparer du Mort-Homme.

C'est dans ce secteur que, le 8 mars 1916, un Gracieux est déclaré "Mort pour la France" :

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **FRABOULET**
Prénoms **Victor Alexandre Marie**
Grade **Soldat**
Corps **40^e Rég^t d'Inf^{ie}**
N° **25156** au Corps. — Cl. **1906**
Matricule. **1610** au Recrutement **St Brice**
Mort pour la France le **8 Mars 1916**
à **Marre (Meuse)**
Genre de mort **Fusillé à l'ennemi**
Né le **17 Juillet 1886**
à **Grâce-Bozel** Département **C. du Nord**
Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le
par le Tribunal de
acte ou jugement transcrit le **2 Juin 1916**
à **Le Herve**
N° du registre d'état civil **Cotes du Nord**

Cette partie
n'est pas à remplir
par le Corps.

101-703-1022. [26434]

Victor Fraboulet

(08/03/1916, mort à 29 ans, Meuse)

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun

1^{er} avril

Rive droite

Sur cette rive, débute la véritable guerre d'usure qui va prédominer jusqu'en novembre. Français et Allemand vont poursuivre leurs combats acharnés et féroces sur des espaces très restreints, avançant et reculant sans cesse, saignant les régiments pour des gains de terrains de quelques mètres à peine. Dans les autres secteurs du front, ça ne va être qu'une succession d'assauts et de contre-assauts.

Cette stagnation inévitable à laquelle les Allemands doivent se résigner, eux qui souhaitaient une percée éclair, et visible par l'apparition de leur côté de gros lanceurs de mines, symbole de la guerre d'usure...

Rive gauche

Les Allemands s'activent depuis le 16 mars sur la rive gauche, à conquérir non seulement le Mort-Homme mais également la côte 304 qui offre une vue stratégique sur ce dernier. En effet, tant que la côte 304 est aux mains des Français, les attaques sur le Mort-Homme sont trop dangereuses. Le 1^{er} avril, le bombardement allemand est ininterrompu sur toutes les positions françaises.

9 avril - Perte de la cote 295 du Mort-Homme (rive gauche)

Pétain et Poincaré:

En plus des réticences que Joffre témoigne à lui envoyer les troupes fraîches qu'il demande, Pétain doit faire face à l'incompréhension des politiques de l'arrière. Le président de la République Mr Poincaré, loin de la réalité de Verdun, ne comprend pas pourquoi les surfaces de terrain reprises à l'ennemi sont si minuscules. Ou souvent, un seul nom de tranchée reconquise est mentionné dans les communiqués. Lorsqu'il regarde la carte du front, le président voit le fort de Douaumont à 400 m des positions françaises les plus avancées. Et il lui semble qu'une forte offensive vite mise sur pied et rapidement menée peut facilement reconquérir ces 400 m et reprendre le fort de Douaumont (succès qui aurait un retentissement immense). Cependant, lorsqu'il s'entretient avec Pétain, ce dernier émet de grosses réserves pensant à l'inverse que ce n'est pas le bon moment et qu'une contre-offensive doit être préparée très méticuleusement.

Témoignage du général Pétain : "Le Grand Quartier Général ne voyait pas l'ensemble de nos difficultés. Il lui semblait que la lutte prenait une allure traînante et que nos réactions tardaient. Comme j'avais rendu compte, le 8 avril, d'un redressement de nos lignes au sud de Béthincourt, point d'appui formant désormais un saillant inutile en avant de notre "position de résistance", je recevais aussitôt l'ordre de rétablir le statu quo ante par "une vigoureuse et puissante offensive à exécuter dans les plus bref délai"...

Je répliquai par un télégramme : "La situation sur la rive gauche n'est pas mauvaise. J'espère arriver à arrêter complètement l'ennemi. Mais le choix de la position a une très grande importance. Je demande donc qu'on me fasse confiance et qu'on ne se laisse pas impressionner par quelques reculs partiels prémédités."

Cette prudence dont fait preuve Pétain, qui connaît les dures conditions de combat, la ténacité de l'adversaire et la situation actuelle, n'est pas comprise par les politiciens de Paris, et interprétée comme une certaine passivité. Cette situation commence peu à peu à agacer au ministère, et cela conduira finalement à son remplacement futur...

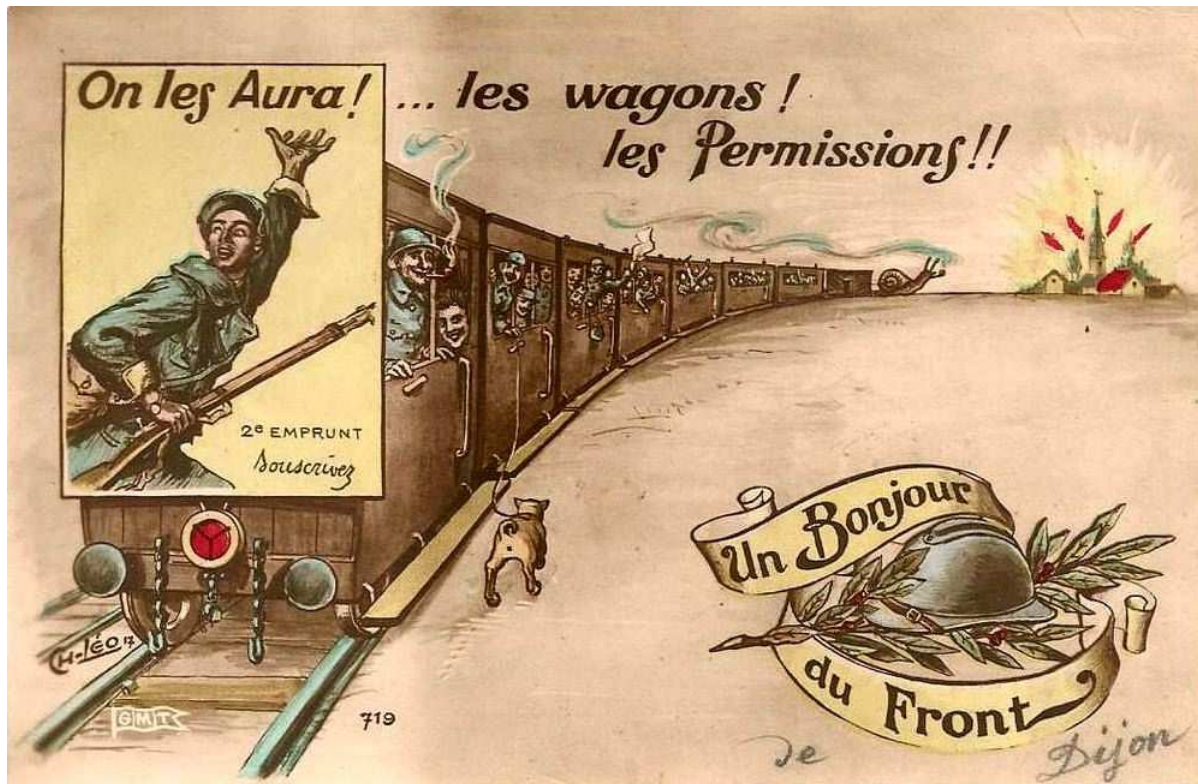
10 avril - Pétain : « On les aura ! »

Les lignes françaises résistent à une attaque générale de l'armée allemande. L'ordre du jour de Pétain restera célèbre : « On les aura ! ».

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun (suite)

10 avril - Pétain : « On les aura ! »

Les lignes françaises résistent à une attaque générale de l'armée allemande. L'ordre du jour de Pétain restera célèbre : « On les aura ! ».



12 avril - Lutte des pentes sud de Douaumont (rive droite)

Rive droite

Violents combats entrecoupés de vifs bombardements dans la région Vaux-Douaumont. A 18 h, 2 attaques allemandes sont repoussées sur l'antenne de la tranchée de Douaumont. A 22 h 30, une contre-attaque du 36e et du 129e R.I. sur la tranchée Morchée se solde par un échec.

Rive gauche

A 4 h, le 16e B.C.P. très éprouvé par ses combats des 2 jours précédents sur le bois des Cauvettes, parvient à repousser une nouvelle attaque.

La grande offensive allemande débutée le 9 n'a donc pas donnée de résultat. Le haut commandement allemand renonce momentanément aux grandes attaques générales sur de grands fronts. Il entend maintenir un bombardement aussi intense que celui déjà en place, et se livrer à des attaques locales, fréquentes, violentes, étroites et profondes. De nombreux renforts à l'arrière étant prêts à exploiter le moindre succès. Le but est d'user petit à petit l'ennemi.

A l'inverse, du côté français, bien que le général Pétain pense que le bon moment pour l'offensive ne soit pas encore venu, il commence à songer à passer à l'action. Il demande au général Nivelle, qui commande alors le 3e corps d'armée, et qui jouera plus tard un rôle important dans l'histoire de la bataille de Verdun, d'étudier une attaque de grande envergure visant à reprendre le fort de Douaumont.

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun (suite)

13 avril

Rive droite

A 9 h 30 et à 16 h, 2 nouvelles attaques allemandes sur l'antenne de la tranchée Douaumont sont mises en échec.

Rive gauche

" Journée calme "

15-19 avril - Tentative française pour se rapprocher du fort de Douaumont (rive droite)

Rive droite

A 2 h, le 116e R.I. tente à nouveau une percée en avant. Il parvient à atteindre la tranchée Balfourier qu'il doit réévacuer aussitôt. Il fait une nouvelle tentative à 5 h mais ne parvient pas à avancer.

Dans l'après-midi, le 19e R.I. essaie à son tour un assaut pour reconquérir les tranchées Rivalain et Derrien. Quand le départ est donné, il ne peut sortir de ses positions car le feu allemand est trop intense.

A 17 h le 19, le 120e R.I. reprend l'attaque commencée le 15 avril au sud du fort de Douaumont pour tenter de s'en approcher. A 20 h, il est parvenu à reprendre un fortin devant Vaux. Le bilan est de 250 ennemis tués, 200 prisonniers, 6 mitrailleuses et 1 lance-flamme.

Rive gauche

Les Allemands qui ont reconnu le terrain la veille, lancent une attaque assez importante sur les Eparges. Ils parviennent à forcer la 1ère ligne française mais une contre-attaque menée un peu plus tard, les rejette en partie.



LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun (fin)

20-21 avril - Lutte pour la cote 295 du Mort-Homme (rive gauche)

Rive droite

Dès l'aube, le bombardement allemand recommence sur tout le secteur et augmente en intensité jusqu'à 18 h. A 18 h 30, l'ennemi attaque la tranchée Morchée tenue par le 9e B.C.P. Il est repoussé à la grenade. Les hommes du 9e B.C.P. attaquent à leur tour et d'un magnifique élan, parviennent à reconquérir les éléments perdus le 17 avril.

En même temps, l'ennemi se porte à la droite du 9e B.C.P. sur le front du 18e B.C.P. (au sud de Douaumont). Il parvient à pénétrer dans le dispositif français. Une contre-attaque rapide et violente concertée entre le 9e et 18e B.C.P. chasse les Allemands. Bien que certains points soient restés aux mains de l'ennemi, la situation est rétablie et de nombreux Allemands sont capturés.

Toute la journée, l'artillerie française a pilonné le fort de Douaumont avec force, en guise de préparation pour la nouvelle attaque du fort prévue le 22 avril. Au soir, la 28e D.I. (22e, 30e, 99e et 416e R.I.) relève la 22e (19e, 62e, 116e et 118e R.I.) très éprouvée.

Rive gauche

Un bataillon du 306e, un du 150e et un du 154e R.I. reprennent l'attaque ratée qui avait été entreprise le 14 avril sur la cote 295 (au Mort-Homme). L'assaut qui est fixé pour 17 h 30 est précédé d'un tir de préparation de l'artillerie française assez efficace.

23-24 avril - Lutte sur les pentes de Vaux-Douaumont (rive droite)

Pression allemande rive gauche

Rive droite

Journée identique à la veille, passée sous le bombardement

Rive gauche

Dans la nuit, une attaque allemande vers la cote 304 échoue. Dans la journée, de petites reconnaissances ennemies devant le bois Eponge ainsi qu'au bois d'Avocourt sont repoussées par les Français.

26, 27 et 28 avril

Rives droite et gauche

La lutte continue dans tous les secteurs, le bombardement allemand est toujours très violent. Témoignage du capitaine R. LISBONNE du 154e R.I. : " **A mes pieds un sergent que je ne reconnais pas, la colonne vertébrale brisée, crie qu'il ne sent plus ses jambes et ne cesse sa plainte lamentable : "Mon capitaine, achevez-moi ! prêtez-moi votre revolver !" J'étais monté le 13 avril avec 3 lieutenants, 2 adjudants et 200 hommes ; je redescends le 26, blessé, avec un adjudant et 53 soldats. "**

Témoignage de Jean MEIGNEU, soldat au 174e R.I. : " **Nous montons en ligne quelque part entre Douaumont et Vaux, le 26 avril. Ma première impression en arrivant fut que les occupants nous cédaient la place avec empressement et enthousiasme. Voici le dialogue qui s'est engagé avec le poilu que je relevai :**

- Est-il mauvais, le coin ?
- Et bien, mon vieux, oui, ça chie.
- Où sont les Boches ?
- Mon vieux, ils sont devant, et puis démerde-toi. "

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun

Le 1^{er} mai général Pétain, qui avait dirigé avec tant de maîtrise la résistance à la ruée boche, était élevé au commandement du Groupe des Armées du Centre, lequel comprenait, outre la 2^{ème} Armée (Armée de Verdun), les 4^{ème} et 5^{ème} Armées (Champagne et Aisne, entre Reims et Vailly). Il établissait aussitôt son Quartier Général à Bar-le-Duc, montrant ainsi que sur le vaste front où il dirigeait désormais les opérations, c'était Verdun qui restait pour lui le point capital.

Avant de prendre ce nouveau commandement, il adressait aux troupes de la 2^{ème} Armée un ordre du jour où il disait :

« Une des plus grandes batailles que l'Histoire ait enregistrées se livre depuis plus de deux mois autour de Verdun. Grâce à tous, chefs et soldats, grâce au dévouement et à l'abnégation des hommes des divers services, un coup formidable a été porté à la puissance militaire allemande ... »

Lui succédait, à Souilly, le général Nivelle, commandant du 3^{ème} Corps d'Armée (secteur de la rive droite). Le général Nivelle était un artilleur. Simple colonel au début de la campagne, il s'était fait une grande réputation de hardiesse, de décision, d'esprit offensif. Commandant, sur la rive droite, le secteur allant du fleuve à Damloup depuis le début d'avril, il préconisait la contre-offensive.

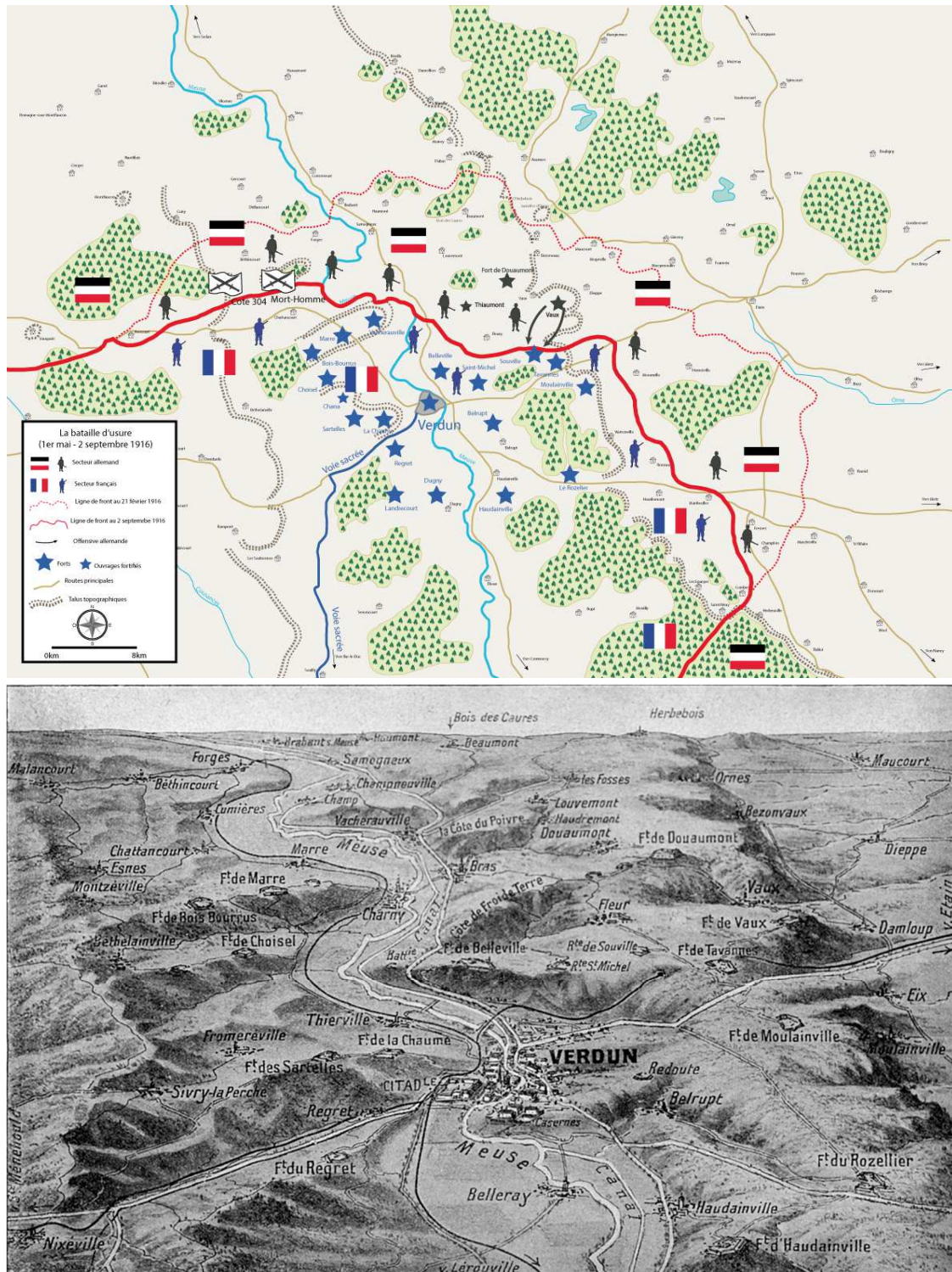


Sa nomination à la tête de l'Armée de Verdun était signe que le Haut Commandement jugeait le moment venu de riposter vigoureuses. Et, en effet, les lettres saisies sur les prisonniers montraient combien notre résistance « monstrueusement opiniâtre » avait déprimé le moral ennemi. « Être à la pluie toute la journée, disait un lieutenant prussien, complètement trempé, dormir dans la boue, être nuit et jour sous un bombardement effroyable, et cela pendant huit jours et huit nuits consécutifs, cela brise complètement les nerfs ».

Dès sa prise de commandement, le général Nivelle préparait un de ces coups de boutoir dans le secteur où il avait dirigé précédemment les opérations, et au coeur même du secteur : il projetait de reprendre Douaumont !

En cas de succès, quel retentissement dans les deux Armées, dans les deux pays et à travers le Monde. En même temps, notre situation était rétablie du coup : sur la rive gauche, nous n'avions perdu aucune position capitale, ni la cote 304, ni le Mort-Homme; et sur la rive droite, la reprise de Douaumont nous eût rendu la position dominante de tout le secteur (cote 388).

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun (suite)



Mais c'était là des espérances encore prématurées. L'on eût dit, au surplus, que le Commandement ennemi sentait venir notre réplique. Pendant toutes ces premières semaines de mai, il lance attaque sur attaque contre nos observatoires de la rive gauche.

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun (suite)

Ses intentions étaient fort claires: il voulait, par l'occupation des positions maîtresses de ce côté de la Meuse, assurer ses possessions de la rive opposée, et parer à l'avance le coup que nous voulions lui porter. Aussi agit-il avec la plus grande énergie.

Le 3 mai, soixante-quinze batteries allemandes concentrent leurs feux sur la cote 304 « qui n'est plus qu'un nuage de poussière et de fumée »

Toutefois l'assaut d'infanterie ne se déclenche que le lendemain. Malgré l'effroyable puissance de la préparation, nos mitrailleuses sont restées intactes en nombre suffisant; elles fauchent les assaillants. Nous contre-attaquons dans la nuit du 4 au 5 (68^e régiment d'infanterie, Le lieutenant-colonel Odent est tué mais nous nous maintenons à la crête de 304).

Nouveaux assauts le **5, le 6, le 7** enfin, cette fois avec des forces considérables. De plus, l'attaque sur la rive gauche était conjuguée avec une offensive sur la rive droite, entre la lisière sud du bois d'Haudremont et la ferme de Thiaumont. Le seul résultat était de placer la cote 304 dans le no man's land; Car, si nos troupes avaient dû fléchir devant des assauts aussi violents et aussi répétés, notre artillerie interdisait la crête à l'occupation adverse. Le boche n'abandonnait pas, néanmoins. Dans la nuit du **17 au 18**, il attaquait le réduit d'Avocourt; puis le 18, du bois d'Avocourt à la route d'Esnes à Haucourt. La lutte dura jusqu'au 20. Mais, à ce moment, l'attention du Commandement allemand allait être attirée d'un autre côté.

Le 20, les gaz asphyxiants se mettent de la partie, en particulier sur le Ravin de la Hayette et sur les pentes du Mort-Homme qu'attaquent les Allemands à 14 heures. Signalons ici la présence d'esprit et le sang-froid du sous-lieutenant VILLEUR, des mitrailleurs, qui, mettant en batterie contre les masses ennemies, sut profiter de la nature crayeuse du sol pour régler admirablement son tir et faire tourbillonner un bataillon ennemi qui se terra et ne put par la suite, progresser que par infiltrations. La 23^e Compagnie l'aida d'ailleurs de ses feux bien dirigés et exécutés avec le même calme qu'au champ de tir.

Cependant les masses allemandes sont en tel nombre qu'elles réussissent à percer le front du régiment voisin dont la liaison reste intacte avec la 20^e Compagnie du 296^e. Une contre-attaque réussit à les repousser momentanément, mais à 18 heures ils occupent les pentes Ouest du Mort-Homme. Ordre est donné de contre-attaquer à nouveau, puis presque simultanément, un ordre parvient de faire un crochet défensif ; le 6^e Bataillon fait alors face à l'Est et recherche en progressant à la grenade, la liaison perdue avec le régiment voisin. Le bombardement s'accroît, il continue toute la nuit et une partie de la matinée. Nos pertes sont considérables ; les bas-fonds de la Hayette sont remplis de gaz suffocants ; on ne voit pas à deux pas devant soi, plusieurs d'entre nous subissent un commencement d'asphyxie.

Dans la nuit du 20 au 21, deux de nos mitrailleuses sont brisées par des obus. Malgré toutes les difficultés de la situation, des patrouilles sont envoyées et nous rapportent de précieux renseignements. La tranchée Wailly est complètement rasée et la 23^e se trouve en contact immédiat avec un barrage allemand ; elle n'a plus que 50 hommes, dont beaucoup sont intoxiqués. A 6 heures, la 20^e Compagnie envoie son dernier compte-rendu relatant qu'une compagnie du régiment voisin a dû reculer d'une centaine de mètres, la 20^e lui a fait passer des grenades dont elle manquait. Le bombardement continue, intense pendant toute la matinée ; nous n'avons plus aucune réserve disponible.

A 14 heures, les Allemands mènent une attaque générale sur tout le front du Régiment, avec des effectifs élevés et des lance-flammes. Le lieutenant PERILHOUS qui commande la 23^e réduite à une trentaine d'hommes, fait des prodiges de valeur, mais avec son unité commence à plier, la 22^e la renforce. A gauche, les Allemands ont réussi à percer entre les 18^e et 19^e Compagnies, mais immédiatement en butte à un tir violent du reste du Bataillon (les bons tireurs ont deux fusils qu'ils emploient successivement, tant les canons sont surchauffés), ils tourbillonnent sans pouvoir progresser.

LA GRANDE GUERRE : La bataille de Verdun (fin)



A 16 heures, l'attaque allemande est complètement repoussée de ce côté, mais les 19^e et 20^e Compagnies, déjà réduites considérablement par le bombardement, sont presque complètement détruites malgré leur vive résistance et leur lutte jusqu'à la dernière extrémité ; plutôt mourir que rompre, aussi le Commandant CANTEGRIL fait-il connaître qu'il continuera à tenir bien que les troupes qui lui restent soient harassées. Quand, dans la nuit du 21 au 22, son bataillon est relevé, au petit jour, notre ligne était encore solidement tenue.

Nous ne pouvons mieux résumer les faits de ces jours héroïques qu'en relatant les quelques lignes qui terminent pour la circonstance, le Journal de Marche du 296^e RI :

« En résumé, dans les journées des 20 et 21 Mai, les 5^e et 6^e Bataillons ont fait preuve d'une ténacité indomptable. »

« Deux Compagnies (19^e et 20^e) se sont fait écraser sur place plutôt que de reculer et réduites à quelques poignées d'hommes par un bombardement d'une violence inouïe, elles se sont entièrement sacrifiées pour le maintien du front.

Une Compagnie, la 23^e, réduite à moins de 50 fusils, a repoussé une attaque, s'est fait détruire sur place plutôt que de reculer.

Les 17^e et 18^e, avec un sang-froid remarquable, presque complètement entourées, ont repoussé par des feux intenses une attaque allemande, précédée d'obus suffocants et de flammenwerfer. La 18^e a repris deux fois, à la grenade, la partie de sa tranchée que les Allemands avaient envahie.

Toutes les autres Compagnies n'ont pas bronché sous les bombardements les plus violents, complétés par des gaz suffocants et lacrymogènes, et ont repoussé complètement l'attaque allemande du 21 sur le Bec.

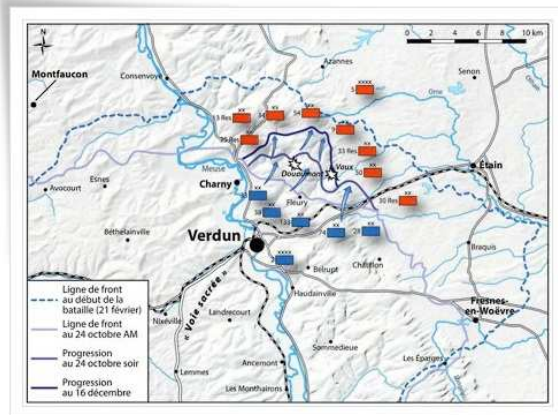
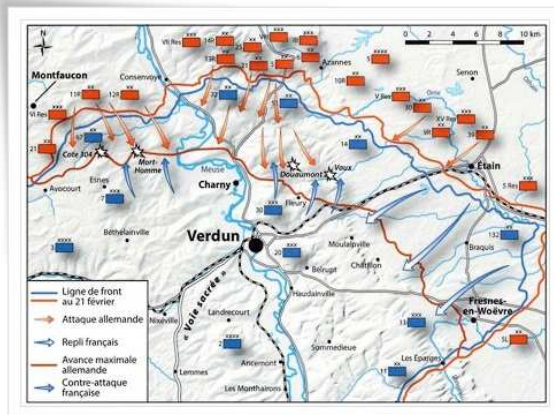
Tout le monde a fait magnifiquement son devoir et le Régiment a donné les preuves manifestes de sa solidité et de sa vaillance. 13 Officiers et 650 soldats, telles sont les pertes de ces deux journées pour les 2 Bataillons et les 2 Compagnies de Mitrailleuses qui ont pris part au combat.

LA GRANDE GUERRE : Automne 1916

Le front d'Europe de l'Ouest

Depuis le changement de stratégie des Allemands pour une guerre d'usure, impliquant aux armées françaises de défendre un point stratégique qui leur coûteraient un maximum de soldats, le choix allemand s'est porté sur Verdun, saillant exposé sur 3 côtés ce qui en facilitait l'attaque.

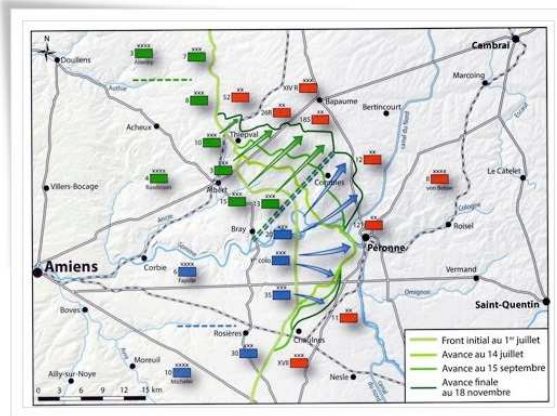
De plus, le secteur de Verdun était calme depuis le début de la guerre. La surprise pouvait donc jouer pour les Allemands. Entre janvier et février, 10 divisions allemandes furent amenées près de Verdun. L'offensive allemande débuta le 21 février par une violente préparation d'artillerie sur un front de 12 km. À cette occasion, 1 million d'obus furent tirés sur les positions françaises.



La défense française parvint à freiner l'avance des divisions allemandes. Grâce à la voie sacrée, renforts et ravitaillements permirent aux soldats français de tenir les positions de Verdun.

Une seconde offensive allemande fut lancée le 9 mars sur la rive gauche de la Meuse. Au mois de juin, l'offensive était définitivement enrayée. À partir du 24 octobre, une offensive britannique dans la Somme permit une offensive française sur Verdun.

Plus qu'une victoire française, Verdun est surtout une défaite allemande. Les 143 000 morts allemands démontrèrent l'échec de la stratégie d'usure. La bataille de Verdun terminée, le général Joffre reprit son idée d'une bataille sur la Somme.



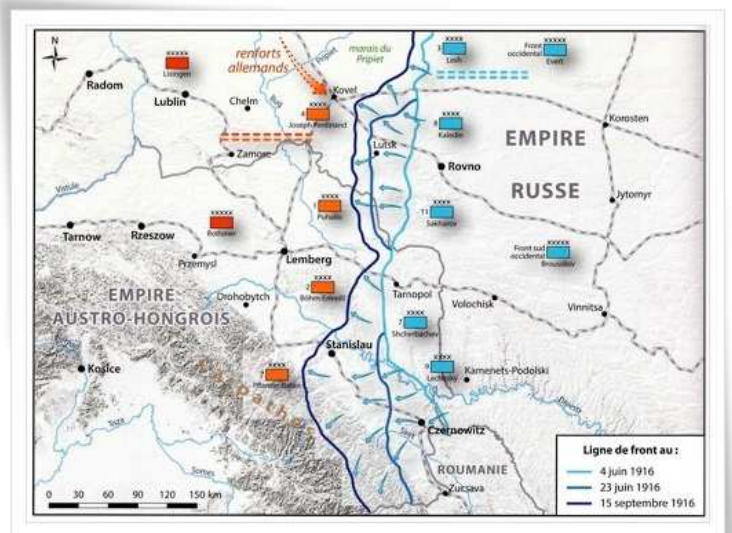
Les armées britanniques devaient prendre l'initiative avec ses nouvelles troupes arrivées en France. L'attaque fut lancée le 1er juillet 1916. Les divisions françaises avancèrent de 10 à 20 km en deux semaines. Mais l'avance dut ralentir, car les armées britanniques n'arrivaient pas à progresser.

Ce fut le jour le plus sanglant de toute l'histoire militaire britannique. Le général britannique Haig s'entêta jusqu'au 18 novembre avant de renoncer. Plus de 420 000 soldats britanniques furent mis hors de combat. La première apparition des chars Mark I permit un gain d'à peine 3 km.

La bataille de la Somme fut un Verdun inversé ! Les Allemands en sortirent galvanisés.

Le front d'Europe de l'Est

Dès la fin de l'hiver, les offensives russes dans le nord contre les Allemands furent un échec total. Dans le sud, les armées austro-hongroises prirent l'initiative en Italie. Une partie des troupes austro-hongroises stationnées en Galicie fut transférée dans le sud. C'est en comprenant que le front de Galicie se déforçait que le général russe Broussilov décida de l'attaquer. L'offensive débuta le 4 juin 1916. L'avance russe fut rapide car l'effet de surprise fut total.



Ce fut l'une des plus grandes victoires tactiques de la Grande Guerre. Les Allemands envoyèrent néanmoins des renforts pour arrêter l'avance russe qui fut stoppée dès le mois de septembre. Le moral des soldats russes commença à flancher devant ces pertes colossales. Plus de 1 million de soldats russes furent mis hors de combat durant cette offensive.

L'une des conséquences stratégiques de cette offensive fut l'entrée en guerre de la Roumanie.

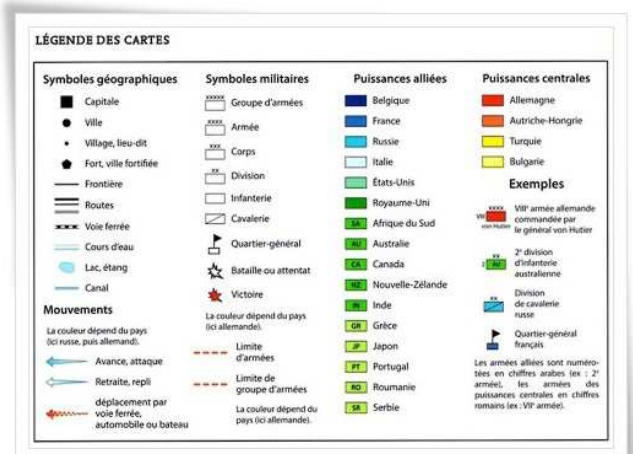
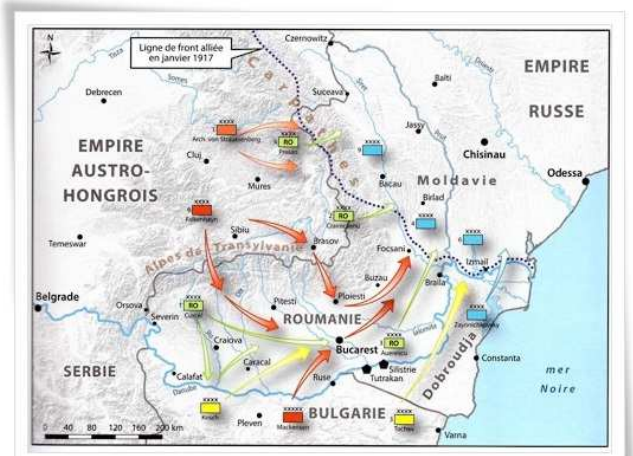
Le front d'Europe du Sud

Devant l'éclatante victoire russe du début de l'offensive Broussilov, le Royaume de Roumanie décida de rejoindre les Alliés. Le Royaume de Roumanie déclara la guerre aux empires centraux le 27 août 1916. Mais il était déjà trop tard. L'offensive Broussilov s'épuisait et les pertes affaiblissaient considérablement l'armée russe.

Après quelques succès roumains initiaux, les empires centraux reprirent l'initiative. Le 27 septembre, une armée germano-autrichienne attaqua par l'ouest. Le 19 octobre, une armée germano-bulgare prit l'armée roumaine en tenaille par le sud.

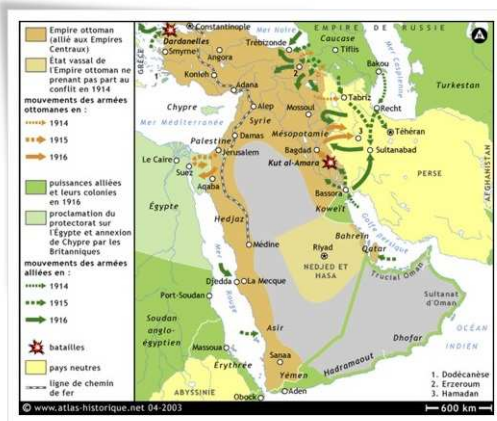
L'armée roumaine perdit 310 000 soldats en deux mois. Les Allemands occupèrent la Roumanie, firent main basse sur les ressources pétrolières du pays ainsi que sur ces céréales. L'armée d'Orient qui tenta de porter secours aux Roumains fut vaincue par l'armée bulgare. Les Russes, déjà épuisés par l'offensive Broussilov, durent tenir 400 km de front supplémentaire autrefois protégé par la neutralité roumaine.

En résumé, l'entrée en guerre du Royaume de Roumanie affaiblit les alliés et renforça les empires centraux.



Le front du Moyen-Orient

Après de durs combats, les troupes indiennes retranchées à Kut durent se rendre le 29 avril 1916 avec 13 500 soldats indiens.



En août 1916, le général britannique Murray attaqua les armées turques à Romani. Sa victoire lui permit d'avancer à travers le désert du Sinaï. Il échoua devant Gaza et fut remplacé par le général Allenby.

Le front d'Afrique

Le commandant allemand, le général Lettow-Vorbeck, continuait ses actions de guérilla contre les troupes britanniques et sud-africaines.



© Ministère de la Défense - Mémorial des hommes

ARMÉE FRANÇAISE - EMPLOI PAR LE CORPS.

Nom **CARRÉ**

Prénoms **François Marie**

Grade **Soldat**

Corps **41^e R^e d'Infanterie**

N^o **12 965** au Corps. — Cl. **1914**

Matricule. **418** au Recrutement **H. Brière**

Mort pour la France le **26 juin 1916**

à **Herbeville (Meuse)**

Genre de mort **Blessures de guerre**

Né le **26 juin 1895**

à **Grâce-Viel** Département **C. du Nord**

Arr. municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N^o. }

Jugement rendu le **26 juin 1916**

par le Tribunal de **Paris**

acte ou jugement transcrit le **26 juin 1916**

à **Herbeville** (Cotes du Nord)

N^o du registre d'état civil **26 juin 1916**

534-708-1021. [20434.]

Encore un Grâcieux est déclaré "Mort pour la France" :

- ♦ François Carré
(21/06/1916, mort à 21 ans, Meuse)

LA GRANDE GUERRE : Novembre 1916

LA FIN DE LA BATAILLE DE LA SOMME : 100 000 morts au kilomètre !

Si l'on voulait démontrer l'absurdité de la guerre, la bataille de la Somme en serait un excellent exemple. Plus d'un million de pertes entre les troupes britanniques, françaises et allemandes pour, en 5 mois d'un insensé carnage, ne gagner que... 10 km ! Une génération fauchée, de très nombreux blessés qui ne s'en remettent pas, des soldats épuisés menés à la boucherie par des états-majors bien éloignés de la réalité du terrain. Le « Nach Berlin ! » de 1914 n'est pas pour tout de suite...

Les états-majors

L'offensive franco-britannique sur la Somme avait été préparée dès le mois de décembre 1915, mais les Allemands avaient attaqué à Verdun et, en ce 1er juillet 1916, la volonté des Alliés était de soulager le front de l'Est. Le commandant en chef des troupes britanniques est Sir Douglas Haig. Il a sous ses ordres les corps d'armée dirigés par les généraux Edmund Allenby et Henry Rawlinson, ainsi que le corps de réserve du général Hubert Gough. Les Français sont sous le haut commandement du général Ferdinand Foch et dirigés par les généraux Emile Fayolle et Joseph Micheler. Quant aux Allemands du général en chef Fritz von Below, ils sont répartis sous les ordres des généraux Hermann von Stein, Ferdinand von Quast et Konrad von Gossler.

Le début de l'offensive

Une impressionnante préparation d'artillerie durant toute la semaine précédente avait laissé penser que les Allemands seraient anéantis. Mais en ce premier jour de l'offensive, bien qu'une attaque de diversion ait été organisée tôt le matin, que les troupes britanniques et françaises aient pu avancer, la réponse est sanglante et sans appel : des dizaines de milliers de tués font du champ de bataille l'un des plus grands cimetières de la Première Guerre mondiale et l'ennemi prouve sans ambiguïté qu'il est loin d'être vaincu.

Les Alliés mènent plusieurs batailles en juillet et août : Pozières, la crête de Bazentin, le bois de Delville. Des positions sont prises, souvent suivies de contre-attaques.

Les Français remportent plusieurs victoires, comme à Flaucourt où ils font 12 000 prisonniers. Les Anglais, avec leurs alliés australiens et sud-africains, prennent aussi plusieurs positions importantes : le Bois des Trônes, Pozières, Longueval. Mais les Allemands se défendent avec énergie. En août, leur état-major se rendant compte du danger que représenterait un percement du front dans la Somme, retire 35 divisions des secteurs de Verdun et d'Ypres pour les y envoyer. La situation s'enlise alors temporairement.

La nouvelle phase, septembre-octobre 1916

Une nouvelle phase débute le 3 septembre et durera jusqu'à fin octobre. Ce seront alors les batailles de Ginchy, de la crête de Thiepval, de Morval, de la ferme du Mouquet. Là encore, des attaques et contre-attaques font passer des positions stratégiques entre différentes mains, laissant ruines et victimes dans toute la région.

Le 15 septembre, une nouvelle arme apparaît : les chars d'assaut britanniques. Depuis le début de la guerre, des véhicules civils ou des tracteurs ont été couverts de blindages et équipés de mitrailleuses. Ils ont eu de bons résultats. Mais l'apparition des tranchées et des fils de fer barbelés les ont relégués à l'arrière.

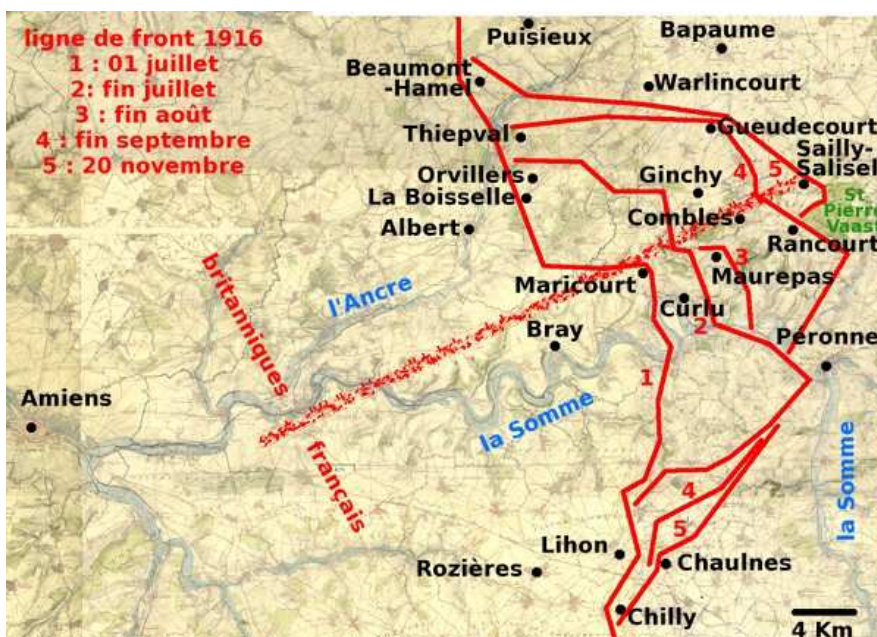
En octobre 1914, le colonel Ernest Dunlop Swinton conçoit les plans d'un véhicule blindé muni de chenilles. L'état-major britannique n'accepte pas le projet, mais le Premier Lord de l'Amirauté, Winston Churchill, en comprend l'intérêt stratégique et soutient la construction des premiers tanks. Deux ans plus tard, ils font leur apparition dans la Somme et créent la surprise générale, même si leurs premières interventions ont semblé plutôt décevantes. Cela amènera le général Jean-Baptiste Estienne à diriger la construction des chars français Schneider et Saint-Chamond, utilisés pour la première fois l'année suivante au Chemin des Dames.

Automitrailleuse Renault modèle 1915



Char Mark 4

Le 26 septembre, les troupes françaises et britanniques se rejoignent à Combles, principal pilier de la défense allemande et position stratégique de premier plan entre Bapaume et Péronne. Joffre et Foch sont prêts à continuer le combat, mais Haig ne veut pas imposer de fatigues supplémentaires à ses soldats qui sont totalement épuisés. En octobre et novembre, quelques combats ont encore lieu, mais sans apporter de grand changement. Et le 18 décembre, Joffre met officiellement fin à la bataille de la Somme.



Un bilan particulièrement lourd

Les gains territoriaux sont très modestes, n'ayant permis de faire bouger la ligne de front que d'une dizaine de kilomètres. Par contre, suite à cette bataille le haut-commandement allemand décide de lancer la guerre sous-marine à outrance, dont l'une des conséquences sera l'entrée des Etats-Unis dans le conflit. Les destructions attestent de la violence des combats et laissent une région traumatisée et exsangue. Les pertes humaines sont effroyables :

	Armée française	Armée britannique	Armée allemande	TOTAL
Morts et disparus	66 688	206 282	170 100	443 070
Blessés	135 879	213 372	267 222	616 473
Total	202 567	419 654	437 322	1 059 543

Mais tout le monde ignore encore que le chemin jusqu'à la paix sera encore long et semé d'épreuves terribles !

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **THOMAS**

Prénoms **Louis Marie**

Grade **Sergent**

Corps **4^e Régiment d'Infanterie**

N° **06502** au Corps. — Cl. **1940**

Matricule **1438** au Recrutement **Saint Brune**

Mort pour la France le **31 octobre 1916**

à **L'amb. 9/10 Gillers aux Gralles (Somme)**

Genre de mort **Blessures de Guerre**

Né le **10 Mai 1890**

à **Caudebec** Département **Côte du Nord**

Arr. municipal (p' Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le **7 Janvier 1917**
à **L. Herve / Côte du Nord**

N° du registre d'état civil _____

269-708-1922. [20434]

Lors de cette bataille, un Gracieux est déclaré "Mort pour la France" :

- ♦ Louis Marie Thomas
(31/10/1916, mort à 26 ans, Somme)

LA GRANDE GUERRE

1917.

Chute de l'Empire russe.

Guerre sous-marine.

Entrée en guerre des Etats-Unis.

L'année **1917** fut marquée dans presque tous les pays de l'Entente par la politique. Tenue en échec sur les champs de bataille de **1916**, sur le Carso comme à Verdun et sur le Dniestr comme sur la Somme, et réduite par le blocus à un état déjà voisin de la famine, l'Allemagne appela la politique au secours, ce qui se traduit par l'effondrement de la Russie, une grande défaite italienne et, en France, un commencement d'agitation pacifiste.

Faire surgir dans un monde épuisé par la guerre, la vision de la paix, c'est énerver la volonté de la victoire; ce fut la politique des Allemands et les offensives allemandes de paix allèrent toutes dans ce sens.

Chute de l'Empire russe

Depuis longtemps les Allemands avaient noyauté l'empire des tsars. La cour, la bureaucratie étaient en partie allemandes. Il avait déjà fallu sévir contre des officiers suspects, pendre un traître avéré qui était le protégé du ministre de la Guerre, destituer et livrer aux tribunaux le ministre lui-même.

Guerre sous-marine

Pendant que les agents allemands activaient l'incendie qui allait consumer en moins d'un an la puissance russe, la guerre sous-marine à outrance, obstinément réclamée par l'amiral von Tirpitz, acheva de décider le président Wilson à entrer dans la guerre. En effet, en janvier **1917**, l'État-major allemand, voulant asphyxier l'Angleterre, décrète la guerre sous-marine à outrance : tout navire, quelle que soit sa nationalité, faisant route vers un port allié sera coulé sans avertissement. Pas moins de 150 sous-marins allemands se déploient dans l'ensemble des océans. Le cinquième de la flotte mondiale de commerce est ainsi coulé.

Le président des Etats-Unis Woodrow Wilson avait averti l'empereur, dès le printemps de **1916**, qu'il romprait les relations diplomatiques si l'Allemagne n'abandonnait pas ses procédés sauvages de guerre sous-marine; et qui connaissait ce grand presbytérien, à la fois théologien et juriste, idéaliste et homme d'action, ne pouvait douter que sa parole serait confirmée par les faits.

L'Allemagne tenta une campagne de corruption et d'intimidation, hardiment menée, dont elle espérait qu'elle suffise dans un pays qui comptait près de 8 millions d'Allemands, à faire refluer le courant les sympathies déjà déclarées pour la France. L'entreprise se retourna contre ses auteurs. La conscience américaine s'irrita qu'on la crût à vendre, d'autant plus que les incessantes attaques contre les navires marchands des pays neutres, affectaient chaque jour davantage ses intérêts économiques. Ajoutez l'affichage de quelques grands principes à tout cela, et l'entrée en guerre des Etats-Unis deviendrait imminente.

Entrée en guerre des Etats-Unis. Le message de Wilson.

Les devoirs de l'Amérique, c'était le thème des discours vibrants de l'ancien président Théodore Roosevelt en même temps que la profonde pensée du président Wilson; seulement Wilson attendait pour se déclarer qu'il fût réélu président et que, derrière lui, la volonté, longtemps flottante, du peuple se fût « durcie ».



Les affiches qui vont peu à peu apparaître aux Etats Unis au cours de l'année 1917.

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes
PARTIE A REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom *CADAIN*
Prénoms *Joseph, Marie, Pierre*
Grade *Sapleur mineur*
Corps *C^{le} M. D. 7, 6^e Génie*
N° *1675* au Corps. — Cl. *1891*
Matricule. *1337* au Recrutement *St Brieuc*
Mort pour la France le *5 Janvier 1917*
à *Hal mixte Abbeville*
Genre de mort *Maladie contractée en service commandé*
Né le *5 Avril 1871*
à *Grâce* Département *C. du N.*
Arr^t municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le *29 Mars 1918*
par le Tribunal de *Loudeac*
ou jugement transcrit le *8 Mai 1918*
à *Grâce - Uzès (Cotes du Nord)*
N° du registre d'état civil

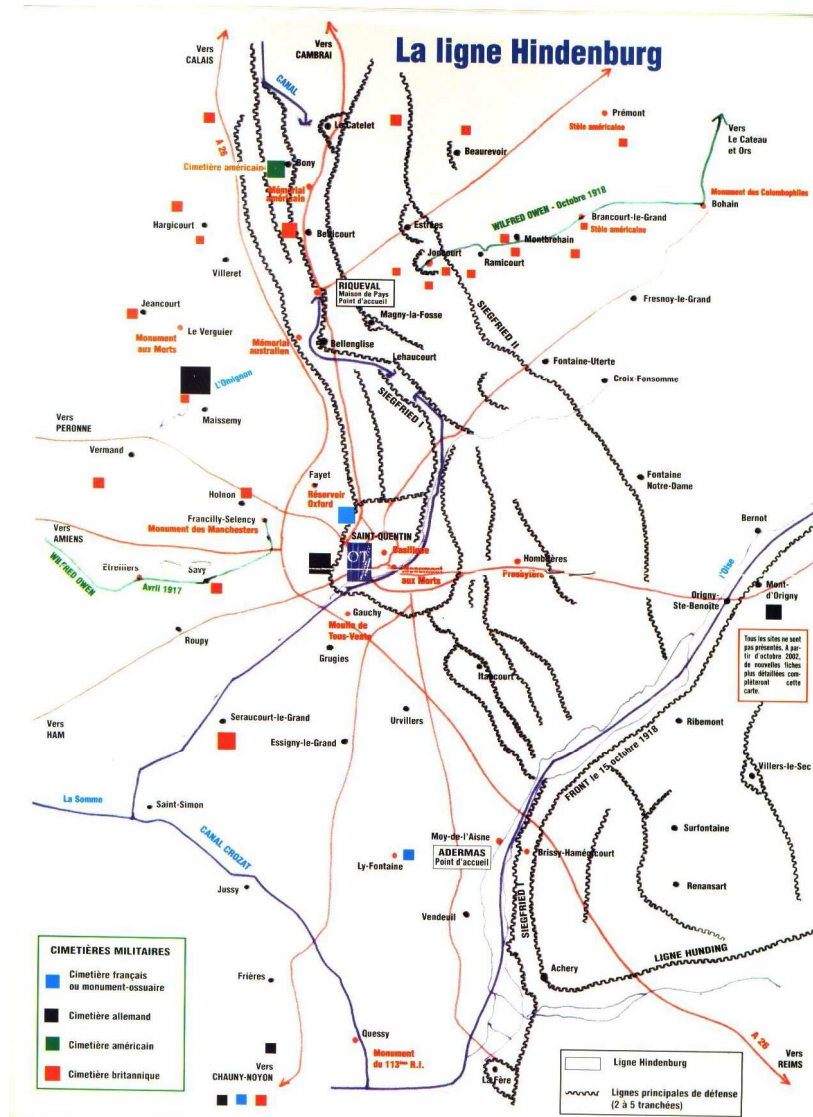
534-708-1921. [26434.]

Dès ce début d'année, un Grâcieux est déclaré "Mort pour la France" :

♦ Joseph Cadain

(05/01/1917, mort à 45 ans, Somme)

LA GRANDE GUERRE : Février 1917



Après la reprise par les Allemands de la guerre sous-marine à outrance en janvier, un repli allemand est observé dès le 9 février 1917 sur la ligne Hindenburg.

La ligne Hindenburg est formée de cinq zones opérationnelles (Stellungen), dont les noms sont tirés de la mythologie germanique ; du nord au sud : Wotan, Siegfried, Alberich, Brunhilde, Kriemhilde.

La plus puissante est Siegfried : elle relie Lens à Reims, sur 160 km. Elle est réalisée en cinq mois seulement, grâce au recours à plus de 500 000 ouvriers, des civils allemands et des prisonniers de guerre russes. Elle est constituée de tranchées profondes (5 mètres, largeur 4 km) et d'abris souterrains ; devant la première ligne, des ceintures de barbelés larges au minimum de 20 mètres. Les casemates de tir et les abris sont protégés par du béton armé et des plaques d'acier. En outre, trois kilomètres environ devant la ligne principale, a été disposée une ligne d'avant-postes, plus légèrement défendue, destinée à ralentir les troupes assaillantes. La « zone de bataille » proprement dite, profonde de 2 kilomètres, est couverte par un véritable barrage d'artillerie et de mitrailleuses, apte à éliminer toute infanterie adverse. Ultérieurement, des fossés antichars seront creusés devant les premières lignes.

Au début de 1917, deux événements, « la guerre sous-marine à outrance » et « le télégramme de Zimmermann », ont modifié l'attitude de l'opinion publique américaine jusqu'alors résolument isolationniste et ont fait basculer les Etats-Unis dans la guerre :

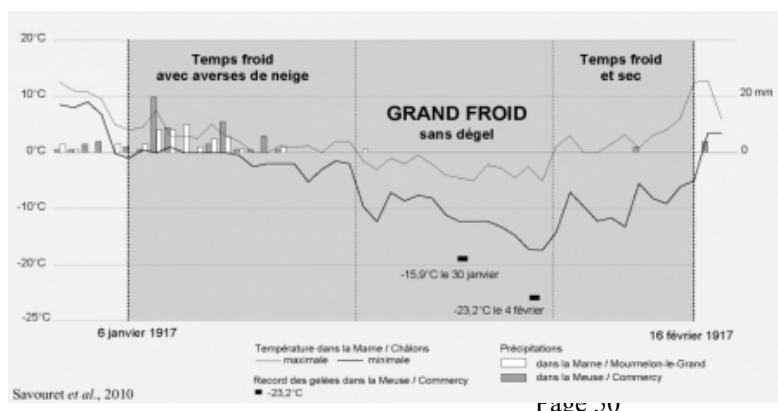
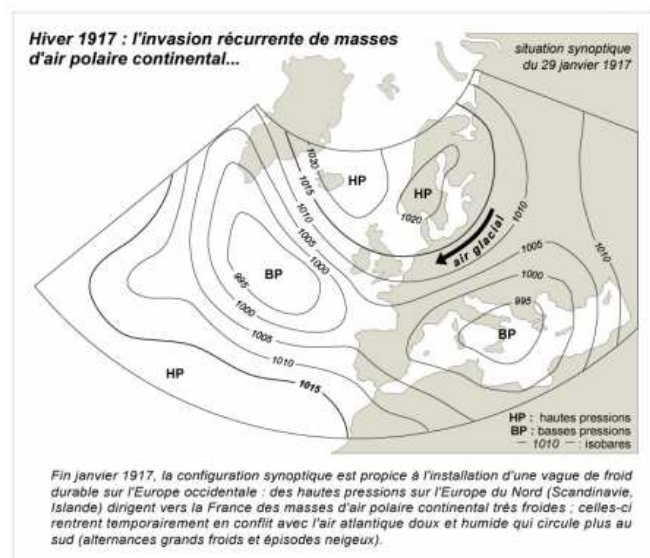
- en janvier 1917, l'Allemagne a décrété « la guerre sous-marine à outrance », ce qui signifiait que désormais les cargos américains pourraient être coulés par les sous-marins allemands, même en dehors de la zone de guerre et bien qu'appartenant à un pays neutre ; cette décision ne constituait pas seulement une menace pour la flotte de commerce américaine, elle risquait aussi de frapper l'économie américaine qui tournait à plein régime pour répondre à la forte demande des pays de l'Entente ;

- en février 1917, les services secrets britanniques ont communiqué au gouvernement américain le contenu d'un télégramme adressé par les Allemands au gouvernement mexicain ; intercepté et décrypté, le télégramme de Zimmermann, du nom du ministre allemand des Affaires étrangères de l'époque, révélait que les puissances centrales cherchaient à réveiller l'antagonisme américano-mexicain.

Si l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917 se montre décisive, c'est parce qu'elle est intervenue à un moment de grande incertitude sur l'issue du conflit, à un moment d'extrême lassitude aussi bien chez les combattants (mutineries) que chez les civils (grèves de l'arrière), ainsi une première vague de grèves frappe également la France (Ateliers de couture, usines d'armement). Cependant les pays de l'Entente ont dû attendre plusieurs mois pour que cette entrée en guerre devienne effective sur les champs de bataille d'Europe.

Cette période est aussi marquée par des conditions climatiques exceptionnelles. Du 6 janvier au 16 février 1917, près d'un mois et demi durant, les températures maximales ne dépassèrent pas les 5°C. Une goutte froide d'altitude plongea le nord-est de la France dans une vague de grand froid continu, sans aucune journée de dégel du 20 janvier au 9 février. Les températures minimales passèrent plusieurs fois sous les -10°C. De plus, au vu des -23,2°C à Commercy le 4 février 1917, des records furent sans doute battus dans les trous à froid que sont les fonds des ravins qui scandent le champ de bataille. Ces conditions météorologiques exceptionnelles faisaient la « Une » des journaux. Par sa « rudesse anormale » (L'Excelsior, numéro du 9 janvier 1917), cette période renouait avec les « grands hivers d'antan » (Le Monde Illustré, numéro du 3 février 1917). La rigueur endurée pendant ces deux premiers mois de l'année 1917 rappelait aux généraux et aux plus anciens des fantassins le terrible hiver 1879 (avec, pour mémoire, le 8 décembre des températures minimales atteignant en fin de nuit -27°C à Commercy et ne dépassant pas les -12°C dans la journée). Depuis ce paroxysme de décembre 1879, rares avaient été les périodes aussi rudes : seuls quelques mois plus froids que d'ordinaire s'étaient fait remarquer (janvier 1881, décembre 1890 et février 1895 notamment), si bien que, tant par son intensité que sa durée, la vague de froid du début de l'année 1917 fut l'une des plus remarquables depuis le milieu du 19^{ième} siècle. Du reste, les lettres d'époque évoquent cette période glaciale, bien souvent en lien avec les désagréments qu'elle supposait au quotidien et cela même lorsque les combattants étaient logés chez l'habitant : « si, en faisant sa toilette, on laisse tomber de l'eau, elle gèle tout de suite ; l'encre se glace dans les encriers et dans les stylographes, et j'ai été obligé de faire dégeler mon porte-plume à réservoir pour vous écrire ». Les récits rendent compte de l'accentuation quotidienne des gelées : « la vague de froid persiste dans toute sa rigueur. [...] J'ai retrouvé mes bottes collées au plancher par une couche de glace et l'aide d'un couteau a été nécessaire pour les détacher du sol ». Ils parlent aussi de l'onglée, le plus grand mal dont les hommes souffraient, « il est cuisant ».

Sans doute, ces conditions ont-elles encore plus affecté les troupes indigènes, dont les zouaves « chaussés de souliers découverts et vêtus de culottes courtes ! »



LA GRANDE GUERRE : MARS 1917

L'année **1917** fut marquée dans presque tous les pays de l'Entente par la politique. Tenue en échec sur les champs de bataille de **1916**, sur le Carso comme à Verdun et sur le Dniestr comme sur la Somme, et réduite par le blocus à un état déjà voisin de la famine, l'Allemagne appela la politique au secours, d'où l'effondrement de la Russie, une grande défaite italienne et, en France, un commencement d'agitation pacifiste.

Le président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, ayant invité les puissances belligérantes à préciser, en toute franchise, « leurs buts de guerre », et ayant en outre, suggéré la création d'une « Ligue des nations pour assurer à l'avenir la paix et la justice », les Alliés répondirent. Leurs conditions : restitutions complètes, réparations complètes, garanties efficaces. Mais la note allemande apparut moins comme une offre de paix que comme une manœuvre de guerre. L'empereur allemand d'abord se déroba. Puis, et d'autant plus activement, il fit pousser ses sapes. Il s'agissait de démoraliser l'ennemi avant tout, et ce n'était pas si difficile, tant la guerre avait déjà détruit de vies.

Depuis longtemps les Allemands avaient noyauté l'empire des tsars. La cour, la bureaucratie étaient en partie allemandes. Il avait déjà fallu sévir contre des officiers suspects, pendre un traître avéré qui était le protégé du ministre de la Guerre, destituer et livrer aux tribunaux le ministre lui-même.

Le tsar Nicolas II flottait entre les pires conseillers, qui avaient la faveur de l'impératrice (le thaumaturge Raspoutine, le trouble Sturmer, le ministre Protopopof, paralytique général), et quelques esprits qui s'effrayaient de l'orage prochain (les deux grands-ducs Nicolas, l'honnête Sazonoff, l'énergique Trépof).

La Révolution russe.

Une émeute qui éclata à Pétrograd fit crouler en deux jours ce régime inique et vermoulu, sans qu'un bras se levât pour sa défense. Les soldats et les marins passèrent aux insurgés. L'empereur abdiqua, mais, pour ne pas se séparer de son fils, en faveur de son frère qui refusa (15 mars **1917**).

L'Amérique dans la guerre

Pendant que les agents allemands activaient l'incendie qui allait consumer en moins d'un an la puissance russe, la guerre sous-marine à outrance, obstinément réclamée par l'amiral von Tirpitz, acheva de décider le président Wilson à entrer dans la guerre.

Il avait averti l'empereur, dès le printemps de **1916**, qu'il romprait les relations diplomatiques si l'Allemagne n'abandonnait pas ses procédés sauvages de guerre sous-marine; et qui connaissait ce grand presbytérien, à la fois théologien et juriste, idéaliste et homme d'action, ne pouvait douter que sa parole serait confirmée par les faits.

L'Allemagne tenta une campagne de corruption et d'intimidation, hardiment menée, dont elle espérait qu'elle suffise dans un pays qui comptait près de 8 millions d'Allemands, à faire refluer le courant des sympathies déjà déclarées pour la France. L'entreprise se retourna contre ses auteurs. La conscience américaine s'irrita qu'on la crût à vendre, d'autant plus que les incessantes attaques contre les navires marchands des pays neutres, affectaient chaque jour davantage ses intérêts économiques. Ajoutez l'affichage de quelques grands principes à tout cela, et l'entrée en guerre des Etats-Unis deviendrait imminente.

Le message de Wilson.

Les devoirs de l'Amérique, c'était le thème des discours vibrants de l'ancien président Théodore Roosevelt en même temps que la profonde pensée du président Wilson; seulement Wilson attendait pour se déclarer qu'il fût réélu président et que, derrière lui, la volonté, longtemps flottante, du peuple se fût « durcie ».

Le premier avertissement de Wilson datait du 18 avril **1916**; le 2 avril **1917**, il réunit le Congrès et, dans l'un des plus nobles discours qui aient été prononcés, annonça, au milieu d'un silence religieux, sa résolution :

« Le défi est jeté à l'humanité tout entière. Nous ne choisirons pas le sentier de la soumission. La justice est plus précieuse que la paix [...]. Soyons fiers que le jour ait luit pour l'Amérique de se dévouer corps et âme aux principes qui l'ont formée. »



LA GRANDE GUERRE : AVRIL 1917

L'Amérique est entrée tardivement dans le conflit. Son président déclarait le 22 janvier 1917 :

“ Nous sommes la seule des grandes nations blanches à rester en dehors de la guerre ; ce serait un crime contre la civilisation que d'y prendre part”.

Mais la guerre sous-marine sans restriction des Allemands modifie l'appréciation. En effet, de nombreux navires sont coulés par les sous-marins allemands depuis déjà de nombreux mois :

- ♦ Le Falaba britannique, 28 mars 1915
- ♦ Le Lusitania britannique, le 7 mai 1915
- ♦ L'Arabic britannique, 19 août 1915
- ♦ Le Sussex français, mars 1916
- ♦ Le California britannique, 7 février 1915
- ♦ Le City of Memphis américain, mars 1917
- ♦ L'Illinois américain, mars 1917
- ♦ Le Vigilancia américain, mars 1917

Dès le 1er février 1917, Wilson avait rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne, espérant que cela suffirait pour la faire renoncer à ses projets. Il n'en est rien. Le 13 mars, les navires marchands reçoivent l'autorisation de se munir de canons sans pour autant limiter les dégâts puisque deux navires :

- ♦ Le City of Memphis américain, mars 1917
- ♦ L'Illinois américain, mars 1917

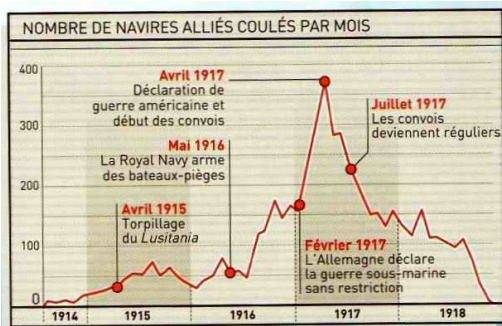
sont encore coulés.

Le 19, l'inévitable se produit : les Allemands coulent le Viligentia. Le 20, Wilson est résolu à l'intervention armée contre l'Allemagne et le 2 avril 1917, il demande au Congrès de voter la déclaration de guerre.

« La guerre actuelle de l'Allemagne contre le commerce est une guerre contre l'humanité, contre toutes les nations. Des navires américains ont été coulés et des vies américaines ont été perdues¹. Je recommande au Congrès² de déclarer que la conduite récente du gouvernement impérial allemand n'est, en fait, rien moins que la guerre contre le gouvernement et le peuple des États-Unis et d'accepter la position de belligérant qui leur est imposée. (...) La neutralité n'est plus possible quand il y va de la paix du monde et de la liberté des peuples, menacées par des gouvernements autocratiques³. La démocratie doit être en sûreté dans le monde. »

D'après le message du président des États-Unis, W. Wilson
au Congrès, le 2 avril 1917.

Le 6 avril 1917, à 13 h 18, le Congrès vote la guerre par 373 voix contre 50. Le président Wilson proclame alors : "L'Amérique doit donner son sang pour les principes qui l'ont fait naître...". Et l'effet sera particulièrement marqué.



UNE MENACE RÉELLE MAIS VITE CONTRÉE

La crise du tonnage allié ne dure que de janvier à juillet 1917. La pratique des convois escortés et les capacités de construction anglo-américaines ramènent les pertes à un niveau raisonnable dès l'automne 1917. Il s'agit d'un fiasco stratégique car les 4 à 5 millions de tonnes coulées dans cette période sont payées par l'Allemagne de l'entrée en guerre des États-Unis.

LA DÉCISION DU SÉNAT AMÉRICAIN

Les États-Unis en guerre avec l'Allemagne

82 voix contre 6 approuvent M. Wilson

Washington, 4 avril. — Le Sénat, par 82 voix contre 6, a voté la résolution de guerre.

Par 82 voix contre 6 le Sénat américain a voté la résolution proclamant l'état de guerre avec l'Allemagne. Le vote de la Chambre des représentants ne peut que confirmer, sans doute à une majorité aussi imposante, les décisions de la haute Assemblée.

Le président de la République française dans un télégramme adressé à M. Wilson, le président du conseil et les présidents des Chambres par des discours publics, ont rendu au grandiose hommage à l'homme d'État dont la volonté, conforme aux aspirations profondes de son peuple, a su diriger le devoir d'accomplir l'action.

Il convient de faire une part dans notre admiration aux sénateurs qui, contre une obstruction tenace, quelque infime, ont vu clair et n'ont pas hésité à se charger de toute la responsabilité qu'implique l'engagement de leur pays dans une guerre européenne, en dépit des principes appliqués depuis un siècle et demi.

L'effet de terreur et de désespoir produit sur le camp ennemi, l'immense confort moral apporté à la cause des alliés, l'aide matérielle puissante et inépuisable que nous pourrions attendre, tels sont les résultats immédiats et prochains de cet événement sans précédent dans l'histoire.

Mais c'est à la paix, lorsque sera établi le statut du monde nouveau, que l'on mesurera la portée du geste accompli par le peuple d'Amérique à l'appel de son chef.

La voix puissante d'une nation dont les richesses en hommes et en ressources sont inépuisables se fera entendre à ce moment-là dans toutes les capitales pour l'établissement d'un régime stable et d'un équilibre financier. Les États-Unis sont décidés — les débats du Sénat ont démontré — à devenir une grande puissance militaire pour pouvoir parachever l'édification des conditions de paix auxquelles ils auront souscrit.

Hohenzollern et peuple allemand

La première répercussion en Allemagne du message historique de M. Wilson est tout à fait importante à souligner. Il y a un passage de sa déclaration où le président, confronté à sa responsabilité naturelle, a établi une distinction entre le gouvernement et le peuple allemands. Nous ne saurions lui en vouloir. Il est naturel que, n'ayant pas eu d'exemple en personne toute l'ignorance de nos ennemis, il conserve quelques illusions à cet égard.

Pour nous Français, qui avons assisté avant la guerre au travail souterrain des bords d'espions qui nous avaient enlevés pour nous, dont les empires ont été ravagés, dont les villes ont été saccagées et brûlées par ces armées de paysans, de petits employés et d'intellectuels transformés du jour au lendemain en soudards féroces, nous avons le droit d'être plus sceptiques. S'il est vrai qu'il existe une élite disciplinée chez les troupes du Kaiser, il est des crimes qui ne se réalisent avec cette perfection que par le consentement unanime et spontané de ceux qui en sont les exécutants. Mais il est inutile d'insister sur le devoir de solidarité qui peut exister entre les dirigeants de Berlin et leurs esclaves, solidarité qui ne fait aucun doute ni pour nos vaillants troupeurs, ni pour le Sénat français : il nous suffit de signaler la réponse faite immédiatement par les journaux allemands de toutes opinions à cette bienveillante tentative d'adoucir les feraites de la menace en accusant la responsabilité sur quelques têtes.

Le Berliner Tageblatt déclare « que M. Wilson est dans l'erreur lorsqu'il prétend que le peuple allemand n'est pas en accord avec la dynastie », et il ajoute grossièrement : « Cette partie du message est la plus faible : nous ne la laisserons pas sans réponse. »

Le Lokal-Anzeiger écrit : « L'assurance donnée par M. Wilson que la guerre n'est pas dirigée contre notre peuple mais contre le gouvernement est fautive et méchamment, comme son message tout entier, depuis le premier jour du dernier mois. M. Wilson sait parfaitement que cette guerre n'est pas une guerre dynastique mais, de la façon la plus absolue, celle de tout un

Le Capitole où s'est réuni le Congrès américain. Dans les médaillons : à gauche M. Wilson, président des États-Unis d'Amérique ; à droite M. Poincaré, président de la République française.

LE SALUT DE LA FRANCE

M. Poincaré, président de la République, a fait parvenir le télégramme suivant à M. Wilson, président des États-Unis d'Amérique :

Au moment où, sous la généreuse inspiration de Votre Excellence, la grande République américaine, fidèle à son idéal et à ses traditions, s'apprête à défendre par les armes la cause de la justice et de la liberté, le peuple français treuveille d'une émotion fraternelle. Laissez-moi vous renouveler, monsieur le Président, en cette heure grave et solennelle, l'assurance des sentiments dont je vous ai récemment adressé le témoignage et qui trouvent dans les circonstances présentes un accroissement de force et d'ardeur.

Je suis sûr d'exprimer la pensée de la France tout entière en vous disant, à vous et à la nation américaine, la fierté et la joie que nous éprouvons à entrer nos cœurs battre, une fois encore, à l'unisson avec les vôtres. Cette guerre n'aurait pas eu sa signification totale si les États-Unis n'avaient pas été amenés par l'ennemi lui-même à y prendre part. D'ores et déjà, il apparaît plus que jamais à tout esprit impartial que l'impérialisme allemand, qui a voulu, préparé et déclaré la guerre, avait conçu le rêve insensé d'établir son hégémonie sur le monde. Il n'a réussi qu'à révéler la conscience de l'humanité. Vous nous l'avez fait, devant l'univers, en un langage inébranlable, l'éloquent interprète du droit outragé et de la civilisation menacée. Honneur à vous, monsieur le Président, et à votre noble pays.

Je suis prié de croire à mon amitié dévouée.

RAYMOND POINCARÉ

La coopération avec les alliés

SERVICE PARTICULIER DE M. MATIN
WASHINGTON, 4 AVRIL (16 heures). — Dans les conseils américains et de ce milieu.

Les États-Unis s'engagent donc dans la guerre pour faire respecter les règles du droit international, mais ils n'ont pas pour autant les moyens de la faire. Alors qu'ils comptent 103 millions d'habitants, ils ne disposent que d'une armée de métier aux effectifs réduits, à peine 200 000 hommes, dont les seules expériences du combat ont été acquises contre les Indiens, les rebelles philippins, les Espagnols de Cuba ou les hors-la-loi mexicains de Pancho Villa. Ces hommes ne semblent guère capables de soutenir un conflit lointain impliquant un engagement massif.

Cette armée ne possède que 285 000 fusils, 1 500 mitrailleuses, 550 canons, aucun tank et 55 avions surannés. Seule l'US Navy est moderne : 14 super cuirassés dreadnoughts, 250 destroyers, 36 sous-marins, un personnel qualifié dont 80 000 marins serviront en opération. Cette flotte, commandée par l'amiral Sims, va accomplir ses missions de convois de troupes vers l'Europe et de lutte anti-sous-marine avec succès.

Pour les Alliés, l'entrée en guerre des Américains arrive au bon moment : la chute du tsarisme et les incertitudes qui pèsent sur l'avenir d'une Russie en proie au désordre et à l'agitation révolutionnaire, le réveil des tensions sociales et la fin de l'Union sacrée, l'échec sanglant de l'offensive Nivelle dans le secteur du Chemin des Dames (les soldats ne parviendront pas à percer le front malgré l'engagement des premiers blindés et les pertes humaines et matérielles seront colossales), et les mutineries sur le front ont en effet de quoi inquiéter. L'annonce de l'intervention américaine vient à point nommé ranimer l'espoir des hommes et la certitude des gouvernants qu'avec le temps "on les aura". Prenant le commandement de l'armée française, saignée à blanc par les excès de la stratégie de l'offensive à tout prix suivie jusque-là, le général Pétain peut ainsi annoncer, au printemps 1917, qu'il "attend les Américains et les tanks". Une délégation française, la mission Joffre-Viviani du nom du vainqueur de la Marne et du vice-président du Conseil, est envoyée aux États-Unis du 24 avril au 15 mai, chargée de "conquérir" l'opinion publique et de fixer avec précision le concours militaire des États-Unis.

Durant ce mois d'avril 1917, deux Grâcieux sont déclarés "Mort pour la France" :

- ♦ Joseph Thomas (11/04/1917, mort à 27 ans, Marne)
- ♦ Jean-Marie Le Guyadec (30/04/1917, mort à 23 ans, Aisne)

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **THOMAS**

Prénoms *Joseph, Isidore Marie*

Grade *2^{me} Canonnier*

Corps *59^{em} Régiment d'Artillerie*

N° *0216172* au Corps. — Cl. *1910*

Matricule. *1169* au Recrutement *St Brieuc*

Mort pour la France le *11 Avril 1917*

à *l'Ambulance 3/51 S.P. 32 Vaux Varonne*

Genre de mort *Blessures de guerre* *Marne*

Né le *6 Décembre 1890*

à *Grâce Uzel* Département *Côte-du-Nord*

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le *20 Juillet 1917*
à *Grâce Uzel* par *P. Hervé*
N° du registre d'état civil *Côte du Nord*

260-708-1922. [26434]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **LE GUYADEC**

Prénoms *Jean Marie*

Grade *Soldat de 2^e classe*

Corps *65^{em} Rég^t Infanterie*

N° *18548* au Corps. — Cl. *1914*

Matricule. *282* au Recrutement *St Brieuc*

Mort pour la France le *30 Avril 1917*

à *devant Houllous cuisine*

Genre de mort *" Blessures de Guerre "*

Né le *18 Juin 1894*

à *Grâce Uzel* Département *Côte-du-Nord*

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le *9 août 1917*
à *Grâce - Uzel Côte du Nord*
N° du registre d'état civil *2862 / 32*

101-708-1922. [26434]

LA GRANDE GUERRE : MAI 1917

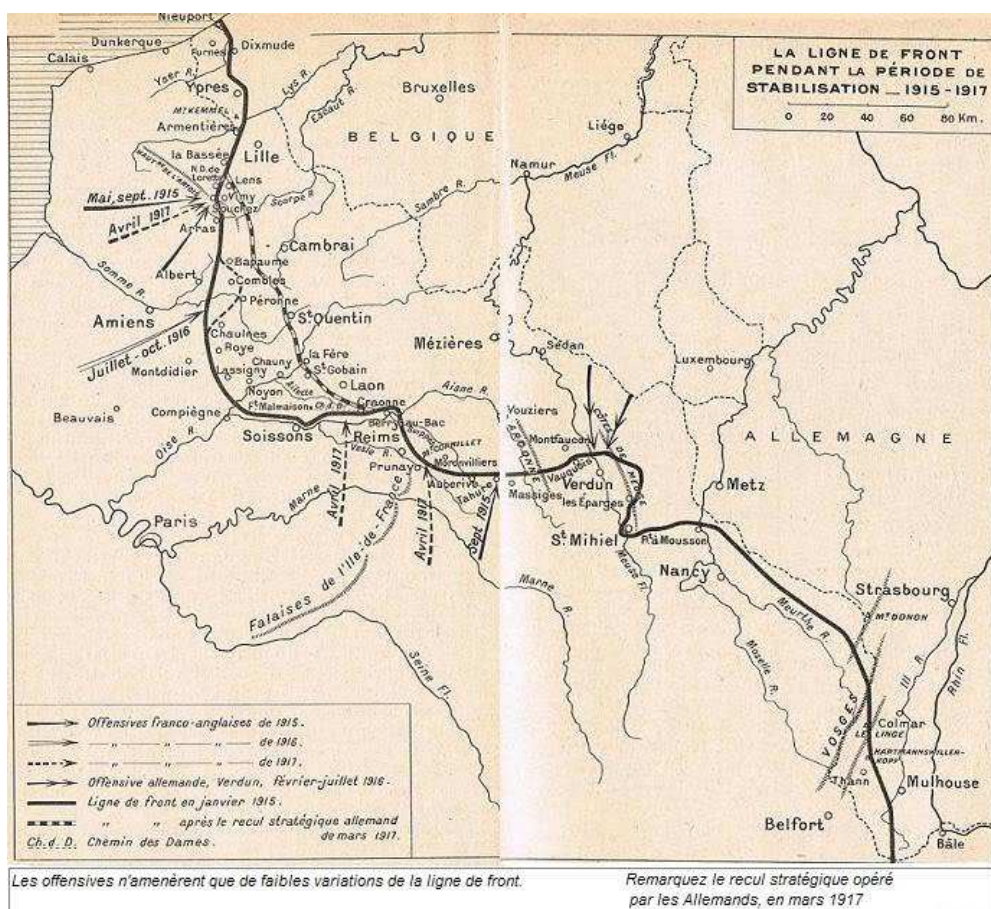
Lancée le 16 avril 1917, la grande offensive de l'armée française en Picardie, sur le *Chemin des Dames*, mal préparée, mal engagée, va entraîner un profond ressentiment chez les soldats avec une reprise en main des questions militaires par le gouvernement.

L'échec de l'offensive est consommé en 24 heures malgré l'engagement des premiers chars d'assaut français (une quarantaine). On n'avance que de 500 mètres au lieu des 10 kilomètres prévus, et ce au prix de pertes énormes : 30 000 morts en dix jours.

Le général Robert Nivelle, qui a remplacé le général Joseph Joffre à la tête des armées françaises le 12 décembre 1916, en est tenu pour responsable.

Lors de la conférence interalliée de Chantilly, le 16 novembre 1916, il assurait à tout un chacun que cette offensive serait l'occasion de la « rupture » décisive tant attendue grâce à une préparation massive de l'artillerie qui dévasterait les tranchées ennemies en profondeur. « *Je renoncerai si la rupture n'est pas obtenue en quarante-huit heures* » promettait-il aussi !

Mais le lieu choisi, non loin de l'endroit où s'était déroulée la bataille de la Somme de l'année précédente, n'est pas le moins du monde propice à la progression des troupes, avec ses trous d'obus et ses chemins défoncés.



Une offensive parallèle est menée par les Anglo-Canadiens au nord de la Somme, près d'Arras et de la crête de Vimy. Plus chanceux que leurs alliés, ils avancent dès le premier jour d'un à cinq kilomètres, les Allemands ayant allégé leur dispositif pour concentrer leurs efforts sur le Chemin des Dames.



Après l'attaque du Chemin des Dames, au cours de laquelle sont morts pour rien 29 000 soldats français, la désillusion est immense chez les *poilus*. Ils ne supportent plus les sacrifices inutiles et les mensonges de l'état-major.

Des mutineries éclatent çà et là. En fait de mutineries, il faudrait plutôt parler d'explosions de colère sans conséquence pratique (aucun soldat n'a braqué son arme sur un gradé ; aucune compagnie n'a déserté). Elles surviennent à l'arrière, dans les troupes au repos qui, après s'être battues avec courage mais inutilement, apprennent que leurs supérieurs veulent les renvoyer au front sans plus d'utilité.

Le général Nivelle, qui n'a pas tenu sa promesse d'arrêter les frais au bout de 48 heures, est limogé le 15 mai 1917 et remplacé par le général Pétain, auréolé par ses succès de l'année précédente à Verdun. Il s'en faut de beaucoup que ce changement ramène la discipline dans les rangs et les mutineries se reproduisent en assez grand nombre jusqu'à la fin du printemps.

Le nouveau commandant en chef s'applique en premier lieu à redresser le moral des troupes. Il sanctionne avec modération les faits d'indiscipline collective, limitant à quelques dizaines le nombre d'exécutions.

L'historien Guy Pedroncini chiffre le nombre de condamnations à 3 500 environ et les exécutions effectives à 60 ou 70. Les autres condamnés voient leur peine commuée en travaux forcés (ils échappent du même coup à la guerre !). L'historien Jean-Baptiste Duroselle évalue à 250 le total des mutineries sur le front français au printemps 1917. Elles auraient impliqué un maximum de 2 000 soldats et se seraient soldées par 27 exécutions pour faits d'indiscipline collective.

Les mutineries du printemps 1917 sont passées pratiquement inaperçues des contemporains et n'ont suscité l'intérêt des historiens qu'à partir des années 1930.

Durant ce mois de mai 1917, un Gracieux est déclaré "Mort pour la France" :
François Lohéac (16/05/1917, mort à 34 ans, Aisne)

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom..... LOHÉAC

Prénoms..... François Marie

Grade..... 2^e Can. O

Corps..... 338^e R. Infanterie

N°..... 02.082 au Corps. — Cl..... 1902

Matricule..... 187 au Recrutement 50 L. Beau

Mort pour la France le 16 Mai 1917

à Plateau de Laffaux Aisne

Genre de mort..... Gué à l'ennemi

Né le 27 Juin 1882

à Grâce Département..... Cotes du Nord

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon),)
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le.....

par le Tribunal de.....

acte ou jugement transcrit le 6 décembre 1917

à Grâce Uzel

N° du registre d'état civil..... Cotes du Nord

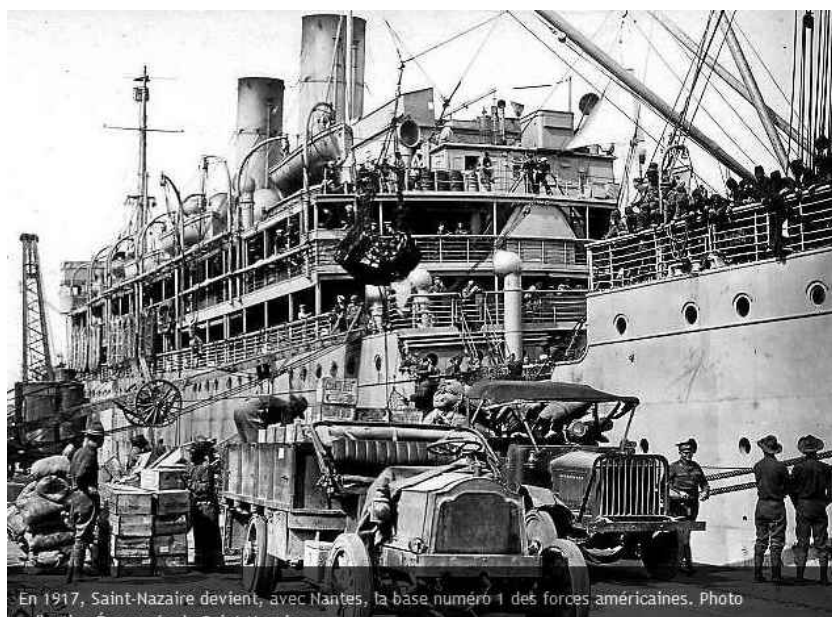
Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

200-708-1922. [26434]

LA GRANDE GUERRE : JUIN 1917

Entrés en Première Guerre mondiale le 6 avril 1917, les Etats-Unis ne tardent pas à envoyer les premiers éléments de leur corps expéditionnaire en Europe. C'est ainsi dans le port de Saint-Nazaire, à 7 heures du matin, le 26 juin 1917, qu'arrivent les premiers *boys* d'outre-Atlantique, à bord du *Tenadores*, un cargo mixte à vapeur construit en 1913 à Belfast et converti en transport de troupes. Pourtant, contre toute attente et contrairement à ce que suggère trop souvent un discours mémoriel bien souvent décalqué du D-Day, ce débarquement ne suscite aucun enthousiasme dans la population bretonne.

Pour amener en moins de 18 mois plus de deux millions de soldats, des tonnes de matériels, de munitions, d'armes, de ravitaillement de toutes sortes, les Américains vont créer en France des camps, des ports et des gares. Le général Pershing choisit Saint-Nazaire, en Loire-Atlantique, comme base de débarquement. C'est là qu'arrivent donc, le 26 juin 1917, les premiers bâtiments d'un convoi parti de New York qui amène 14 750 hommes. Le 9 août, une deuxième base américaine est créée à Bassens en Gironde, puis en septembre, des travaux d'aménagement commencent à Pontanézen, près de Brest, pour la construction d'une véritable ville qui va accueillir 70 000 militaires américains en transit avant de monter au front. Pour chaque homme qui débarque, une tonne de matériel arrive également en France. À Bassens, les Américains créent un port artificiel capable de recevoir et de décharger vingt navires à la fois.



Les troupes américaines arrivent dans le port de Saint-Nazaire, transportées par différents navires outre le "Ténadorès", le "Havana", le "Saratoga", le "Pastorès", le "Neptune", le "Henderson", le "Seattle" et le "De Kalb".

L'action se déroule en présence du colonel Stanley, chef de la mission, du général Silver, commandant le corps expéditionnaire, du commandant Appleton et du général Pershing venu pour le débarquement, ainsi que du général Peltier. Certes, les autorités françaises sont présentes. Dans son étude, aujourd'hui classique, sur les Américains à Saint-Nazaire, Yves-Henri Nouailhat mentionne l'appareillage d'une vedette partie à la rencontre du bâtiment américain sur laquelle se trouvent, outre différentes autorités portuaires, le secrétaire général de la préfecture de Loire-Inférieure et le sous-préfet de Saint-Nazaire. Mais l'historien explique également « qu'il n'y a pratiquement personne sur les quais » au moment où accoste le *Tenadores*. Pire, le jeune capitaine George Marshall, celui qui donnera son nom au plan reconstruisant l'Europe occidentale après la Seconde Guerre mondiale, se rappelle dans ses mémoires que l'ambiance était alors celle d'un enterrement, les rares femmes présentes portant le deuil de proches tués au combat. La presse locale ne rend d'ailleurs nullement compte de ce débarquement, véritable tête de pont d'une longue série. Source pourtant incontournable, *L'Ouest-Eclair* ne dit mot de l'arrivée de ces premiers contingents américains. Si l'édition de Nantes du célèbre quotidien titre bien, dans son édition du 27 juin 1917, sur le fait que « L'Amérique va être impitoyable pour les neutres », faisant même état de l'engagement de 400 000 volontaires aux Etats-Unis – chiffre nullement conforme à la réalité du recrutement, beaucoup plus poussif puisque la conscription devra même être instaurée le 18 mai 1917 – aucun article ne rend compte de l'arrivée du *Tenadores*. Pourtant concernée au premier chef par le débarquement américain, *La Loire navigable*, « organe de la Société d'initiative pour l'exécution d'une voie navigable Nantes-Orléans-Giens-Briare et prolongements », n'est pas plus loquace. Loin d'annoncer dans son édition titrée de juillet-septembre 1917 l'arrivée des premiers contingents du corps expéditionnaire américain, elle plaide pour la coalition Saint-Nazaire-Nantes comme port de débarquement contre... Brest. En effet, c'est bien sous l'angle de substantiels apports économiques qu'est aussi perçue l'arrivée de l'oncle Sam. Mais ceux-ci ne sont pas encore annoncés !

Il faut en réalité attendre le 30 juin 1917 pour que *L'Ouest-Eclair* brise enfin le silence, dans un article des plus sibyllins, publié en pages intérieures, ne mentionnant jamais les Américains mais rehaussé d'une bannière étoilée et intitulé « Nos hôtes ». A n'en pas douter, à cette date, le bouche à oreille s'est déjà chargé de colporter la rumeur mais l'organe de presse demeure prudent... quoique très enthousiaste. Dès ce premier article se forge en effet l'image d'un *Sammy* héroïque, sorte de sur-homme hybride, croisement d'un poilu et de Buffalo Bill, dont on rappellera que le *Wild West Show* se produit à Saint-Nazaire huit ans plus tôt : « Ces héros dont les aventures ont charmé notre enfance, ils viennent d'apparaître... Ces sont leurs descendants qui passent là, devant nous. Il y a un siècle, leurs aïeux chassaient dans la Prairie, sans songer à l'Europe lointaine et mystérieuse, où un jour, de tous les points du monde, des hommes de toutes races viendraient chasser le boche. »

Ce silence des journaux s'explique largement. En effet, les plus grandes mesures de sécurité sont imposées alors que l'Allemagne se livre à une guerre sous-marine à outrance qui, en toute logique, érige en cibles de choix ces renforts venus des Etats-Unis. Le plus grand secret règne d'ailleurs autour de l'arrivée du *Tenadores* et des premiers bâtiments qui accostent à Saint-Nazaire le 26 juin 1917. Non seulement la population n'est pas avertie mais une manœuvre d'intoxication, qui n'est pas sans faire penser à l'opération *Fortitude* pour tromper les nazis sur le débarquement en Normandie, est mise en place afin de faire croire à une arrivée à Brest, le port du Ponant étant plus proche de 120 miles nautiques de New-York. Par ailleurs, les autorités veillent, comme le rappelle l'article que consacre *L'Ouest-Eclair*, dans son édition du 27 juin 1917, à « La Bretagne et l'Amérique » : sur un total de 55 lignes, 18 sont censurées de l'aveu même du quotidien breton ! Dans ces conditions, on comprend aisément pourquoi le débarquement de cette tête de pont américaine passe complètement inaperçu.

LA GRANDE GUERRE : JUILLET 1917

Le front d'Orient

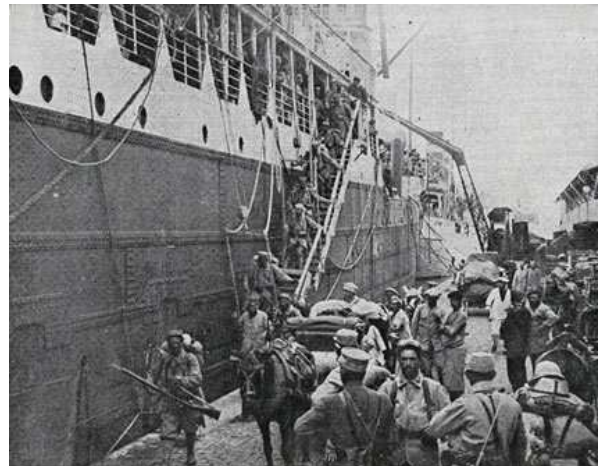
Si le front occidental fut le front principal de la Première Guerre mondiale, où les soldats immobilisés dans la boue des tranchées se sont affrontés durant quatre longues années, il y eut en d'autres lieux de durs combats.

Le front des Balkans (Yougoslavie - Albanie - Bulgarie - Empire ottoman) fait partie de ces théâtres d'opérations périphériques dont l'importance, souvent minimisée, n'en a pas moins été réelle.

Fin 1914, à l'ouest comme à l'est, la situation sur le front est bloquée. Les Alliés cherchent alors une manœuvre de diversion qui rendrait au conflit une mobilité stratégique. Winston Churchill, 1^{er} Lord de l'amirauté britannique, propose un plan d'offensive contre Constantinople (Istanbul, capitale de l'empire Ottoman allié de l'Allemagne), par le détroit des Dardanelles. Un plan qui leur permettrait de ravitailler la Russie par la mer Noire et d'encercler les Empires centraux (Allemagne et Autriche-Hongrie).

L'armée serbe avait eu un début de campagne contre l'Autriche-Hongrie assez favorable, reprenant Belgrade qui était tombée aux mains des Autrichiens en décembre 1914. Mais la situation est devenue critique après l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des Empires centraux et l'offensive générale austro-germano-bulgare déclenchée le 6 octobre 1915.

En France des voix s'élèvent pour soutenir la présence de troupes dans la région, ainsi celle du président du Conseil, Aristide Briand, fervent partisan du maintien de ce front secondaire contre l'avis même du général en chef, Joseph Joffre. Un accord aboutit finalement au maintien du camp retranché de Salonique vers lequel sont envoyés des éléments de l'armée serbe récupérés à Corfou et des troupes italiennes et russes pour venir renforcer les unités franco-britanniques.



Débarquement des troupes françaises dans les Dardanelles et à Salonique.

L'attitude de la Grèce cause de nombreuses difficultés aux Alliés dans leur volonté d'action en Orient. En effet, le pays est divisé entre un roi germanophile qui a du mal à respecter sa neutralité officielle (Constantin Ier est le beau-frère de Guillaume II) et un Premier ministre, Venizelos, rallié aux puissances de l'Entente (Grande-Bretagne, France, Russie) dans l'espoir d'obtenir des conquêtes territoriales aux dépens de la Bulgarie et de l'Empire ottoman.

Après deux années d'hésitations dues aux difficultés politiques et diplomatiques qui risquaient d'en découler, les Alliés exigent l'abdication du roi Constantin en faveur de son fils, Alexandre. Venizelos est appelé au gouvernement qui se rallie alors aux Alliés et déclare la guerre aux puissances centrales le 3 juillet 1917, apportant l'année suivante le concours d'une dizaine de divisions d'infanterie.

Salonique devient, plus que jamais, un front secondaire où les soldats doivent également lutter contre un autre ennemi : la maladie, qui touche près de 95 % des hommes présents en Grèce et en Serbie entre 1915 et 1918, soit près de 360 000 victimes. La dysenterie, le scorbut, les maladies vénériennes touchent de nombreux soldats, soignés par un corps médical peu nombreux et mal équipé. Le problème sanitaire majeur est le paludisme, présent de manière endémique mais se développant de façon foudroyante dans cette Macédoine du début du siècle qui constitue l'un des derniers foyers d'infection en Europe.

La région, ravagée par des années de guerre opposant presque toutes les ethnies des Balkans, est en effet propice à la propagation rapide des épidémies de toutes natures. Il paraît bien difficile d'agir dans ces conditions alors qu'une grande partie des troupes est hospitalisée ou dans un état de santé fragile. Des mesures exceptionnelles vont donc être prises pour soigner les malades mais aussi pour assainir les zones marécageuses, responsables de cette contagion, et venir définitivement à bout de la malaria en Macédoine.

En 1917, deux éléments importants interviennent : l'épidémie de paludisme de 1916 est endiguée, mais surtout l'entrée en guerre de la Grèce aux côtés des Alliés, le 3 juillet 1917, transforme à nouveau la situation stratégique.

Désormais le camp de Salonique peut devenir une base de départ pour des opérations plus ambitieuses.



© Ministère de la Défense - Mémoire des hommes

ARMÉE - REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **LE GUYADEC**

Prénoms **Mathurin Jean Marie**

Grade **Soldat**

Corps **3^e Escadron du Train du Logement**

N° **4280** au Corps. — Cl. **1894** *Militaire*

Matricule. **839** au Recrutement. **Saint Pierre**

Mort pour la France le : **3 juillet 1917**

à **Thessalonique Grèce**

Genre de mort **Maladie contractée en service**

Né le **27 avril 1877**

à **Grace Uzel** Département **Côte du Nord**

Arr. municipal (p. Paris et Lyon). }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le **9 décembre 1917**
à **Grace Uzel Côte du Nord**
N° du registre d'état civil _____

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

55-708-1027. 26434

C'est dans cette zone de combat que, durant ce mois de juillet 1917, un Gracieux est déclaré "Mort pour la France" :

- ♦ Mathurin Le Guyadec
(05/07/1917, mort à 40 ans, Grèce)

LA GRANDE GUERRE : SEPTEMBRE 1917

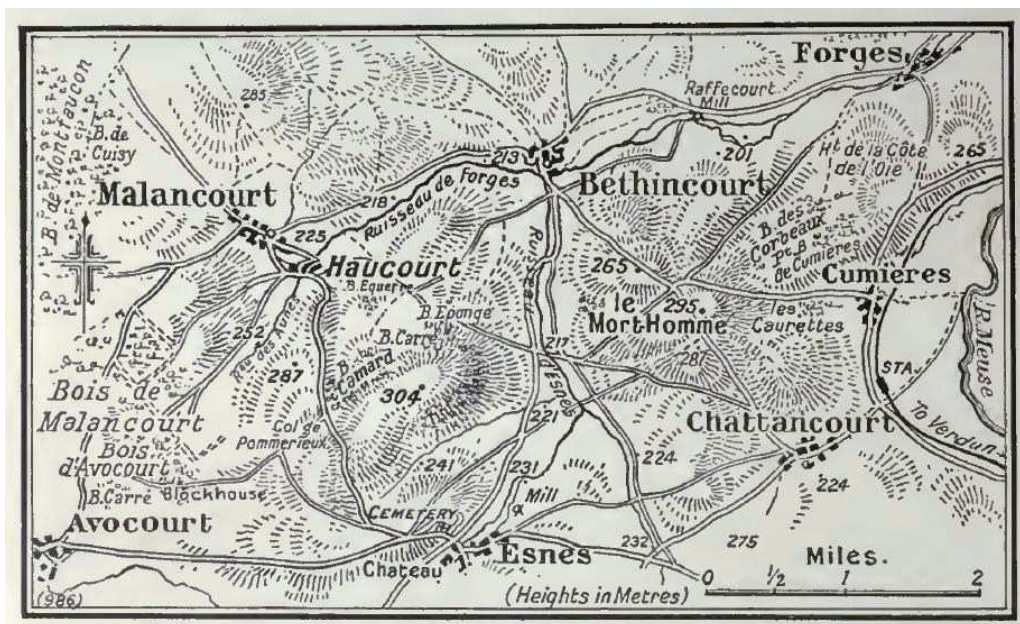
La seconde bataille de Verdun

La bataille de Verdun de 1917 ou seconde bataille de Verdun est une bataille qui se déroula dans la région de Verdun, en Lorraine, durant la Première Guerre mondiale.

Abandonnant provisoirement toute idée d'offensive générale, Pétain, le nouveau commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est, va passer à des offensives limitées, mais énergiques avec l'emploi de l'artillerie lourde à grande portée et minutieusement préparées par des reconnaissances aériennes.

« L'offensive du 20 août 1917 fut intensivement préparée par des prises massives de photos aériennes en nombre inconnu jusqu'à cette date. Chaque division d'attaque disposait d'un ballon captif, de même que les corps d'armée et les groupements d'artillerie lourde. L'A.L.G.P. (artillerie lourde à grande puissance) avait, pour sa part, l'usage exclusif de deux ballons captifs de type Caquot amélioré alors qu'un total de 21 ballons était en ascension le jour de l'offensive. »

Le 20 août 1917, l'armée de Verdun, sous les ordres du général Guillaumat, attaque, à gauche et à droite de la Meuse, sur un front de 18 kilomètres : à droite, la côte de Talou, Champneuville, la cote 344 sont enlevées ; à gauche, le Mort-Homme, le bois des Corbeaux, d'Avocourt, de Cumières sont repris.



Le lendemain : prise de Samogneux sur la rive droite, de Regnéville et de la Côte de l'Oie sur la rive gauche. Le 24, après avoir repoussé des contre-attaques, la cote 304 est enlevée, et le 26, le bois des Fosses et le bois de Beaumont.

"L'opération du 20 août 1917 à Verdun demeure, avec l'attaque de la Malmaison entreprise deux mois plus tard, un des symboles les plus achevés des attaques locales à objectifs limités. Les détracteurs du GQG du Général Pétain pouvaient certes objecter qu'une pareille stratégie amènerait à court terme la ruine du pays, puisque cette seule attaque absorba en 7 jours 120 000 tonnes de projectiles correspondant au tir de 4 millions d'obus couvrant de 6 tonnes d'acier chaque mètre du front, pour un prix de 700 millions de francs de l'époque ! "

En septembre, après l'occupation du bois des Caurières, l'Armée française est revenue à ses anciennes lignes de 1916. Les tentatives allemandes du début d'octobre pour reprendre ces positions resteront infructueuses.



© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom RAULT

Prénoms Jean Baptiste Marie

Grade Soldat

Corps 62^e Régiment d'Infanterie

N^o 1508 au Corps. — Cl. 1916

Matricule. 900 au Recrutement 1^{er} Brieux

Mort pour la France le 26 Septembre 1917

à Secteur de Tonnay-Château

Genre de mort Qui s'est écrié

Né le 20 Novembre 1896

à Grâce-Ézel Département des Côtes du Nord

Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N^o.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le _____

par le Tribunal de _____

acte ou jugement transcrit le 2 Janvier 1918

à Grâce-Ézel / Côtes du Nord

N^o du registre d'état civil _____

260-708-1922. [26434]

Durant ce mois de septembre 1917, un Gracieux est déclaré "Mort pour la France" :

- ♦ Jean-Baptiste Rault
- ♦ (26/09/1917, mort à 22 ans, Aisne)

LA GRANDE GUERRE : Octobre 1917

LES OPERATIONS DIPLOMATIQUES :

Durant la semaine du 11 au 17 octobre, Politique et diplomatie vont bon train.

La question d'Alsace-Lorraine :

Dans un discours récent au Reichstag, le sous-secrétaire d'Etat M. von Kühlmann a affirmé avec force que jamais l'Allemagne ne ferait de concession d'aucune sorte à la France en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine. Le 11 octobre, M. Lloyd George, Premier ministre britannique, a au contraire déclaré solennellement que l'Angleterre combattrait auprès de la France jusqu'à ce que celle-ci ait délivré ses enfants opprimés. Ces deux manifestations ont pris un sens particulier lorsque M. Ribot, ministre français des Affaires étrangères, au cours d'une intervention à la tribune de la Chambre sur la politique étrangère, le 12 octobre, a laissé entendre que l'Allemagne faisait " murmurer " que, si le gouvernement français voulait s'aboucher avec elle, nous pourrions compter sur la restitution de l'Alsace-Lorraine. Ainsi le discours de M. von Kühlmann n'aurait plus été qu'une manifestation de dépit, après que la France avait refusé de tomber dans le piège diplomatique qu'on voulait lui tendre.

La Révolution russe :

Le gouvernement russe, reconstitué sur de nouvelles bases par Kerensky, a publié le 10 octobre un manifeste-programme. Il y affirme à la fois son désir ardent de la paix et sa volonté ferme de poursuivre la guerre, auprès des Alliés, tant que l'exigeront les intérêts vitaux de la patrie et les engagements pris. Il énumère également quelques unes des solutions provisoires qu'il compte apporter aux difficultés intérieures, jusqu'à ce que la réunion de la Constituante permette à la Russie de choisir elle-même sa politique économique et sociale.

Une Crise politique en Allemagne :

Devant l'opposition grandissante qu'il rencontrait au Reichstag, l'Amiral von Capelle, ministre de la Marine allemand, a donné sa démission.

M. Painlevé à Londres :

M. Painlevé, président du Conseil, accompagné de deux de ses collègues du Cabinet, s'est rendu à Londres la semaine dernière afin d'y conférer avec M. Lloyd George. Il y a passé plusieurs jours.

LES OPERATIONS MILITAIRES :

LA BATAILLE DES FLANDRES

Le 12 octobre, à 5 h. 25 du matin, les troupes britanniques ont pris une nouvelle offensive au Nord-Est d'Ypres. C'était la sixième fois, depuis le 31 juillet, qu'elles procédaient à une entreprise de vaste envergure dans les Flandres. Les autres journées mémorables furent celles du 15 août, du 20 septembre, des 4 et 9 octobre. Toutefois, si l'on tient compte d'une opération moins importante, effectuée le 10 août, et des combats du 26 septembre qui le furent, en réalité, que le glorieux épilogue de l'action engagée le 20, l'attaque anglaise du 12 octobre peut être considérée comme la huitième, dans un étroit secteur, depuis moins de deux mois et demi.

Elle s'est étendue, cette fois-ci, sur une dizaine de kilomètres depuis la voie ferrée d'Ypres à Roulers jusqu'au point de contact avec l'armée française, à la lisière Sud de la forêt d'Houthulst. Sur l'ensemble de ce front, un grand nombre de localités organisées, de fermes, de points d'appui bétonnés sont tombés entre les mains de nos alliés. La lutte a été particulièrement violente sur la pente de la crête principale, à l'Ouest de Passchendaele. D'ailleurs, un temps exécrable est venu interrompre en plein développement, l'opération entamée. Les Anglais, qui ne pouvaient plus avancer dans une véritable mer de boue, n'ont tenté aucun nouvel effort pour atteindre leurs derniers objectifs. Le nombre des prisonniers faits s'est élevé à 943, dont 41 officiers.

FRONT FRANÇAIS

Quelques attaques allemandes se sont produites pendant la dernière semaine en plusieurs points du front. Elles ont parfois été assez vives.

Une lutte toujours active a animé le secteur de l'Aisne. En particulier, dans la nuit du 11 au 12 octobre, des tentatives acharnées ont été faites contre les positions d'Hurtebise-Chevreaux. Malgré son effort, l'ennemi a réussi seulement à prendre pied dans quelques éléments avancés. Le 16, il a renouvelé son assaut au sud de Courtecon et au sud d'Ailles, sans plus de succès.

Un autre épisode a eu pour théâtre la région de Champagne. Pendant la nuit du 11 au 12, d'importants effectifs ont, après un bombardement de trente-six heures, essayé d'aborder les tranchées vers Souain-Auberive. Ils sont revenus trois fois à la rescousse, mais sans succès.



Sur la rive droite de la Meuse, au Nord de la cote 344, les Allemands ont, le 11 octobre, lancé une attaque qui leur a permis de s'établir momentanément dans une des tranchées. Ils en ont été bientôt rejetés. Sur la rive gauche, une entreprise au Nord de la cote 304 a été repoussée le 16.

LA GUERRE AÉRIENNE

Les Allemands ont continué à bombarder par avions la ville de Dunkerque et la région avoisinante. Le 16 octobre, à la tombée de la nuit, ils ont effectué une expédition sur Nancy, où il y a eu une dizaine de tués et une quarantaine de blessés. Par contre l'aviation de bombardement française a jeté de multiples projectiles sur des établissements militaires de l'arrière-front et des usines de guerre d'Allemagne. Au cours de combats aériens, dans les seules journées des 15 et 16 octobre, où l'état atmosphérique a permis de reprendre l'air, cinq appareils ennemis ont été abattus et vingt sont tombés désemparés dans leurs lignes.



FRONT MACÉDONIEN

Sur l'ensemble du front de l'armée d'Orient, les luttes d'artillerie ont pris parfois un certain caractère d'intensité, tandis que les avions effectuaient de fréquents bombardements.

Dans la matinée du 14 octobre, les troupes écossaises ont réussi un brillant coup de main contre le village de Homondos, à environ 8 kilomètres au Sud-Ouest de Sérès. Après une vive lutte, 143 prisonniers et 3 mitrailleuses ont été capturés.

LES OPERATIONS EXTRA-MILITAIRES :

Exécution de Mata-Hari : La danseuse d'origine hollandaise Margaretha Geertruida Zelle est fusillée au camp du château de Vincennes. Elle est accusée d'espionnage au service de l'ennemi, l'Allemagne. Elle avait fait ses débuts à Paris pendant le Belle-époque où elle pratiquait la danse indonésienne. Elle prit le surnom, de Mata Hari (l'oeil de l'aurore) du nom d'une princesse javanaise. Danseuse de charme, Mata Hari, avait selon les juges accepté de collaborer avec l'Allemagne en échange de 20 000 marks. Elle s'en défendit, affirmant que c'était le prix de ses faveurs. Démasquée par l'agent secret H-21 fut arrêtée après son entrevue avec l'attaché militaire allemand, le major Kalle.

LA GRANDE GUERRE : Novembre 1917

La troisième bataille d'Ypres

Après une première tentative entreprise dès septembre, un second assaut fut ordonné le 26 octobre, en direction de la forêt d'Houthulst et de Poelcappelle, toujours entre les mains des Allemands. Les troupes franco-britanniques parvenant à chasser l'ennemi de ces deux zones de combat, un assaut final fut lancé sur Passchendaele le 30 octobre. Cependant, les pluies torrentielles contraignirent l'Etat-major allié à reporter l'offensive le 6 novembre.

Finalement, le village fut capturé, et la troisième bataille d'Ypres s'acheva le 10 novembre.

Bilan de la troisième bataille d'Ypres

Bien qu'ayant réussi à prendre cinq à six kilomètres de terrain aux Allemands, les alliés n'étaient pas parvenus à percer la ligne ennemie. Par ailleurs, les pertes étaient colossales : 8 500 Français, 4 000 Canadiens, et environ 250 000 Britanniques (tués, blessés ou disparus.). C'est à cette occasion que les Allemands diffusèrent du gaz moutarde contre l'ennemi, surnommé ypérite par les Français. Cette arme chimique qui prenait la forme d'un nuage jaunâtre, pouvait brûler les voies respiratoires, attaquant même le tissu et le caoutchouc. Les Allemands, quant à eux, déploraient aussi d'importantes pertes, soit environ 300 000 hommes.

La valse des ministères (septembre à novembre 1917)

Louis Malvy, ministre de l'Intérieur, violemment attaqué à la Chambre des députés à cause de ses positions pacifistes, fut poussé à la démission le 2 septembre 1917. Cependant, la démission de Malvy entraîna celle du gouvernement Ribot, cinq jours plus tard. Ainsi, Poincaré décida de nommer Paul Painlevé président du conseil.

A noter qu'à la même époque, le député Aristide Briand avait entamé un rapprochement avec Oscar von der Lancken, gouverneur général de Belgique sous autorité allemande. Les deux hommes avaient convenu d'un lieu et d'une date de rendez vous afin d'entamer les pourparlers ; cependant, Briand ne fut pas autorisé à quitter le territoire, faisant avorter ces négociations de paix.

Painlevé, participant à la conférence de Rapallo début novembre 1917, se montra favorable à la proposition de David Lloyd George, premier ministre britannique, prévoyant la création d'un conseil supérieur de guerre, chargé de coordonner la stratégie des armées alliées en temps de guerre.

Cette organisation, installée à Versailles, fut dirigée côté français par le général Foch. Les Anglais, quant à eux, furent représentés par le général William Robertson ; les Italiens, par le général Luigi Cadorna. Les Américains, entrés en guerre en avril 1917 (mais encore absents sur le terrain en cette fin d'année.), y envoyèrent le général Tasker Howard Bliss.

Painlevé, rentrant à Paris suite à la conférence, fut toutefois renversé le 13 novembre par la Chambre des députés (ces derniers n'appréciaient guère de ne pas avoir été informés des négociations Briand-Lancken.).

Ainsi, Poincaré décida de faire appel à Georges Clémenceau, bien que n'aimant pas ce personnage. Ce dernier, suite à sa nomination, s'arrogea le portefeuille de la Guerre, constituant un gouvernement composé majoritairement de radicaux et de proches.

La révolution d'octobre (novembre 1917)

Suite à l'affaire Kornilov, les bolcheviks ne cessèrent de gagner en influence. A la mi-septembre 1917, ces derniers furent majoritaires au soviet de Petrograd ; à la mi-octobre, Lev Davidovitch Bronstein (surnommé Trotsky.) fut élu à sa présidence.

A l'automne, de longs débats se déroulèrent au sein du parti bolchevique, quant au bien fondé d'une insurrection armée dirigée contre le gouvernement provisoire. Certains membres, tels que Lev Borissovitch Kamenev et Grigori Evseïevitch Zinoviev, étaient hostiles à un coup de force, estimant qu'une action hors-la-loi les isolerait sur la scène internationale.

Cependant, Lénine et Trotsky parvinrent à l'emporter, fixant la date de l'insurrection au 7 novembre 1917, jour de réunion du II^e congrès des soviets.

Fin octobre, un comité militaire révolutionnaire fut instauré, présidé par Trotsky. Cet organe, composé d'ouvriers armés, de soldats et de marins, fut chargé de préparer le coup d'Etat du 7 novembre (ralliement de la garnison de Petrograd, repérage des points stratégiques, etc). A noter que le futur putsch n'était pas ignoré du gouvernement provisoire, Kerenski souhaitant l'affrontement afin de pouvoir se débarrasser des bolcheviks une bonne fois pour toutes.

Dans la nuit du 6 au 7 novembre 1917, à la date prévue, l'insurrection éclata. Plusieurs milliers d'affiches, diffusées par le comité militaire révolutionnaire, furent collées sur les murs de la ville. La déposition du gouvernement provisoire était proclamée, ainsi que le transfert du pouvoir entre les mains du soviet de Petrograd.

La révolution d'octobre se fit presque sans effusion de sang. Ainsi, la Garde rouge s'empara des points stratégiques (ponts, gares, banques, etc.), afin de lancer un assaut final sur le palais d'Hiver. Kerenski, parvenant à fuir, se réfugia à Pskov, puis s'exila en France.

Rencontrant peu de résistances (la majorité des régiments accueillit avec bienveillance l'insurrection, la rejoignant ou restant neutres.), les bolcheviks se rendirent maîtres de Petrograd au petit matin du 7 novembre.

Le même jour, Trotsky annonça la dissolution du gouvernement provisoire, et l'ouverture du II^e congrès des soviets.

Cependant, une cinquantaine de participants, membres du SR ou mencheviks, préférèrent quitter la salle, estimant que les bolcheviks avaient pris le pouvoir illégalement. Ils créèrent alors le comité de salut de la patrie et de la révolution.

Trotsky, dénonçant les démissionnaires comme des traîtres à la révolution, fit ratifier par le congrès des soviets la constitution d'un conseil des commissaires des peuples, faisant office de nouveau gouvernement (ce dernier étant exclusivement composé de bolcheviks.).

Lénine, président du Sovnarkom[62], promulgua une série de mesures en l'espace de quelques heures : abolition de la peine de mort, nationalisation des banques, création d'une milice ouvrière, suppression des privilèges, etc.

Le front d'Orient (janvier à décembre 1917)

Comme nous l'avons vu précédemment, les forces alliées du front d'Orient étaient établies sur un axe Serrès-Monastir-côte adriatique depuis 1916.

A noter par ailleurs que l'année 1917 fut marquée côté alliés par la multiplication des épidémies : dysenterie, scorbut (manque de fruits.), paludisme (à cause des marais macédoniens.) et maladies vénériennes.

C'est durant ce mois de novembre 1917 et sur ce front d'orient, qu'un Grâcieux est déclaré "Mort pour la France" :

Louis Le Verger (08/11/1917, mort à 35 ans, Grèce)

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom LE VERGER

Prénoms Louis Marie Théodore

Grade 2^e Sous-officier

Corps 2^e Rég^t d'Art^{illerie} Coloniale

N^o { 28284 au Corps. — Cl. 1002

Matricule. { 1680 au Recrutement St Pierre

Mort pour la France le 8 Novembre 1917

à L'hip. d'Art^{illerie} Grèce

Genre de mort Maladie contractée
en service — Dysenterie, Bronchite et
Bronchopneumonie double

Né le 1^{er} Mars 1882

à Grasse, Uzel Département Côtes du Nord

Arr^{ondissement} municipal (p^{our} Paris et Lyon), }
à défaut rue et N^o.

Cette partie
n'est pas à remplir
par le Corps.

Jugement transcrit le 8 Janvier 1918

acte de jugement transcrit le 8 Janvier 1918

à L'Hermitage Longe

N^o du registre d'état civil Côtes du Nord

101-708-1922. [26434]

LA GRANDE GUERRE : Décembre 1917

La bataille de Cambrai (20 novembre- 6 décembre 1917)

La bataille de Cambrai s'est déroulée du 20 novembre au 7 décembre 1917 aux environs de Cambrai. Lors de cette offensive, les Britanniques ont utilisé pour la première fois en masse des chars d'assaut (en anglais tank, « réservoir »), les Mark IV. Cette offensive, initialement une réussite, fut cependant largement entamée par la contre-offensive allemande.



Bundesarchiv, Bild 104-0037A
Foto: o. Ang. | 1917 November - Dezember

Cambrai était en 1917 un point clé pour le ravitaillement de la ligne Siegfried (Siegfried Stellung), appelée ligne Hindenburg par les Alliés, et la crête voisine du bois de Bourlon, si elle était prise, permettrait de menacer l'arrière allemand vers le nord.

Enterré depuis 100 ans, le tank Deborah, poignant témoignage de l'histoire de la Bataille de Cambrai, est sorti de terre, à Flesquières (Nord)



Le 20 novembre 1917, la Bataille de Cambrai fait rage. Le tank Deborah 51 est abattu de cinq tirs d'obus à la sortie du village. Six des huit membres d'équipage du tank sont tués. Le lendemain, le char est capturé puis enterré par les Allemands dans une fosse initialement prévue pour accueillir un blockhaus.

Le 5 novembre 1998 est le jour incroyable où le rêve de Philippe Gorczynski, hôtelier-restaurateur cambrésien passionné d'histoire, est devenu réalité. À force de recherches et de témoignages, le lieu de l'excavation est localisé. Après avoir creusé sur une profondeur de 2 m, la présence du char est détectée. Ce n'est que deux semaines plus tard, le 20 novembre 1998, avec l'aide notamment de l'armée britannique, que Deborah sera complètement dégagée.

Sur le front de l'Est

Le 15 décembre 1917, les Empires centraux signent à Brest-Litovsk, le cessez-le-feu avec la Russie.

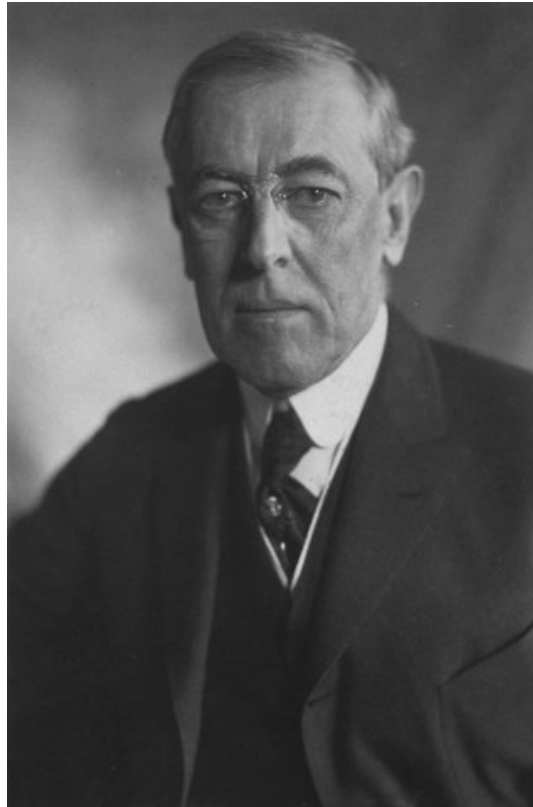


Bundesarchiv, Bild 103-R92623
Foto: a. Ang. | 15. Dezember 1917

Avec la signature du traité de Brest-Litovsk (qui interviendra le 3 mars 1918), la Russie révolutionnaire se retire de la guerre. L'Allemagne peut désormais concentrer ses forces sur le front de l'Ouest. La Grande-Bretagne, la France, les Etats-Unis accusent les communistes de trahison. De peur d'une « révolution mondiale » communiste, les Alliés soutiendront par la suite les forces russes antirévolutionnaires, ou « Blancs », durant la guerre civile.

LA GRANDE GUERRE : JANVIER 1918

Lorsqu'éclate la guerre, Woodrow Wilson, déclare la neutralité des Etats-Unis. Mais avec la reprise de la guerre sous-marine à outrance et la découverte du télégramme Zimmermann dans lequel l'Allemagne aurait déclaré soutenir le Mexique pour une reconquête des Etats du sud - le Texas (intégré en 1845), l'Arizona et le Nouveau-Mexique, parmi les derniers territoires ralliés à l'union en 1912 - le Congrès l'autorise, le 6 avril 1917, à déclarer la guerre à l'Allemagne. Wilson mène alors une double politique : faire la guerre pour instaurer une paix durable.



Woodrow Wilson, President des Etats-Unis d'Amérique

En envoyant le corps expéditionnaire en Europe sous le commandement du général Pershing, il rompt avec la politique isolationniste de la doctrine Monroe (le 2 décembre 1823, le président James Monroe déclare que l'Amérique ne pourra plus faire l'objet d'une colonisation européenne, ainsi que toute intervention d'une puissance européenne serait considérée comme une manifestation inamicale, en échange de quoi, les Etats-Unis se refusent à intervenir dans les affaires européennes) et conduit en politique intérieure une campagne de mobilisation de la nation : recrutement, effort économique, aide aux populations civiles.

Le 8 janvier 1918, il prononce un discours en quatorze points sur les buts de guerre alliés et marque ainsi une évolution dans le règlement du conflit.

Les tentatives de médiation. Plaidoyer pour une diplomatie ouverte.

Dans les premiers mois de guerre en effet, lors de la première bataille de la Marne, le président américain avait tenté vainement de se poser en médiateur auprès des chancelleries des belligérants (missions du colonel House). Il s'inscrit alors dans un courant en faveur de la paix, aux côtés du roi d'Espagne Alphonse XIII, du Pape Benoît XV, de Gustave V de Suède, et de personnalités suisses et vénézuéliennes.

Conscient qu'il "n'est pas sage encore de rechercher" les conditions d'un terrain d'entente en novembre 1914, il demande aux combattants dans son message de Noël de suspendre les armes, lettre morte à l'instar de son message en juillet de l'année suivante en faveur d'une paix rapide. Fin 1916, le gouvernement allemand, assuré de sa supériorité militaire, fait une offre publique de négociation à l'Entente qui la rejette en raison de ses termes, notamment la demande d'évacuation française de la Haute Alsace.

Woodrow Wilson saisit l'occasion pour demander à tous les belligérants, le 18 décembre 1916, de rendre publics leurs buts de guerre, condition à l'ouverture de négociations. L'Allemagne s'y refuse et dénonce l'ingérence des Etats-Unis et des neutres. L'Entente, bien qu'embarrassée par le pré-supposé américain - un accord entre les alliés sur les buts de son action - y donne suite dans une note du 10 janvier 1917, laquelle annonce de profonds changements en Europe tels que le respect des nationalités et leur droit à l'émancipation, qu'il faut interpréter en relation avec l'entrée en guerre des Etats-Unis à leurs côtés et la note du 12 janvier 1917 de Wilson aux Etats neutres où pointent la question des peuples "soumis" (colonies, question irlandaise, etc.)

La prise de position américaine, le retrait russe du conflit, l'intensification des mouvements de contestation et des mutineries, incitent les Empires Centraux à reprendre les négociations, timidement à l'initiative de l'Autriche-Hongrie, puis lors de rencontres à Lausanne (du 10 juin au 23 septembre 1917), entre le baron Van der Lacken, représentant de Guillaume II, et le Français Aristide Briand. Cette tentative, infructueuse cependant, montre une convergence des initiatives pour la paix en Europe et le retour de la diplomatie secrète. Les propositions autrichiennes seront refusées par l'Entente lors de la conférence de Saint-Jean-de-Maurienne (19 avril), d'autant que la conférence de Londres (5 septembre 1914) établissait l'impossibilité d'une paix séparée par un des membres de l'Entente - principe battu en brèche tout de même par la Russie.

D'autres initiatives de paix, la rencontre entre les comtes Revertera et Armand (7 et 22 août 1917) et la note pontificale de Benoît XV (15 août 1917), connaissent la même issue en raison des positions tranchées des Français, des Allemands et des Italiens. Des positions d'autant plus inextricables que l'année 1917 marque le tournant de la Première Guerre mondiale. Les Empires centraux ont l'avantage militaire : Nivelle échoue au Chemin des Dames, les Italiens se replient derrière la Piave, alors que le front de l'Est s'effondre dans les affres de la Révolution russe (armistice germano-russe de Brest-Litovsk, le 15 décembre 1917) ; mais l'Entente trouve un second souffle avec l'entrée en guerre des Etats-Unis. Le danger cependant est autre : blocus maritimes, renchérissement du coût de la vie, sentiment d'inutilité des combats et perte de confiance dans les dirigeants militaires et politiques forment le terreau des mouvements de contestation : les grèves et les manifestations secouent l'arrière alors que les mutineries, réprimées par des bains de sang et des procès expéditifs, ébranlent les fronts. De part et d'autre, on attend l'effondrement de l'adversaire ; les chefs sont remplacés, de nouveaux plans de guerre pointent dans les états-majors.

Les Quatorze points de Wilson

Conscient de l'impréparation des troupes américaines et de la position particulière des Etats-Unis, non-signataires du traité de l'Entente (septembre 1914), entrés en guerre tardivement et avec des buts de guerre différents de ses "alliés", Wilson continue ardemment son offensive internationale pour mettre fin à ce conflit que certains n'hésiteront pas à qualifier de "guerre civile européenne". Il charge, à la fin d'octobre 1917, la Chambre des Représentants de demander aux Européens de formuler leurs buts de guerre. Déçu par l'attitude des nations en guerre, il en conclut qu'il faut substituer au système européen, vieux de trois siècles d'équilibre des forces où se mêlent allègrement les rivalités dynastiques et territoriales aux frustrations nationales dans une masse de négociations et de traités secrets, un nouvel ordre international capable d'éviter les guerres.

Dans un discours prononcé le 8 janvier 1918, le président Wilson présente en quatorze points une déclaration des buts de guerre des Etats-Unis, qui deviendra bientôt celle des Alliés. Il s'agit dans un premier temps, pour les Etats-Unis, de prendre position face à l'Entente, convaincue de la divergence de leurs buts de guerre, en particulier au sortir de la première réunion du Conseil supérieur interallié, en novembre 1917, où Italiens et Français se sont montrés réservés sur cette question.

S'alliant aux courants libéraux, il se pose alors en promoteur d'une diplomatie ouverte et de la création d'une Société des Nations - premier et dernier points de son discours - en relation avec un libéralisme économique : liberté des mers et limitation des barrières douanières, réduction des armements nationaux (troisième et quatrième points). En héritier des "Pères fondateurs" des Etats-Unis, Wilson consacre le dernier point de son projet de création d'un "nouveau monde" au droit des peuples colonisés de disposer d'eux-mêmes, objet d'un différend avec les Anglo-Français décidés à se partager les anciens territoires coloniaux et zones d'influence allemands (Turquie, Perse, Chine). Le président américain traite ensuite des questions relatives à la fin de la guerre, lesquelles figuraient dans les buts de guerre des membres de l'Entente :

L'évacuation de la Russie, promue par Lloyd George, montre l'évolution de la politique étrangère britannique qui, jusqu'à l'effondrement de l'empire tsariste, était son principal concurrent, en Perse notamment. Il s'agit désormais d'empêcher les Allemands d'imposer leur domination à l'Est. L'évacuation, la restauration de la Belgique et son droit à indemnisation, est au premier chef des buts de guerre britanniques exposés par leur Premier ministre devant le congrès des Trade Unions dans un long discours, le 4 janvier 1918.

En plus de ces buts de guerre qualifiés d'obligatoires, Wilson ajoute six autres points dits conditionnels, jugés non-indispensables selon lui pour le rétablissement de la paix. La restitution de l'Alsace-Lorraine à la France figure parmi les préoccupations de la Grande-Bretagne, qui se pose en un indéfectible allié. Le gouvernement anglais cependant justifie sa position non par rapport au traditionnel "tribut" dû au vainqueur mais en raison d'une injustice de 1871 : le rattachement des Alsaciens et Lorrains "sans la moindre attention portée aux vœux de la population". Le retour sans condition de la "ligne bleu horizon", la réparation du "tort fait à la France en 1871" sont les principales motivations françaises annoncées publiquement par le ministre des Affaires étrangères, Stephen Pichon, en janvier 1918, qui préfère mener une politique commerciale offensive à l'égard de l'Allemagne à partir des territoires retrouvés que de "faire la guerre", objectif affiché (et ultime) du gouvernement Clemenceau et de l'état-major français. La modification des frontières italiennes selon les limites des nationalités prouve l'écart de vues entre l'Entente et les Etats-Unis. Victor-Emmanuel III avait en effet négocié son entrée en guerre aux côtés des Anglo-Français en échange de positions dans les Balkans (Tyrol du Sud, côte dalmate) lors du traité de Londres (avril 1915).

L'indépendance des peuples de l'empire austro-hongrois, entité multiethnique (Autrichiens, Magyars, Allemands, Italiens Slovènes, Tchèques, Slovaques, Polonais, etc.), en raison du droit des peuples à disposer d'eux mêmes, présente le même hiatus.

Les Britanniques, alors qu'ils affichent publiquement leurs buts de guerre, conduisent en secret, des négociations, en Suisse, avec des émissaires autrichiens et turcs, afin d'isoler diplomatiquement l'Allemagne, qui se verrait bien jouer un rôle au sein d'une Mitteleuropa, et de créer une zone de stabilité et de contre-poids à l'Est où, depuis décembre 1917, une guerre civile oppose les Bolcheviks aux contre-révolutionnaires. Le gouvernement britannique est alors favorable au maintien de la Double Monarchie, sur un mode fédératif auquel viendrait s'adjoindre la Pologne, en contradiction avec les 11e et 13e points wilsoniens concernant l'évacuation de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro, les alliés de la première heure, et la création d'un Etat polonais avec libre accès à la mer, le "corridor de Dantzig".

Finalement, W. Wilson ne fait que déplacer et multiplier le problème des Etats-nations et des minorités nationales : la Roumanie des traités de paix comptera des millions de Hongrois et la Pologne des Allemands.

La question ottomane met à nouveau en évidence les divergences de vue entre les partenaires. Alors que Wilson, dans son douzième point, entend limiter la souveraineté ottomane aux seules régions turques, selon le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et garantir le libre usage des Dardanelles, Anglais, Français et Italiens avaient, dès le Traité de Londres, établi un plan de partage de l'empire ottoman. Les Britanniques reviennent sur leurs positions, allant jusqu'à proposer de reconnaître les droits particuliers des peuples de l'empire dans le cadre d'une suzeraineté turque purement formelle qui leur permettrait de renforcer leur présence dans ces régions.

Le président Wilson termine son discours par un appel à l'Allemagne, au nom de l'esprit de conciliation avec lequel l'Amérique aborderait la construction du nouvel ordre international : "Nous ne voulons pas la blesser ni faire obstacle en aucune façon à son influence ou à sa puissance légitimes. Nous ne voulons pas la combattre par les armes ou par des accords commerciaux hostiles [...] Nous voulons seulement qu'elle accepte une place d'égale parmi les peuples du monde".

LA GRANDE GUERRE : FEVRIER 1918

Après un mois de janvier relativement calme, la situation du mois de février 1918 témoigne d'un accroissement des engagements sur la ligne de front. Se manifestant majoritairement par des « coups de main », c'est-à-dire des attaques rapides et limitées qui ont pour objectif de capturer des prisonniers et de déstabiliser les lignes adverses, l'activité militaire de février 1918 se limite aux actions de harcèlement qui se déroulent sur l'ensemble du front.

Dans la Marne, les hommes du 21^e régiment d'infanterie coloniale affrontent et stoppent les compagnies d'assaut allemandes qui lancent une attaque contre le fort de La Pompelle. En Meurthe-et-Moselle, les troupes du 128^e régiment d'infanterie effectuent un "coup de main" dans le secteur de Réchicourt-la-Petite, situé au nord-est de Lunéville. Elles capturent plus de deux cents soldats allemands qui défilent devant le général Guignabaudet, chef de la 41^e division d'infanterie.

En ce mois de février 1918, les troupes alliées attendent les prochaines offensives allemandes annoncées comme décisives. Un calme relatif est présent sur le front, interrompu par les bombardements. Située à vingt-trois kilomètres au nord de Nancy, la commune de Dieulouard n'est pas épargnée par les bombardements aériens ennemis. Dans la nuit du 17 au 18 février 1918, un groupe de bombardiers allemands survolent la ville et larguent sa cargaison de bombes, provoquant d'importants dégâts. Parmi celles-ci, plusieurs n'ont pas explosé au moment de toucher le sol. En effet, deux bombes percent le toit de l'église et percutent l'un des piliers de l'édifice sans exploser. De nos jours, ces deux projectiles toujours visibles sont exposés dans la paroisse en souvenir.

Depuis le mois de janvier 1918, les troupes américaines occupent une plus large partie du champ de bataille, cela dans la perspective de les aguerrir d'avantage à la guerre des tranchées. Installées au nord-ouest de Toul, les troupes du général Pershing remportent ainsi des succès encourageants pour la suite des opérations.

A l'arrière du front, de nombreuses villes subissent les raids aériens des bombardiers allemands. A l'instar des villes situées à proximité du front, Paris n'est pas épargnée par les bombardements. Visant les installations en tout genre, ils plongent la population parisienne dans un climat de terreur, qui redécouvre le son des sirènes disséminées dans la ville et retrouve le chemin des abris installés dans le métropolitain délaissés depuis la fin des bombardements par les zeppelins en 1916.

Dans les théâtres d'opération du Proche-Orient, les troupes alliées remportent les succès contre les armées turques. L'armée britannique du général Allenby poursuit son avancée au nord de Jérusalem, tandis que les tribus arabes, appuyées par des contingents français et britanniques, harcèlent les convois de ravitaillement ennemis qui empruntent la voie de chemin de fer du Hedjaz. Les tirailleurs et spahis du colonel Bremond combattent aux côtés des cavaliers arabes emmenés par le prince Fayçal et le colonel T.E. Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom ROLLAND

Prénoms Jean Baptiste

Grade 2^e classe

Corps 2^e Bataillon du marche d'Afrique

N° 187.37 au Corps. — Cl. 1917

Matricule. 281 au Recrutement 4^e Brieux

Mort pour la France le 27 - février 1918

à Courcelles (Marne)

Genre de mort tué à l'ennemi

Né le 7 septembre 1897

à Grasse 1438 Département Côte du nord

Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le 23 Octobre 1918
à Laudéac
N° du registre d'état civil Côtes du Nord

229-708-1922. [26434]

C'est durant ce mois de février 1918 qu'un Grâcieux est déclaré "Mort pour la France" :

- Jean-Baptiste Rolland
(27/02/1918, mort à 20 ans, Marne)

LA GRANDE GUERRE : MARS 1918

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU PRINTEMPS 1918, LA KAISERSCHLACHT

Le 3 mars 1918, à Brest-Litovsk, en Biélorussie, les bolchéviques russes signent la paix avec les Allemands et leurs alliés. Ils se retirent de la Grande Guerre, laissant choir la France et l'Angleterre qui s'étaient engagées aux côtés du tsar. Les Allemands en profitent pour une offensive de la dernière chance sur le front français...

Dès le 8 novembre 1917, soit le lendemain de la prise de pouvoir par les bolchéviques des centres vitaux de Petrograd (Saint-Pétersbourg), Lénine a signé un décret qui propose une « paix sans annexions » à tous les belligérants. Mais ce décret d'un agitateur au pouvoir encore incertain est resté lettre morte.

Le 15 décembre, il se résout à demander l'armistice pour prendre de court ses compatriotes qui veulent continuer le combat, y compris dans son parti. Soucieux de consolider son pouvoir sur la Russie, il veut en finir avec la Grande Guerre commencée trois ans plus tôt.

Trotski, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, dirige les négociations d'armistice. Cet intellectuel rigide pense que les Allemands ne tarderont pas à suivre les Russes dans la voie de la Révolution prolétarienne. Convaincu que les vainqueurs finiront par être balayés par la révolution, il est prêt à concéder aux Allemands tout ce qu'ils voudront.

La Finlande, l'Ukraine et d'autres provinces de l'Empire russe profitent des négociations de paix pour s'émanciper. Lénine ne peut rien faire contre les Finlandais mais il réussira plus tard à reprendre le pouvoir à Kiev, capitale de l'Ukraine, par la force.

Enfin est conclue le 3 mars 1918 la désastreuse paix de Brest-Litovsk avec l'Allemagne et ses alliés (Autriche-Hongrie, Turquie et Bulgarie).

La Russie perd par ce traité léonin la Pologne, la Finlande, l'Ukraine, les pays baltes (Lituanie, Lettonie, Estonie), plusieurs territoires cédés à la Turquie, alliée de l'Allemagne... La Russie d'Europe se trouve ramenée à ce qu'était le grand-duché de Moscovie avant l'avènement d'Ivan le Terrible au XVI^e siècle !

De leur côté, les Allemands tirent parti du cessez-le-feu et de la paix à l'Est pour redéployer leurs troupes à l'Ouest et porter leurs ultimes efforts sur le front français. Ce sont quarante divisions qu'ils vont réorienter vers l'Ouest sitôt la paix signée.

La décision est prise par Ludendorff de préparer une attaque décisive, de très grande ampleur, pour le printemps 1918, avant que la montée en puissance de l'armée américaine ne soit effective. C'est contre l'armée britannique que cette offensive doit être menée ; les stratèges allemands estiment qu'elle est sortie épuisée des quatre offensives meurtrières et infructueuses qu'elle a menées au cours de l'année 1917 : Arras, Messines, Passchendaele et Cambrai.

À la mi-février 1918, l'essentiel du transfert des divisions allemandes du front est vers la France est achevé. Sur les 110 divisions placées en première ligne, 50 le sont face au front britannique, pourtant très étroit par rapport au secteur français. L'offensive allemande a été baptisée avec emphase, la Kaiserschlacht, la « bataille de l'empereur ». Elle est composée de deux phases principales : la première doit frapper la Somme ; la seconde doit parachever la rupture en Flandre française.

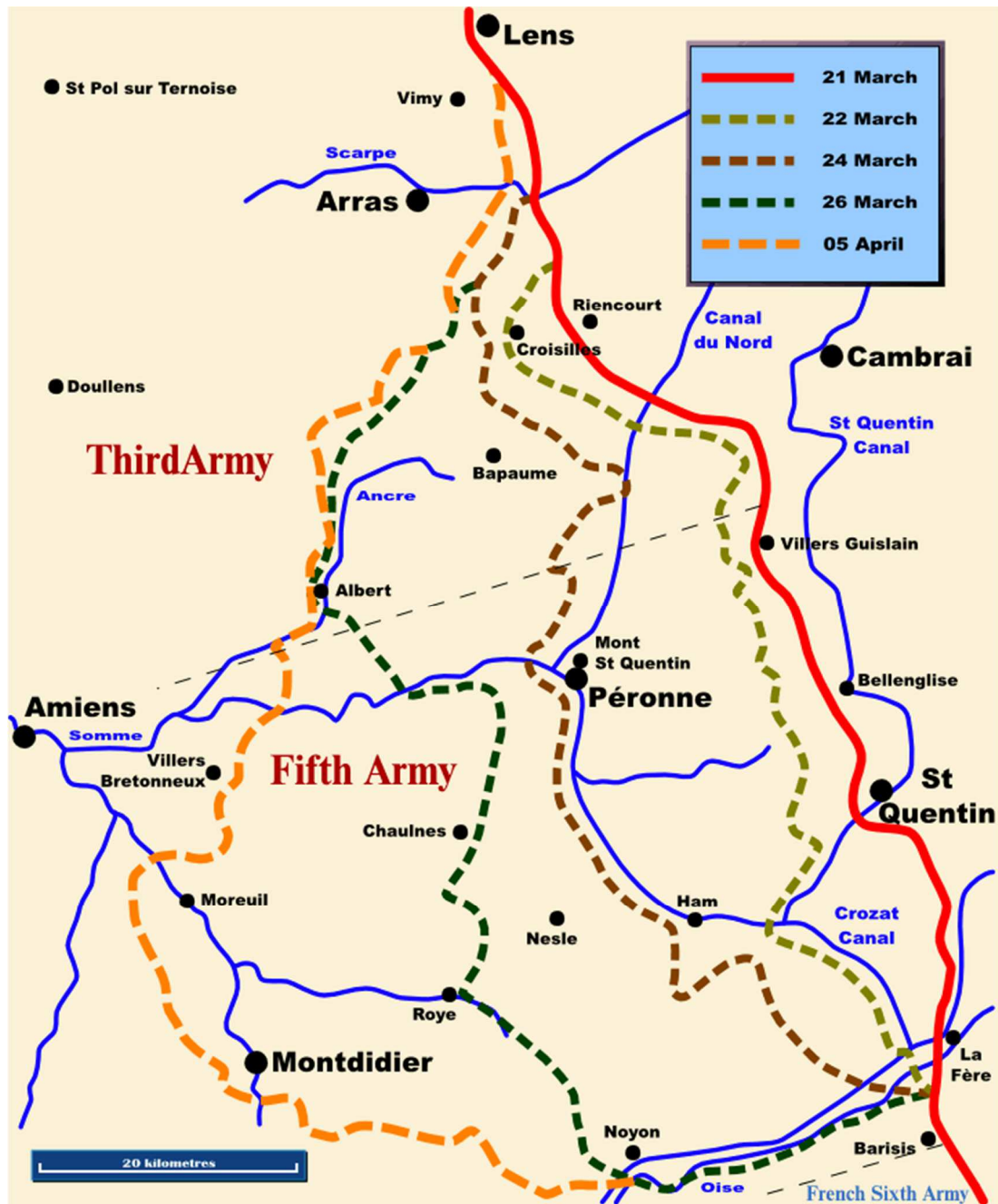
Le principe fondamental de la première offensive, l'opération « Michael », consiste à percer le front britannique devant Amiens, puis à opérer un mouvement vers le nord, afin de couper les lignes de ravitaillement ferroviaires et d'encercler les forces anglaises dans une étroite poche jusqu'à leur capitulation. Le secteur choisi pour l'impact vient être pris en charge par les Britanniques, à la demande des Français ; l'accord a été donné à la conférence de Boulogne, par le Premier ministre D. Lloyd George, malgré l'avis négatif de son état-major.

Or, la ligne laissée par l'armée française se révèle très médiocrement défendue, ce qui contraint les Britanniques à planifier de très gros travaux d'aménagement. Ceux-ci sont à peine entrepris lorsque commence l'attaque allemande. En outre, l'armée britannique traverse alors une période difficile, marquée par la diminution sensible du flux des renforts et par une baisse sérieuse du moral, après les échecs coûteux de la troisième bataille d'Ypres et de Cambrai.

Si le choix stratégique des Allemands est simple, sa mise en œuvre doit s'accompagner d'importantes innovations tactiques, qui se sont révélées efficaces sur le front italien et sur le front russe, notamment pendant la bataille de Riga. Tout d'abord, la préparation d'artillerie, au lieu de frapper les positions d'infanterie de première ligne, se concentrera sur les postes de mitrailleuses et sur les batteries d'artillerie ennemies proches du front, mais également sur les centres de communication de l'arrière (quartiers généraux, gares). Ce barrage en profondeur devra être bref (quelques heures), mais massif. Quant à l'attaque d'infanterie, elle sera organisée sous la forme de petits groupes, spécialement entraînés à l'infiltration : ils exploiteront la brèche au plus vite, laissant le soin à la seconde vague de réduire les points de résistance, en utilisant notamment des batteries d'artillerie mobiles.

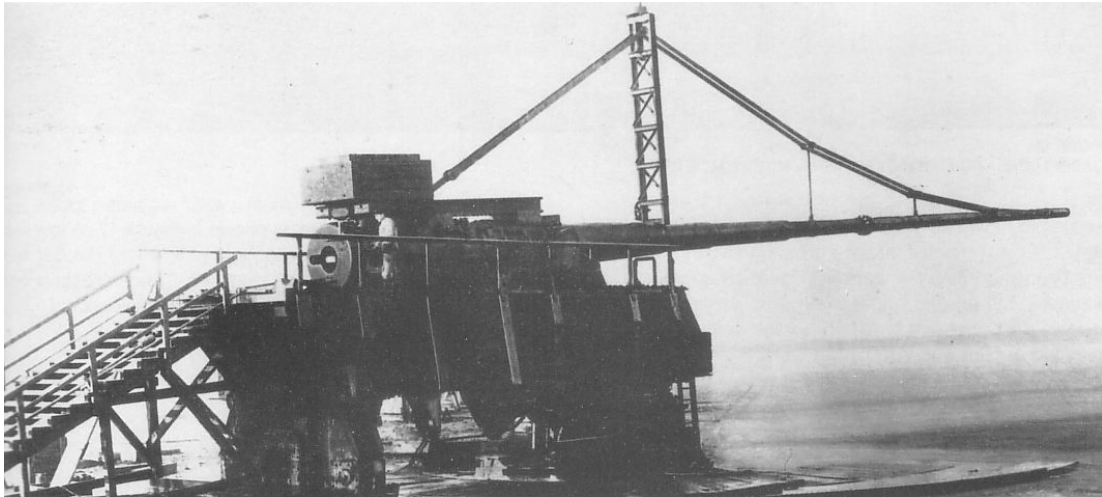
Ludendorff décide ainsi d'engager toutes ses forces disponibles dans une offensive de grande envergure, qui reçoit le nom "d'opération Michael" (qualifiée aussi de "grande bataille" en Allemagne) et consistant à tenter une percée en profondeur au niveau de la Somme afin de séparer les troupes britanniques situées au Nord des troupes françaises situées au Sud pour ensuite effectuer un double mouvement avec une opération d'encercllement des troupes britanniques dans les Flandres et une progression vers Paris. L'opération "Michael" est lancée le 21 mars 1918 : durant plusieurs heures, les Allemands se livrent à un violent bombardement des tranchées alliées, utilisant notamment de nombreux gaz pour paralyser l'adversaire (gaz moutarde, chlore, phosgène et lacrymogène). Les troupes d'assaut allemandes sortent ensuite de leurs tranchées, traversent le "no man's land" et commencent à traverser les positions alliées. Les troupes britanniques situées au centre du front (région de Saint-Quentin), commandées par le général Gough, sont obligées de battre en retraite et les Allemands ont réussi à ouvrir la brèche tant espérée. La journée du 21 mars fut incontestablement une importante victoire allemande : les lignes de défense alliées cèdent sur l'ensemble du front et le danger d'une séparation des armées françaises et britanniques se précise.

La panique s'empare alors des milieux dirigeants politiques et militaires français et anglais. La peur d'un effondrement complet pousse à la mise en place, dans l'urgence, d'un commandement unique, afin d'assurer la coordination de l'ensemble des forces alliées, principe qui avait été constamment repoussé depuis le début du conflit. L'avance allemande commence à ralentir au bout de quelques jours, à la fois en raison de l'insuffisance de la logistique (les munitions et même la nourriture des troupes sont insuffisantes) et de la résistance croissante de l'adversaire – par exemple celle des Australiens à Hébuterne – ; progressivement, le succès initial et spectaculaire de Ludendorff est en train de se transformer en défaite...



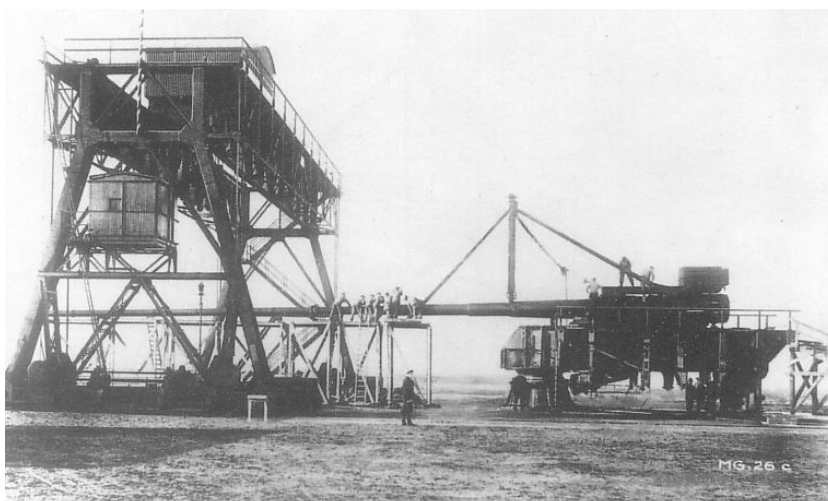
La seconde phase de l'offensive allemande (opération « Georgette », également connue sous le nom de « bataille de la Lys »), sera lancée en Flandre française le 9 avril. Pour Ludendorff, elle fera figure de « quitte ou double ».

Et non ! Une bonne fois pour toutes, ce ne fut pas la « Grosse Bertha » qui bombardait Paris en mars et avril 1918 ! Précision utile, la « Grosse Bertha » était un obusier lourd de 420 mm, de 16 calibres et d'une portée de 9 à 12,5 km, produit chez Krupp et appelé ainsi en l'honneur de Bertha Krupp, fille unique de l'industriel Friedrich Krupp. Aligné en plusieurs exemplaires, cet obusier a commis bien plus de destruction à Liège et Verdun qu'à Paris. En revanche, le canon qui bombardait Paris était bien plus titanesque que « Bertha l'assidue » (son autre surnom), si bien que les Français n'avaient pas imaginé un seul instant que les Allemands purent être capables d'en construire un.



La date du tir ne fut pas choisie au hasard, puisque les monstres doivent cracher leurs obus le 23 mars, soit deux jours après l'Offensive « Michael » qui devait enfoncer les lignes franco-britanniques sur le Front de la Somme en un temps réduit. Ainsi, les tirs des canons sur Paris devaient grossir la surprise, empirée par la panique de Paris et du Gouvernement. Et à la date prévue, les Français furent encore trompés car le tir des Pariser-Kanonen est précédé d'un tir de barrage donné sur le Front de l'Aisne et de l'Oise par les Mörser lourds de 210 mm et 4 « Lange Karl » afin de tromper les Sections de Repérages par le Son (SRS) de l'Artillerie française. Le 23 mars à 07h09 (soit deux jours après l'Offensive « Michael »), une série d'explosion secoue Paris. Plusieurs impacts sont enregistrés dans le XIXe arrondissement, de même qu'à Pantin, Vanves et Châtillon-sous-Bagneux. 15 tués et 29 blessés sont alors à déplorer.

Mais durant le mois de mars 1918, passé l'effroi, la population parisienne s'habitua aux coups du canon géant et le GQG aura vite fait de constater que ce monstre d'acier n'était qu'une gigantesque esbroufe stratégique sinon psychologique. Conçu pour être une arme de terreur psychologique, les trois « Pariser-Kanonen » ou « Wilhelms-Geschützt » ne servirent... à quasiment rien.



LA GRANDE GUERRE : AVRIL 1918

La bataille de la Lys

Tandis que les Français souhaitent avant tout privilégier la sauvegarde de Paris, les Britanniques s'évertuent à protéger leurs communications en direction de la Manche. D'importantes divergences éclatent ainsi sur la stratégie à adopter et une véritable crise interalliée se déclenche à la fin du mois de mars 1918. A Doullens, près d'Amiens, une conférence franco-britannique est convoquée le 26 mars, à laquelle participent Poincaré (président de la République), Clemenceau (président du Conseil), lord Milner (ministre de la Guerre britannique) et les généraux Pétain, Haigh et Foch. C'est au cours de cette conférence que le général Foch, afin de renforcer l'unité de l'armée alliée, fut chargé de la coordination de l'action des armées françaises et britanniques. Ce fut la première étape vers le commandement unique qui lui sera confié officiellement le 17 avril. Le 5 avril, les Allemands ont avancé de trente kilomètres sur un front de quatre-vingt kilomètres et ne se trouvent plus qu'à sept kilomètres d'Amiens. Pour la première fois depuis la fin de l'année 1914, l'un des deux adversaires pense avoir obtenu la fameuse percée tant de fois recherchée afin de rompre le front ennemi et de reprendre la guerre de mouvement et d'offensive. Le Kaiser est si satisfait des résultats obtenus qu'il a accordé aux écoliers un "jour de la victoire" férié et décoré Hindenburg de la grand-croix de la Croix de fer, reçue pour la dernière fois par Blücher, vainqueur de Napoléon en 1815.

Début avril 1918, l'offensive de la Somme marque une pause devant Amiens. Les troupes allemandes ont progressé de près de 50 kilomètres et se retrouvent dangereusement exposées entre Noyon et Montdidier. Si l'objectif principal d'encerclement des troupes anglaises n'est pas atteint, le Corps Expéditionnaire Britannique est à genou. Ludendorff veut porter le coup de grâce.

Sans donner le temps à ses adversaires de récupérer, le quartier général allemand lance un assaut généralisé le 9 avril 1918 entre Armentières et La Bassée afin d'en finir avec le Corps Expéditionnaire Britannique... Vont s'en suivre 3 semaines de combats acharnés durant lesquels le cours de la guerre aurait pu basculer à tout moment. Ces trois semaines de combats sont aujourd'hui connues sous le nom de Bataille de la Lys.



Avril 1918. Un panneau d'avertissement allemand, placardé sur une porte à Armentières.

ment allemand, placardé sur une porte à

Le 9 avril 1918, Ludendorff attaque sur la Lys et dans le secteur d'Ypres (offensive Georgette) en direction du littoral. Le front est à nouveau rompu, mais les renforts français et la 2e armée britannique résistent aux Allemands. L'offensive est suspendue fin avril. Une fois de plus, l'acheminement des réserves françaises prive les Allemands d'une victoire décisive. Ludendorff opte donc pour une offensive contre l'armée française afin d'user ses réserves pour ensuite se retourner contre l'armée britannique.



Avril 1918. Pont provisoire bâti par les

sur la route de Nieppe à Armentières.

A partir de la mi-avril, l'état-major allemand décide de passer à la seconde partie du plan adopté. L'opération "Michael" laisse désormais la place à l'opération "Georgette" au nord (encercllement des troupes britanniques dans les Flandres) et l'opération "Blücher" au Sud (poussée en direction de Paris). Dans les Flandres, en dépit de la prise du mont Kemmel (25 avril), les Allemands s'enlisent, notamment face au saillant d'Ypres. Ils ne parviennent pas à atteindre leur objectif : le littoral et les ports de la Manche. L'offensive vers Paris semble au départ mieux fonctionner : les Allemands progressent le long de la vallée de l'Oise au cours d'une offensive lancée en mai.



Obusier allemand pendant l'attaque du mont Kemmel en avril 1918

Les étapes de l'attaque :

L'assaut du 9 avril : Dès 4h30 du matin, un gigantesque bombardement surprend les troupes portugaises en pleine relève. L'assaut a com

La prise d'Armentières : Armentières, ville symbole de la résistance britannique doit vite être évacuée face aux attaques au gaz allemand

La poussée sur la forêt de Nieppe : Les 11 et 12 avril, la confusion est à son comble, les allemands pénètrent la forêt de Nieppe et mena

L'appel du général Haig : Acculé, le commandant du Corps britannique lance un appel désespéré à la résistance et au courage de ses sol

La résistance britannique à Givenchy : A l'extrême sud du front, au bord du canal de La Bassée, les troupes anglaises résistent un mois

Les Australiens à Merris : Cruciale, la protection d'Hazebrouck échoit à des Australiens déjà durement éprouvés sur la Somme. Une déf

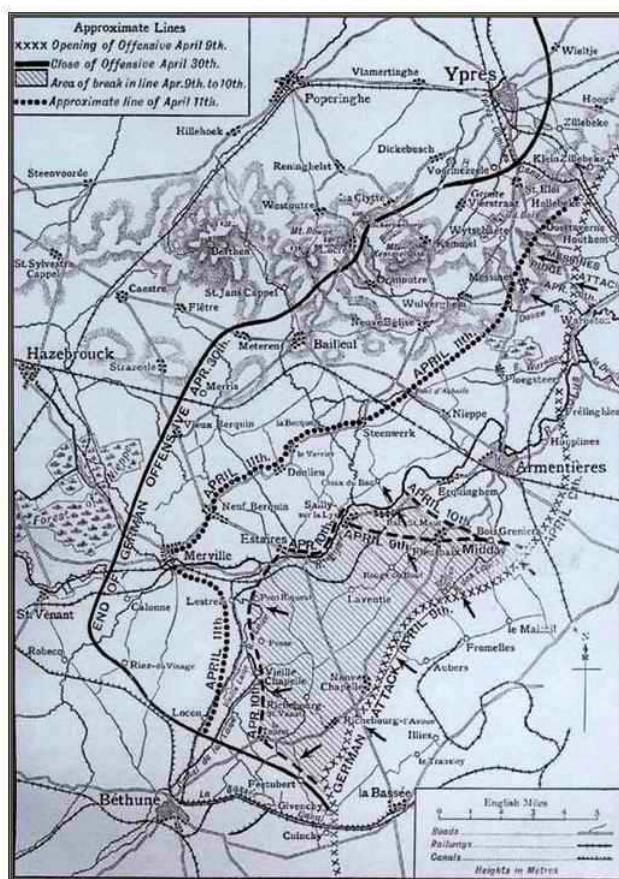
L'armée belge à Bixchoote : Au plus fort de la bataille, l'armée allemande tente un coup d'éclat par le nord d'Ypres. La résistance de la

Premier assaut sur Kemmel : Au pied des monts des Flandres, les allemands tentent d'encercler le saillant d'Ypres au pris d'assaut meur

Bailleul et Meteren : Bailleul et Meteren, encore loin du front quelques semaines auparavant, marqueront l'extrême avance des troupes a

La prise du mont Kemmel : La prise de Kemmel le 26 avril met fin à la bataille de la Lys. Les troupes allemande épuisée n'avanceront p

Le bilan de la bataille : Après près de trois semaines de combats dans les Flandres, les allemands relâchent leurs efforts au début du moi



LA GRANDE GUERRE : MAI 1918

L'opération Blücher

L'offensive allemande ayant échoué à repousser vers la mer l'aile droite du dispositif anglais, elle est à son tour suspendue. Alors que la coopération franco-britannique s'améliore, la préoccupation de Ludendorff est d'empêcher les troupes françaises de renforcer le front de Flandre : c'est l'objectif de l'opération Blücher lancée le 27 mai 1918.

L'attaque contre le front français

Foch s'attend à un dernier assaut dans le Nord, mais Ludendorff attaque sur l'Aisne (offensive Blücher). Le 27 mai, sur un front d'une centaine de kilomètres, entre Montdidier et Reims, les fantassins allemands se lancent à l'assaut des positions françaises. Dans un premier temps, l'attaque se concentre dans un secteur compris entre Noyon et Reims. Les divisions françaises sont balayées. Le Chemin des Dames est repris et la mythique Marne est atteinte et franchie à Dormans le 30 mai.



Georges Clémenceau

visite les premières lignes

Au début de l'année 1918, par une série d'offensives sur le front français, les Allemands ont cherché à profiter de leur supériorité numérique avant l'arrivée massive des Américains.

C'est ainsi que le 27 mai est lancée en direction du Chemin des Dames une attaque minutieusement préparée qui n'est en fait qu'une manœuvre de diversion (Scheinangriff) destinée à fixer les Français dans ce secteur avant de lancer une offensive décisive contre les Britanniques en Flandre.

La VII^e armée allemande commandée par le général von Boehn a massé plus de 40 divisions sur une trentaine de kilomètres d'un front défendu seulement par 8 divisions françaises de la VI^e armée française et 3 divisions du 9^e Corps d'armée britannique qui vient d'arriver dans un secteur alors réputé calme, après de durs combats dans la Somme.

Déclenché en pleine nuit, à 1 heure du matin, un déluge de feu suivi par les gaz submerge les premières lignes françaises et britanniques.

À partir de 3h 40, les troupes d'assaut allemandes franchissent l'Ailette.

À 5 heures, les Allemands sont maîtres des hauteurs du plateau du Chemin des Dames.

À partir de 10 heures, ils atteignent l'Aisne dont les ponts n'ont pas été détruits, puis la Vesle.

L'offensive reprend le 28 en direction de Soissons où les Allemands pénètrent dans la soirée.

En 48 heures, ils ont progressé de 16 à 20 kilomètres et le commandement décide d'exploiter la percée.

Trois jours plus tard, les troupes allemandes sont à Château-Thierry, sur la Marne et à 70 kilomètres de Paris, comme en septembre 1914.



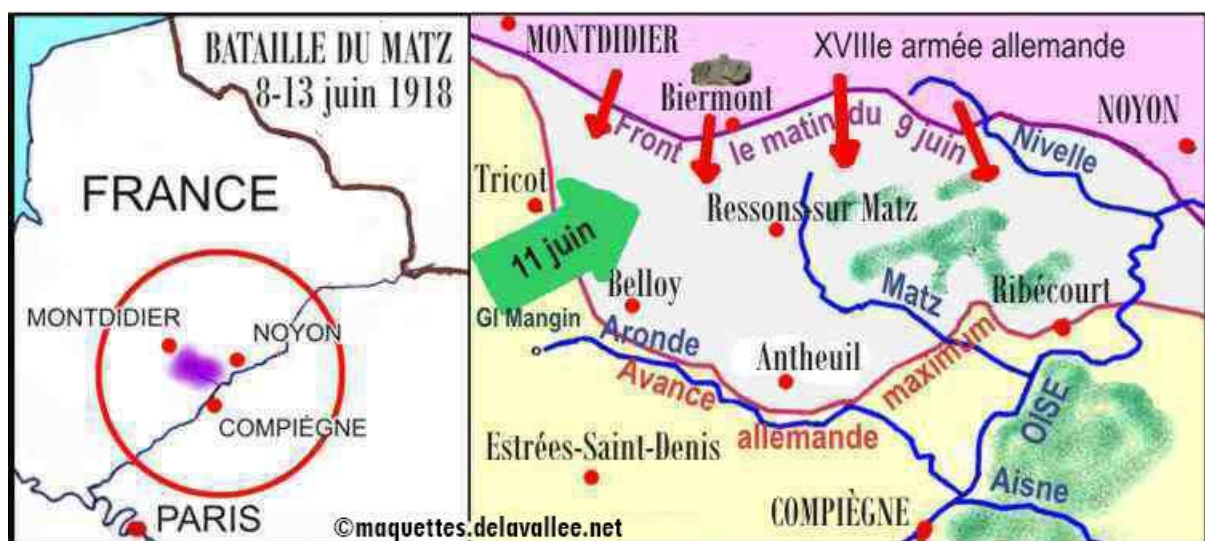
LA GRANDE GUERRE : JUIN 1918

La relance des offensives allemandes

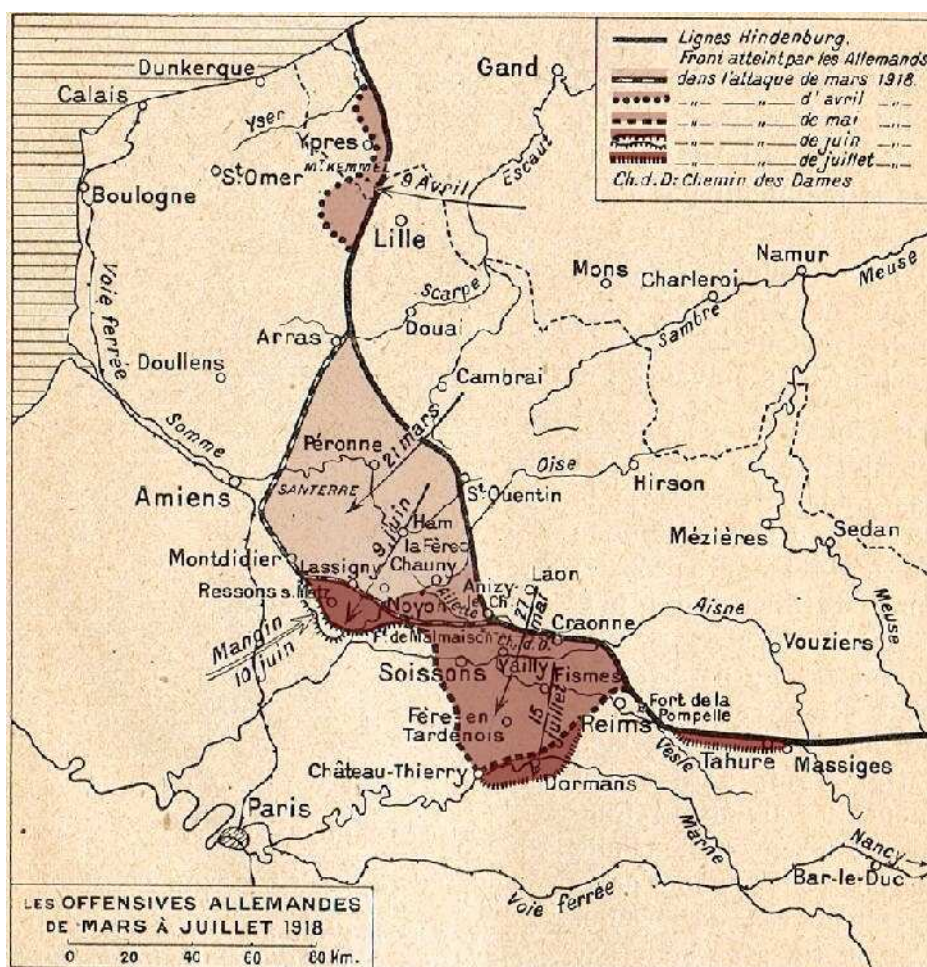
Depuis ses échecs enregistrés dans la Somme et dans l'Oise lors des offensives de mars et d'avril 1918, le haut commandement allemand élabore de nouvelles attaques en vue d'enfoncer le front allié affaibli. En effet, à de nombreuses reprises, le haut commandement allié a fait intervenir ses réserves dans le but de repousser les assauts allemands, rétablissant à chaque fois la situation, mais épuisant peu à peu sa capacité de résistance. Pour le maréchal Ludendorff se présente l'occasion de frapper un coup décisif dans les défenses françaises et britanniques. Pour ce faire, il décide de déstabiliser les Alliés en frappant successivement sur deux fronts.

Devenu peu actif après l'échec français sur le Chemin des Dames en avril 1917, le front de l'Aisne, qui s'étend entre les villes de Soissons et de Reims, devient à partir du 28 mai 1918 le théâtre d'une offensive qui est lancée par la 7^{ème} Armée du général Von Boehn. Celle-ci parvient à enfoncer les lignes françaises, capturant la ville de Soissons le 29 mai. Deux jours plus tard, les troupes allemandes atteignent les rives de la Marne dans le secteur de Château-Thierry, menaçant directement la route de Paris. A nouveau, des réserves sont engagées pour limiter le flot allemand, prélevant dangereusement d'autres troupes de parties du front qui semblent, aux yeux des Alliés, moins menacées.

Forte de ce succès dans l'Aisne, l'armée allemande engage une nouvelle attaque dans l'Oise, dans le but de porter le coup décisif, et s'ouvrir un chemin vers Paris. Le 9 juin 1918 à 0 h 50, l'artillerie de la 18^{ème} Armée pilonne les positions françaises établies dans la région du Matz, située entre Montdidier et Noyon, et qui est défendue par la 3^{ème} armée du général Humbert. Déjà affaiblies par les offensives de mars et d'avril, les forces françaises situées devant Compiègne reçoivent des obus chimiques et doivent affronter les colonnes allemandes infiltrées à la faveur de la confusion des bombardements et du brouillard artificiel répandu. Peu à peu, les points forts du front français s'effondrent. La route de Paris demeure cependant sous le contrôle français, stoppant le débordement allemand escompté par le maréchal Ludendorff au moment de l'élaboration de son plan.



Dans l'Aisne, les troupes alliées tiennent difficilement les points de passage sur la Marne desquels les Allemands tentent de s'emparer. Dans la région de Château-Thierry, les Français parviennent à repousser les Allemands sur la rive nord de la Marne. Le 6 juin, les Américains et les Français s'emparent de la cote 204 qui surplombe la ville et parviennent à maintenir leur position. Cependant, plusieurs unités allemandes tentent de s'engouffrer dans la brèche existante entre Château-Thierry et la forêt de Villers-Cotterêts. La 2^{ème} division d'infanterie américaine, incorporée au sein du 21^{ème} corps d'armée français, se porte au contact de l'infanterie allemande dans le Bois de Belleau, situé à dix kilomètres au nord-ouest de Château-Thierry. Pendant un mois, les unités d'infanterie américaines de la 2^{ème} division du général Bundy, au sein desquelles se trouvent les hommes de la 4^{ème} brigade des Marines du général Harbord, contre-attaquent dans le secteur, réussissant à s'emparer, le 17 juin, du village de Bouresche et, le 23 juin, du Bois de Belleau. Le 1^{er} juillet, les Américains parviennent à anéantir les derniers points de résistance allemands empêchant toute tentative pour s'emparer de la route de Paris toute proche. Au cours de ces combats, la 2^{ème} division américaine perd plus de neuf mille hommes. De leur côté, les unités allemandes subissent la perte d'environ dix mille hommes. Cette bataille, avec celle menée sur Cantigny du 28 mai 1918, marque définitivement l'entrée des Etats-Unis dans la contre-offensive alliée. Dorénavant, les Américains prennent une place à part entière dans le dispositif établi par le général Foch, commandant en chef des armées alliées en France, cela au sein des unités françaises et au sein de la 1^{ère} armée américaine commandée par le général Pershing.





LA GRANDE GUERRE : JUILLET 1918

Aux premiers jours de juillet 1918, l'armée allemande était revenue à la Marne, après deux éclatantes victoires, et elle tenait Paris sous le feu de ses plus grands canons pendant qu'à l'autre extrémité de l'Europe, elle avait occupé sans coup férir la Russie méridionale, jusqu'à Sébastopol, et la Géorgie. Et le 8 août, selon la date qu'ils ont fixée eux-mêmes, ses plus fameux chefs de guerre, au spectacle de troupes prussiennes se rendant en masse ne mirent plus en doute l'inévitable et prochain écroulement.

Clemenceau, devant une Chambre houleuse, couvrit le commandement, glorifia les soldats, annonça, du fond de la défaite, la victoire :

« Les Américains arrivent pour la bataille décisive où il reste aux vivants à parachever l'oeuvre magnifique des morts. »

La bataille pour Paris.

Manifestement, Paris était l'objectif du commandement allemand. Le gouvernement déménagea les administrations publiques, la Banque, et prépara la défense de la capitale. Si éclatante qu'eût été leur victoire sur l'Aisne, tout de même elle n'avait encore conduit les Allemands que dans une impasse : arrêtés devant la Marne, leurs flancs étaient pressés à l'Ouest par Compiègne et la forêt de Villers-Cotterets, à l'Est par la montagne de Reims.

Dès lors le plan de Ludendorff, comme celui de Foch, étaient écrits sur la carte pour l'un, faire tomber ces deux obstacles; - alors les routes de Paris et de Châlons s'ouvraient et le gros des armées françaises était coupé des armées de Lorraine; - pour l'autre, se cramponner à ces deux piliers, et la résistance victorieuse devenait comme le principe d'une victoire stratégique.

Tout le mois de juin, les Allemands se battirent avec acharnement pour Compiègne, mais ne gagnèrent que peu de terrain. Fayolle, avec Humbert et Mangin, toujours prêts à contre-attaquer, arrêta l'offensive de von Hutier (combats du Mont-Renaud, de Plémont, de Courcelles).

La bataille pour Reims.

Ludendorff, après avoir, dit-il, « beaucoup cherché », décida d'attaquer la montagne de Reims, en même temps qu'il passerait la Marne.

Il se flattait de prendre par le front de Champagne tenu par les Français, comme il avait fait en Picardie; Foch, prévenu par son aviation et par des déserteurs, était sur ses gardes, de Château-Thierry à l'Argonne, et Pétain avait dressé à l'est de Reims, où était Gouraud, un piège formidable.

Sacrifice des Monts.

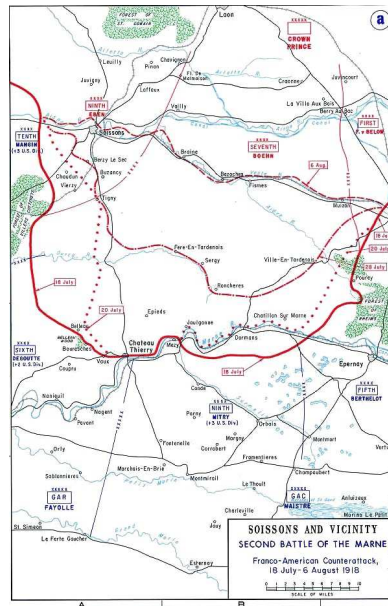
Ce fut là, au massif de Moronvillers, qu'échoua la fortune allemande, après un immense duel d'artillerie qui avait éclaté dans la nuit du 14 au 15 juillet et qu'on entendit de Paris.

Le sacrifice prémédité des monts de Reims (Cornillet, Casque, Mont-Haut), où la résistance se fit assez héroïque pour donner à croire aux Allemands qu'en prenant d'assaut les premières positions françaises, ils avaient gagné la victoire, les amena jusqu'à la chaussée romaine où l'artillerie de Gouraud les attendait et en fit un terrible massacre. Décimée et épouvantée, l'armée allemande reflua en désordre vers ses batteries, mais pour les trouver écrasées; Gouraud, dès le lendemain, rentra en possession des monts.

L'offensive de Foch.

Les succès partiels que les Allemands avaient remportés le même jour, malgré des résistances épiques (Vandières, Châtillon), à l'ouest de la montagne de Reims et sur la rive gauche de la Marne, ne faisaient dès lors qu'aggraver la situation d'où Ludendorff avait pensé s'évader par sa suprême offensive.

Ils s'étaient enfoncés dans la poche où ils allaient maintenant être attaqués sur leur flanc droit par Mangin et par Degoutte, tandis que Berthelot presserait sur leur flanc gauche et que Mitry, arrivant par le Sud, les rejetterait dans la Marne.



Deuxième bataille de la Marne.

Comme la première, la deuxième bataille de la Marne (18-21 juillet) fut un redressement.

Avec la 10^e armée, jaillissant de la forêt de Villers-Cotterets, et avec la 6^e, s'élançant du sud de l'Ourcq, Foch, comme autrefois Joffre, a repris l'initiative; mais c'est, cette fois, pour la garder jusqu'à la victoire finale, grâce à la supériorité de son artillerie, de ses chars d'assaut et de ses avions, à l'abondance de ses réserves, maintenant que les Américains arrivent en masse, et, bientôt, à la démoralisation des Allemands.

Du premier jour de l'offensive française, Ludendorff vit la partie perdue, et, reconnaissant le danger d'un enveloppement, n'attendit pas pour ordonner la retraite générale, de la Marne sur la Vesle et sur l'Aisne.

L'armée allemande se replia en combattant, avec ses meilleures troupes sur ses flancs, mais abandonnant un immense matériel et des tas de prisonniers. Degoutte rentra à Château-Thierry, Mangin à Soissons, après un beau combat sur le plateau d'Ambrief.

Les Américains reçurent courageusement le baptême du feu, aux combats du Bois-Belleau, entre l'Ourcq et la Marne. Deux belles divisions italiennes prirent part à la défense de la montagne de Reims.

Le plan incliné de la victoire.

Désormais, selon la formule de Foch, les armées alliées se sentent portées en avant comme si elles glissaient sur un plan incliné. Et, sur la pente où il poursuit les Allemands, le vainqueur de la seconde bataille de la Marne, qui a reçu le bâton de maréchal, ne va leur laisser aucun répit. C'est la consigne qu'il donne et que reçoivent avec allégresse les soldats, les Français, les Belges, les Britanniques, les Américains qui voient la victoire devant eux.

Arrêtés devant Amiens, arrêtés devant Calais, les Allemands avaient placé leur dernière espérance dans l'offensive, par la vallée de la Marne, vers Paris. Maintenant, ils n'aperçoivent plus aucune chance de gagner la guerre. Les sous-marins devaient réduire l'Angleterre à merci; loin de fléchir, l'Angleterre s'est redressée dans un des plus splendides efforts de son histoire. Devancer les Américains était une question de vie ou de mort, et les voici, soldats improvisés, mais jaloux d'égaliser les Européens, tous les jours plus nombreux, avec, derrière eux, un réservoir inépuisable d'hommes et de richesses.

L'Allemagne est à bout de forces. L'implacable blocus anglais l'a réduite à un état voisin de la famine. Le ressort moral se rompt. Un peu de vérité est entré dans les ténèbres de mensonge où elle a vécu pendant quatre ans. L'empereur, Ludendorff, la caste militaire ont perdu leur prestige. Les Allemands ne sont pas hommes à accepter la lutte pour l'honneur, jusqu'au dernier carré de territoire libre. Le cri vers la paix s'élève de toutes parts. La révolution gronde.

Ludendorff reste dans la défaite un grand chef de guerre, mais ses réserves ont fondu; ses troupes d'élite, ses sous-officiers, ses mitrailleurs se battent encore très bien, mais nombre d'unités se laissent complaisamment encercler. Ainsi « le 8 août (sur la Somme), le jour sombre de l'armée allemande », des milliers de Feldgrauen n'ont pensé qu'à se rendre : pour le prisonnier, la guerre est déjà finie. Tous les mois, les alliés firent 100 000 prisonniers.

LA GRANDE GUERRE : SEPTEMBRE 1918

L'assaut final

Depuis début août, la situation militaire du front Ouest est inversée : certes les armées allemandes alignent plus de 200 divisions, mais les meilleures se sont usées dans les offensives de printemps alors que l'armée américaine, qui grossit au rythme de 250 000 hommes par mois, compte plus de 1 200 000 soldats, dont près d'un million, en état de combattre.

Le plan du général Foch, élevé à la dignité de maréchal au début du mois d'août, consiste tout d'abord à dégager les voies ferrées et réduire les poches et les saillants formés par les différentes offensives allemandes. Dans son esprit, une offensive généralisée ne pourrait intervenir qu'à la fin de l'année et la décision définitive, libération du territoire ou écrasement de l'armée allemande, qu'au cours de l'année 1919. La coordination d'offensives sur tous les fronts permettrait peut-être d'accélérer les résultats. Aussi, Foch souhaite-t-il que les Italiens prennent l'initiative contre les Austro-Hongrois, qui viennent en juin de subir un grave échec sur le Piave. Mais le général Diaz refuse d'engager prématurément des troupes transalpines encore marquées par le désastre de Caporetto d'octobre 1917.

Sur le front de France, c'est en Picardie que les Alliés frappent le premier coup, début août, puis, après un temps d'arrêt, l'offensive reprend à la fin du mois sur le plateau de Picardie. Le 2 septembre, Ludendorff doit reporter le front allemand en arrière, sur la ligne Hindenburg, de la Lys au Chemin des Dames, perdant tout le terrain gagné en mars. Le commandant en chef allemand juge la partie perdue. Des troupes d'élite ont en effet cédé, les effectifs alliés progressent et les chars d'assaut français s'avèrent redoutables dans l'offensive.



Du 12 au 14 septembre, une attaque franco-américaine réduit le saillant de Saint-Mihiel, dans la Meuse, dégagant la voie ferrée Paris-Avrincourt. Foch prépare aussitôt une offensive générale qui se déclenche le 26 septembre, associant toutes les armées alliées du front Ouest sur près de 350 km. Résistant pied à pied, les régiments allemands, aux effectifs de plus en plus réduits, reculent peu à peu en Artois, en Picardie, en Lorraine. A Berlin, les autorités politiques et militaires savent que la situation est presque désespérée, d'autant que d'autres fronts s'écroulent.



L'attaque du 26 septembre 1918, au nord de Tahure : fantassins traversant un terrain criblé de trous d'obus devenus autant de mares.

Armistices en cascade

Depuis le début du mois de septembre, les armées alliées ont préparé une offensive de grande envergure sur le front d'Orient, contre la Bulgarie. Commencée le 15, elle s'avère de suite être un grand succès. Le 24, l'armée bulgare est coupée en deux et un raid de cavalerie sur Uskub vient menacer les arrières ennemies. Deux jours plus tard, le général Franchet d'Esperey reçoit une demande d'armistice de Sofia. La Bulgarie est le premier élément de la Quadruplice à céder sous la poussée alliée. Il est vrai que le moral du pays n'était guère élevé par suite des difficultés d'approvisionnement et surtout des réticences allemandes face aux revendications bulgares sur certains territoires roumains. Lors du traité de Bucarest, la Roumanie avait été assez ménagée par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie pour entraîner une certaine amertume du côté de Sofia.

Les clauses d'armistice (évacuation immédiate des territoires serbes et grecs, démobilisation de l'armée, occupation par les Alliés de points stratégiques dans le pays...) permettent aux armées de l'Entente de menacer directement la vallée du Danube et l'Autriche, et d'isoler la Turquie. Premier armistice victorieux côté allié, il est une véritable revanche pour les partisans de la thèse du "ventre mou" et de la "stratégie périphérique" dont Briand était le principal défenseur.

De fait, le 28 septembre, Hindenburg et Ludendorff décident que la situation militaire ne permet plus de continuer la lutte. Le lendemain, à Spa, une conférence réunit les autorités politiques et militaires du Reich. Se fiant aux déclarations des militaires, Guillaume II et le chancelier Hertling approuvent une demande d'armistice aux Alliés sur la base des Quatorze Points de Wilson. Mais pour ce faire, il est impératif de modifier le gouvernement de Berlin, le président américain ayant à plusieurs reprises déclaré ne pas vouloir négocier avec le pouvoir en place en Allemagne.

Au courant de ces mois d'août et de septembre 1918, deux Grâcieux sont déclarés "Mort pour la France" :

Alphonse Lhostie (20/08/1918, mort à 38 ans, Oise)

Louis Lesage (03/09/1918, mort à 22 ans, Seine maritime)

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom LE SAGE LESAGE

Prénoms Louis Marie

Grade Soldat de 2^e classe

Corps 5^e Régiment d'Infanterie

N° 1265 au Corps. — Cl. 1916

Matricule. 721 au Recrutement Saint Pierre

Mort pour la France le 3 Septembre 1918

à L'Hôtel d'Orléans 18 à Rouen Seine Maritime

Genre de mort Mort d'intoxication par gaz asphyxiants

Né le 25 Mai 1896

à Grâce Vél Département Côte du Nord

Arr^t municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le 20
par le Tribunal de Grâce Vél
acte ou jugement transcrit le 20
à Cotes du Nord le 1^{er} Septembre 1918

N° du registre d'état civil

101-708-1922. [20434]

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom LHOSTIE 83

Prénoms Alphonse

Grade 2^e classe

Corps 283^e Reg^t d'Artillerie

N° 3016969 au Corps. — Cl. 1900

Matricule. 291136 au Recrutement St Pierre

Mort pour la France le 20 Août 1918

à Boisbous (Oise) près Brechaincourt

Genre de mort Mort à l'ennemi

Né le 6 Janvier 1880

à Grâce Vél Département Côte du Nord

Arr^t municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le
par le Tribunal de
acte ou jugement transcrit le 20 Mai 1919
à Grâce Vél (Côte du Nord)

N° du registre d'état civil

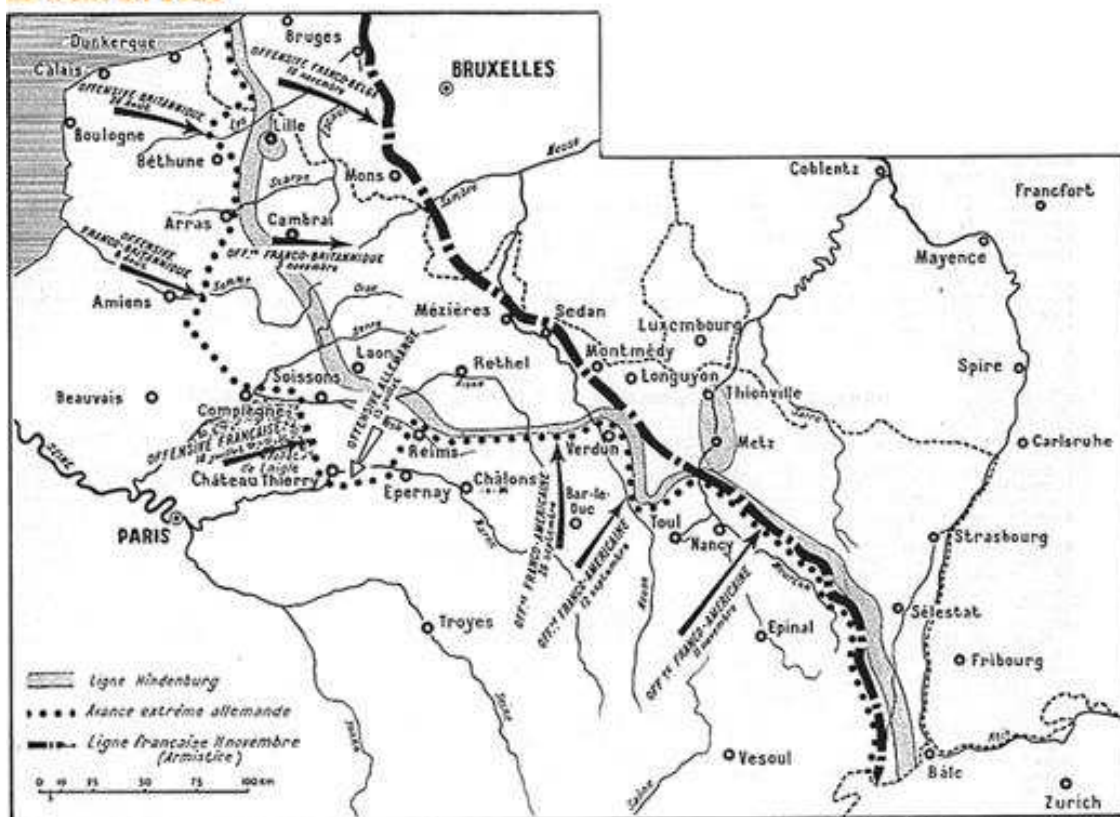
LA GRANDE GUERRE : OCTOBRE 1918

Commencé le 12 septembre 1918, l'assaut contre la « ligne Hindenburg » est régulier et les assaillants, qui disposent désormais d'une écrasante supériorité en terme d'artillerie, multiplient les attaques ponctuelles. Elles permettent d'économiser des hommes et d'éprouver un adversaire dont la combativité est en train de s'émousser, comme l'atteste le nombre de plus en plus élevé de redditions spontanées. Le 27 septembre, une attaque de plus grande ampleur est lancée contre le canal du Nord, par une quinzaine de divisions. Les Canadiens s'emparent du bois du Bourlon, théâtre des combats sauvages de novembre 1917.

Alors que d'autres offensives se déroulent plus au sud, dans la Somme et l'Aisne, les Britanniques et les Canadiens attaquent et libèrent Cambrai, en deux jours (8-9 octobre 1918). La ligne Hindenburg est désormais largement transpercée et c'est maintenant une « bataille de poursuite » qui s'engage contre une armée allemande en cours d'effondrement interne. Dès lors, l'avance britannique se déroule sur un large front, en Flandre, en Artois et en Picardie. Lille et Douai sont libérés le 17 octobre. Si bon nombre d'unités allemandes sont en pleine débandade, d'autres, notamment des Stosstruppen, mènent de très violents combats d'arrière-garde, ainsi lors de l'entrée des Britanniques et des Canadiens dans Valenciennes (1er et 2 octobre) ; ces combats semblent préfigurer la véritable guérilla urbaine que Ludendorff envisage un temps d'organiser en cas d'entrée des troupes alliées sur le territoire du Reich.

La plus formidable puissance militaire que le monde eût connue craquait de toutes parts et l'événement qui précipita la chute se produisit en Orient.

Le front en 1918



© La Documentation Française

C'était, surtout, pour la maîtrise de l'Orient que l'Allemagne avait entrepris la guerre. L'Autriche, du premier jour, puis la Turquie et la Bulgarie s'étaient rangées sous ses ordres. L'automne de 1918 les vit crouler toutes les trois.

La Bulgarie s'effondra la première, abattue en quelques jours (15-28 septembre) par l'offensive des armées alliées de Macédoine, sous Franchet d'Espérey. Cette solidarité des fronts, dont l'idée avait rencontré tant de résistances, ne pouvait être démontrée au dernier acte du drame, par un plus saisissant exemple. On put dire du Vardar qu'il était un affluent de la Marne.

Le roi Ferdinand ayant abdiqué, son fils Boris capitula. Les Serbes, rentrés à Nich, puis à Belgrade, sur les talons des Autrichiens, coupèrent la voie ferrée de Berlin à Constantinople et la voie fluviale du Danube. La Roumanie déchira le traité de Bucarest.

Le mois d'après, ce fut le tour de la Turquie. Ne pouvant plus rien attendre de l'Allemagne, depuis l'effondrement de la Bulgarie, et ayant perdu, en quelques jours, la Syrie après la Palestine, elle offrit sa soumission. Les flottes alliées occupèrent les forts des Dardanelles et le Bosphore.

Enfin l'Autriche tomba en morceaux. Depuis son avènement, l'empereur Charles aspirait à la paix et voyait monter l'orage de tous les Etats slaves de la double monarchie, mais il fut sans force pour rompre les liens avec l'Allemagne.

En octobre, la Bohême se proclama indépendante, une révolution socialiste éclata à Pesth, les Croates se soulevèrent. Le manifeste de l'empereur, annonçant la transformation de l'Autriche en un Etat fédératif, était en retard d'une année.

Quand les Italiens reprirent l'offensive à Vittorio-Veneto (29 octobre), ils n'eurent plus rien devant eux. L'armée autrichienne se débanda, près de 500 000 officiers et soldats (Slaves, Roumains, Polonais, Slovènes) se rendirent. Udine, Trente, Trieste furent occupées sans coup férir et la flotte passa aux Tchécoslovaques.

Dès le 3 octobre, Hindenburg avait conseillé à l'empereur de cesser une guerre perdue :

«Chaque jour coûte la vie à des milliers de braves soldats. »

Et rien à espérer de l'avenir :

« Au lieu d'une fraîche Amérique, des alliés tombés sur les genoux [...]. Impossible de construire un nouveau front. »

Le chancelier (le prince Max de Bade) s'adressa au président Wilson, demandant un armistice immédiat avec ouverture de négociations pour la paix.

Wilson, dans un message du 8 janvier, avait formulé en quatorze articles (quatorze points) les principes et les garanties de la paix future : droit des peuples de disposer d'eux-mêmes; reconstitution de la Pologne, de la Bohême; restauration de la Belgique, de la Serbie, de la Roumanie ; restitution de l'Alsace-Lorraine à la France, des terre irredente à l'Italie; réparation des dommages causés par l'agresseur; désarmement ; arbitrage.

Le secrétaire d'Etat Lansing répondit par trois interrogations précises. L'Allemagne accepte-t-elle les 14 articles autrement que « comme bases de négociations »? Est-elle prête à retirer ses troupes des territoires envahis? Le chancelier parle-t-il au nom des autorités qui ont conduit la guerre? C'était poser la question de l'abdication de Guillaume II.

Comme les gouvernants allemands hésitaient encore, des troubles éclatèrent dans plusieurs grandes villes comme à Kiel où les marins se soulevèrent. L'empereur parut le seul obstacle à la paix.

Cependant Foch poussait et développait son offensive sur un immense arc de cercle, des portes de Gand, vers où s'avancait le roi Albert, aux confins de la Lorraine mosellane, où Castelnau s'apprêtait à marcher sur Metz. Au centre, Debeney, d'une ruée impétueuse, forçait la trouée de Chimay, pendant que Horne courait à Mons, Humbert à Rocroy, Guillaumat à Mézières, Gouraud avec Liggett à Sedan.

Encore quelques jours de bataille, et la défaite allemande tournait au désastre. Ludendorff avait démissionné; Hindenburg télégraphia à Berlin de conclure à tout prix l'armistice, sinon il ne répondait plus de rien. Déjà des régiments se révoltaient, les soldats arrachaient aux officiers leurs insignes.

L'empereur, depuis un mois, errait entre Potsdam et son quartier général de Spa, comme absent des choses. Il s'enfuit en Hollande, où il fut suivi par son fils. A Berlin, les socialistes (Ebert, Scheidemann), installés au pouvoir, annoncèrent qu'il avait abdiqué. Ils avaient déjà fait partir en toute hâte des parlementaires pour le front allié.

La route d'Ypres à Poelcapelle (octobre 1918).



LA GRANDE GUERRE : NOVEMBRE 1918

L'armistice

Lundi 11 novembre 1918, 11 heures : dans toute la France, les cloches sonnent à la volée.

Au front, les clairons bondissent sur les parapets et sonnent le « Cessez-le-Feu », « Levez-vous », « Au Drapeau ». La « Marseillaise » jaillit à pleins poumons des tranchées. Même soulagement en face, dans le camp allemand.

Pour la première fois depuis quatre ans, Français et Allemands peuvent se regarder sans s'entretuer. Un armistice (arrêt des combats) a été conclu le matin entre les Alliés et l'Allemagne, dernière des Puissances Centrales à rendre les armes. Il laisse derrière lui huit millions de morts et six millions de mutilés.

Les survivants ont perdu la foi dans les valeurs morales et spirituelles qui ont fait la grandeur et l'unité de l'Europe. Mais ils veulent croire que cette guerre qui s'achève restera la dernière de l'Histoire, la « der des der »..

La défaite inéluctable de l'Allemagne

Dès l'échec de leur contre-offensive de juillet 1918, les Allemands ont compris qu'ils n'avaient plus aucun espoir d'arracher la victoire. C'est que les troupes américaines, fortes de quatre millions d'hommes, arrivent en renfort des Anglais et des Français.

Le 3 octobre, l'empereur Guillaume II nomme à la chancellerie (la direction du gouvernement) le prince Max de Bade. Il espère que cet homme modéré saura obtenir des conditions de paix convenables de la part des Alliés. Cela devient urgent car l'Allemagne bascule dans l'anarchie et la guerre civile cependant que ses alliés cessent les combats et signent l'un après l'autre des armistices.

Le 9 novembre au matin, le prince Max de Bade téléphone à l'empereur, à Spa : «Votre abdication est devenue nécessaire pour sauver l'Allemagne de la guerre civile », lui dit-il. Guillaume II s'y résout et part en exil.

Un armistice mal accepté

Les militaires s'étant défaussés, c'est à un civil, Matthias Erzberger, que revient la pénible tâche de négocier l'armistice.

En France, la demande d'armistice fait débat. Le président de la République Raymond Poincaré et le général Philippe Pétain voudraient profiter de l'avantage militaire pour chasser les Allemands de Belgique, envahir l'Allemagne elle-même et signifier à celle-ci l'étendue de sa défaite.

Mais le généralissime des troupes alliées, Ferdinand Foch, et le chef du gouvernement, Georges Clemenceau, ne croient pas l'armée française capable de se battre encore longtemps et souhaitent en finir au plus vite.

L'armistice est signé dans le wagon spécial du généralissime Foch, au carrefour de Re-thondes, au milieu de la forêt de Compiègne, le 11 novembre à 5h15 du matin.



Les signataires de l'armistice devant le wagon de Rethondes

Les Français ne manquent pas de noter que ce jour est la fête du saint patron de leur pays, Saint Martin, alors très populaire.

Les Allemands se voient soumettre des « conditions » sans aucune marge de négociation :

- Ils doivent livrer l'essentiel de leur armement, de leur aviation et de leur flotte de guerre.
- Leur armée est sommée d'évacuer sous 30 jours la rive gauche du Rhin (en Allemagne même) ainsi que trois têtes de pont sur la rive droite, Coblenz, Cologne et Mayence.

L'armistice est conclu pour 36 jours mais sera régulièrement renouvelé jusqu'au traité de paix du 28 juin 1919.

Amertume des vaincus

La demande d'armistice étant venue des représentants civils et non militaires de l'Allemagne, ces derniers échappent à l'infamie de la défaite. À Berlin, les représentants de la jeune République accueillent les combattants en ces termes : « Soldats qui revenez vaincus »

Dans les mois qui suivent l'armistice, les généraux Ludendorff et Hindenburg attribuent avec aplomb la défaite militaire à un « coup de poignard dans le dos » de la part des politiciens et des bourgeois cosmopolites. L'expression est reprise avec ferveur par les Allemands meurtris et humiliés. Elle va faire le lit des partis ultranationalistes, dont le parti nazi.

Au tout début de ce mois de novembre 1918, un Grâcieux sera déclaré "Mort pour la France" comme le seront encore plus tard deux autres :

Paul Euzenat (04/11/1918, mort à 39 ans, Meuse)

Albert Bourhy (01/12/1918, mort à 32 ans, Charente)

Louis Jan (01/12/1918, mort à 29 ans, Pyrénées atlantiques)

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **EUZENAT**
Prénoms *Paul Joseph Marie*
Grade *soldat de 2^e classe*
Corps *4^e Escadron du Train*
N° { *22964* au Corps. — Cl. *1899*
Matricule. { *411* au Recrutement *2^e Bureau*
Mort pour la France le *4 Novembre 1918*
à *Hôpital complémentaire 2^e Virologique*
Genre de mort *Malade contracté en service*
Né le *21 Octobre 1879*
à *Grèce Vgd* Département *Cote du Nord*
Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.
Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le *14 Avril 1919*
à *Marolles-la-Campagne (Eure)*
N° du registre d'état civil _____
534-708-1021. [20434.]

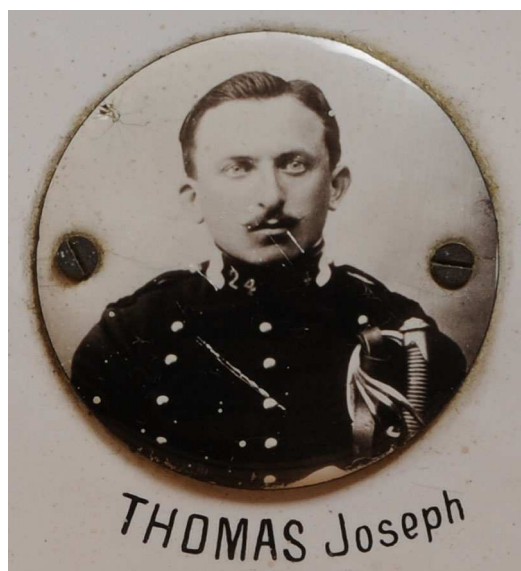
© Ministère de la défense - Mémoire des hommes
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

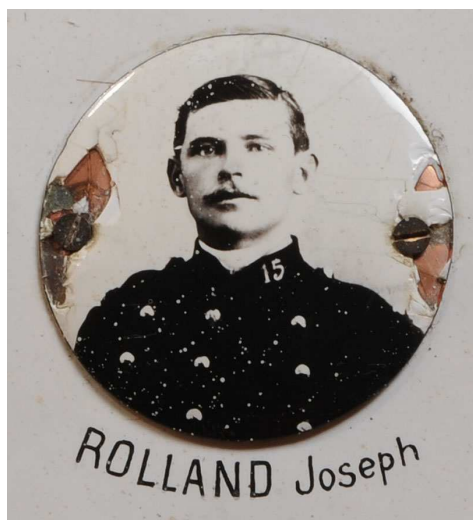
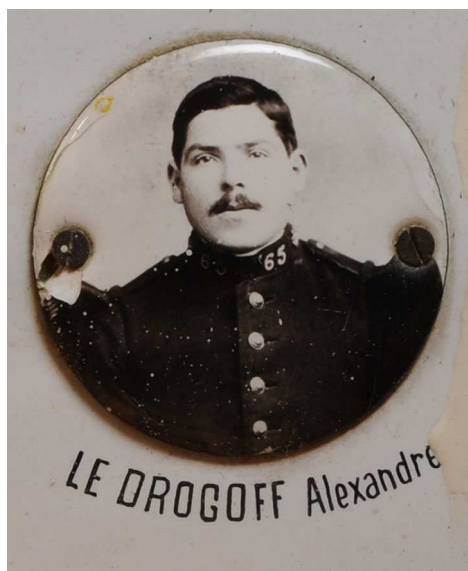
Nom **BOURHY**
Prénoms *Albert Amable*
Grade *sabotier*
Corps *5^e Régiment du Génie*
N° { *15255* au Corps. — Cl. *1806*
Matricule. { *1599* au Recrutement *2^e (Brienne)*
Mort pour la France le *1^{er} Décembre 1918*
à *Hôpital complémentaire 2^e Virologique*
Genre de mort *Malade contracté en service*
Né le *1^{er} Juin 1886*
à *Grèce* Département *C. du N.*
Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.
Jugement rendu le *DC*
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le _____
à *Grèce Vgd Cote du Nord*
N° du registre d'état civil _____
534-708-1021. [20434.]

© Ministère de la défense - Mémoire des hommes
PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

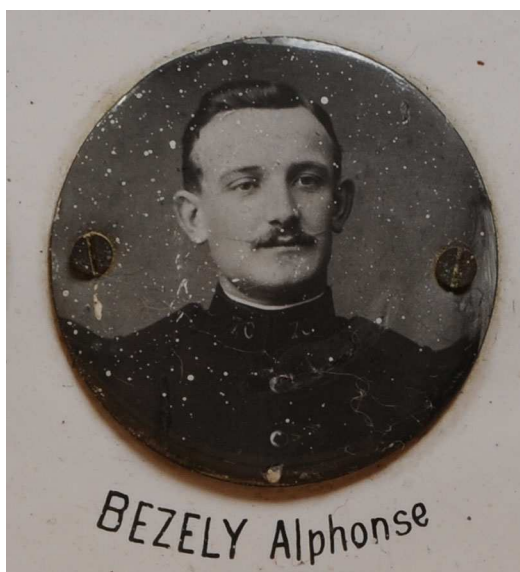
Nom **JAN**
Prénoms *Louis*
Grade *soldat*
Corps *1^{er} Régiment d'Infanterie*
N° { *25726* au Corps. — Cl. *1909*
Matricule. { *299* au Recrutement *Grèce*
Mort pour la France le *18 Juin 1919*
à *Hôpital 83 d'Haritz Sidart (B. Espagne)*
Genre de mort *Malade contracté en service*
Né le *15 Juillet 1889*
à *Grèce Vgd* Département *Cote du Nord*
Arr^s municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.
Jugement rendu le *DC*
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le *Donnet*
à *Donnettes Cote du Nord*
N° du registre d'état civil _____
101-708-1022. [20434.]

LA GRANDE GUERRE : Photos









LA GRANDE GUERRE :
Liste des noms figurants sur le monument aux morts





LA GRANDE GUERRE : Plaque commémorative de l'église



Videlot R.D. X

Fiche A

Nom : Vidélot
Prénoms : Hyacinthe Eugène Marie Surnoms :
ÉTAT CIVIL.
Né le 13 août 1893, à Grœu Uzel, canton d'Uzel, département des Côtes du Nord, résidant à Grœu Uzel, canton d'Uzel, département des Côtes du Nord, profession de condomnier journalier agricole, fils de Hyacinthe et de Gaillard Lucie, domiciliés à Saint-Henri, canton d'Uzel, département des Côtes du Nord.
Marié à :
Numéro matricule du recrutement : 134
Classe de mobilisation :
SIGNALEMENT.
Cheveux : , Yeux : , Front : , Nez : , Renseignements physiologiques complémentaires :
Taille : 1 mètre centimètres.
Taille rectifiée : 1 mètre centimètres.
Marques particulières :
Degré d'instruction : 2
CORPS D'AFFECTATION.
Armée active : 7^e Artillerie
Armée territoriale et réserve :
Disponibilité de l'armée active :
Armée territoriale et sa réserve :
NUMÉROS
au contrôle spécial :
MATRICULE ou au répertoire : 4781
LOCALITÉS SUCCESSIVES HABITÉES
PAR SUITE DE CHANGEMENTS DE DOMICILE OU DE RÉSIDENCE.
Dates : Communes : Subdivisions de région :
ANTÉCÉDENTS JUDICIAIRES ET CONDAMNATIONS.
CAMPAGNES.
Blessures, citations, décorations, etc.
contre l'Allemagne du 1^{er} septembre 1914 au 21 Mars 1915
PÉRIODES D'EXERCICES.
Réserve... 1^{re} dans l' , du au
2^e dans l' , du au
Supplémentaires dans l' , du au
Armée territoriale. 1^{re} dans l' , du au
Supplémentaires dans l' , du au
Spéciales aux hommes du service de garde des voies de communication. Du au
Du au
ÉPOQUE A LAQUELLE L'HOMME DOIT PASSER DANS :
la réserve de l'armée active. l'armée territoriale. la réserve de l'armée territoriale.
DATE de LA LIBÉRATION du service militaire.
Ne remplir ce tableau que pour les hommes dont les services font l'objet d'un décompte spécial (engagés, condamnés, omis, etc.).

Paris et Limoges. — Imprimerie et librairie militaires Henri CHARLES-LAVAUZELLE. — N° 1001 int.

^E RÉGION.

DÉPARTEMENT :

(1) Rayer la mention inutile. — (2) Commune en métropole, douar en A. F. N. — (3) Commune en A. F. N.

J. Z. 032333. O. [22056]

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **VIDELOT**
 Prénoms *Mathurin Hyacinthe Marie*
 Grade *Caporal*
 Corps *7^e Régiment d'Infanterie. 9^e*
 N° { *01739* au Corps. — Cl. *1908*
 Matricule. { *696* au Recrutement *Saint Brieuc*
 Mort pour la France le *8 Juin 1918*
 à *Nouvion-Frangy (Aisne)*
 Genre de mort *tue à l'ennemi*

Né le *9 Mai 1888*
 à *St Caradec* Département *Côtes du Nord.*
 Arr^e municipal (p^r Paris et Lyon), }
 à défaut rue et N°.

Cette partie
 n'est pas à remplir
 par le Corps.
 Jugement rendu le
 par le Tribunal de
 acte ou jugement transcrit le *26 Août 1918*
 à *St Herve*, *Côtes du Nord*
 N° du registre d'état civil

269-708-1922. [26434]

Fiche A
Fiche B

Nom :

Sidelot

Prénoms :

Jules Lion Marie

Surnoms :

Numéro matricule
du recrutement :

582

Classe
de mobilisation :

ÉTAT CIVIL.

Né le **3 août 1898**

à **Grâce Uzel**

d' **Uzel**, département de **la Côte du Nord**, résident

à **St-Hervé**, canton d' **Uzel**, département de **la Côte du Nord**

d' **la Côte du Nord**, profession de **laboureur**

et d' **Boutland Léoni Marie**, domiciliés

à **St-Hervé**, canton d' **Uzel**, département de **la Côte du Nord**

Marié à

SIGNALEMENT.

Cheveux **châtains**, Yeux **bleus**
Front **couvert**, Nez **ordinaire**
Visage **ovale**, Renseignements physiologiques
complémentaires :

Taille : 1 mètre **63** centimètres.

Taille rectifiée : 1 mètre centimètres.

Marques particulières :

DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.

Inscrit sous le n° **60** de la liste du canton d' **Uzel**

Classé dans la **1^{re}** partie de la liste en **1917**.

Décédé

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.

Incorporé au **30^e** régiment d'infanterie
le **8.5.1917**, arrivé au corps et soldat
de **1^{re}** classe le dit jour. Parti aux
armées "9^e Bn 33^e C^{ie}" le **17.11.1917**
affecté au **118^e** régiment d'infanterie
le **7.4.1918**. Fait prisonnier
le **27.5.1918** à **Bulches (Aisne)**. Rapatrié
d'Allemagne le **1.12.1918**. Obtient un
congé de **30** jours à titre de convalescence
"motif inconnu" par la C^{ie} de Rennes, valable
du **1.12.1918** au **3.1.1919**. Obtient une
prolongation de un mois valable du
3.1.1919 au **3.2.1919** par la C. S. R. de
St-Brieuc hôpital n°8. Affecté au **31^e**
régiment d'infanterie le **13.2.1919**.
Aux armées le **28.3.1919**. Tué
sur l'intérieur (dépôt) le **29.8.1919**.
Renvoyé dans les foyers le **23 juin**
1920.

Affecté dans les réserves au **31^e** regt d'infanterie
Après service armé invalidité infir
à **10%** par la Commission Médicale
de réforme de **St-Brieuc** du **7.10.1920**.

Maintenu service armé sans pension
pas d'origine (**15%**) par la C. S. R.
de **St-Brieuc** du **4.2.1922**.
Décédé à **Grâce Uzel (C. d. R.)** le **17**
avril **1930**. "avis de décès de la Mairie
de grâce Uzel en date du **2 août 1936**.

Degré d'instruction :

CORPS D'AFFECTATION.

NUMÉROS

au
contrôle
spécial.

MATRICULE
ou au
répertoire.

30^e Infanterie
118^e Infanterie 7-4-18
31^e Infanterie 7-2-19
1458
15193
14628 191

campagnes

Intérieur s. les % du g^lc^{ie} la région
C S du 2.5.1917 au 17.11.1917

aux armées s. les % du g^lc^{ie} en chef
C D. du 18.11.1917 au 26.5.1918

Captivité. Soe du 14.4.1918 au 30.11.1918
C S du 27.5.1918 au 30.11.1918

aux armées s. les % du g^lc^{ie} en chef
C S du 28.3.1919 au 29.8.1919

Blessures citations
Décorations

PÉRIODES D'EXERCICES.
Réserve... 2^e dans 1... du... au...
Supplémentaires dans 1... du... au...
Armée territoriale... 1^{re} dans 1... du... au...
Supplémentaires dans 1... du... au...
Spéciales aux hommes du service de garde des voies de communication. Du... au...
Du... au...

ÉPOQUE À LAQUELLE L'HOMME DOIT PASSER DANS :			DATE de LA LIBÉRATION du service militaire.
la réserve de l'armée active.	l'armée territoriale.	la réserve de l'ar- mée territoriale.	

Ne remplir ce tableau que pour les hommes dont les services font l'objet d'un décompte spécial (engagés, condamnés, omis, etc.).

PÉRIODES D'EXERCICES

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **LHOSTIE** 83

Prénoms **Alphonse**

Grade **2^e classe**

Corps **283^e Reg^t d'Artillerie**

N^o **8010969** au Corps. — Cl. **1900**

Matricule. **291 136** au Recrutement **St Briey**

Mort pour la France le **22 Août 1918**

à **Reibécourt (Côte d'Or) près Breslincourt**

Genre de mort **Tué à l'ennemi**

Né le **6 Janvier 1880**

à **Grace-Viel** Département **Côte du Nord**

Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N^o.

~~Jugement rendu le~~

~~par le Tribunal de~~

acte ou jugement transcrit le **20 Mai 1919**

à **Grace-Viel (Côte du Nord)**

N^o du registre d'état civil

Cette partie
n'est pas à remplir
par le Corps.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom LE ROLLX

Prénoms Edouard, Joseph, Marie

Grade 2^e Canonnier. Servant

Corps 10^e Rég. d'Art. de Campagne

N^o 3725 au Corps. — Cl. 1913

Matricule. 444 au Recrutement St-Brieuc

Mort pour la France le 2 octobre 1915

à Meulan (Seine)

Genre de mort tué à l'ennemi

Né le 7 Septembre 1892

à La Motte Département Seine-et-Marne

Arr^t municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N^o.

Jugement rendu le

par le Tribunal de

acte ou jugement transcrit le 5 Décembre 1916

à Grâce-Holzel, Côte du Nord

N^o du registre d'état civil

101-708-1922. [26434]

Cette partie
n'est pas à remplir
par le Corps.

LA GRANDE GUERRE : Carte postale du front



LA GRANDE GUERRE :

Livre d'or



Réalisation :
Jean-Marc VIDELLOT
François HINDRE

2018